This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN NTUV 0

Digitized by Google

583
00

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

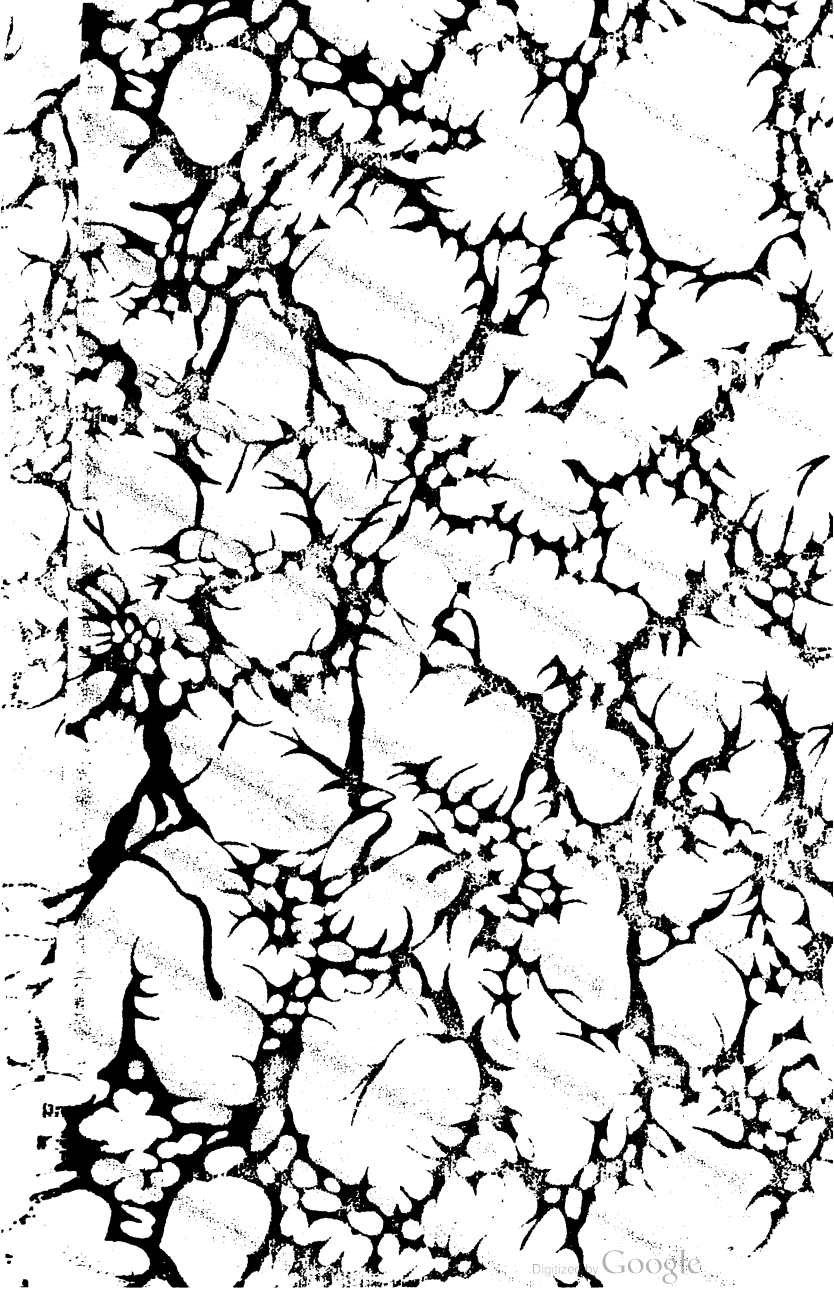
BOUGHT FROM
THE FUND BEQUEATHED BY

EVERT JANSEN WENDELL
(CLASS OF 1882)

OF NEW YORK

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^e ARROND^t
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

J. MARN

14780

# Théâtre de Madame

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# Théâtre de Madame

Digitized by Google

## DU MÊME AUTEUR

**La femme de Silva**, roman. . . . . 1 vol.
**Amour coupable**, roman. . . . . 1 vol.
**La princesse Sablina**, conte (illustrations de Mesplès). 1 vol.
**Dialogues des Courtisanes**. (En collaboration). . . . 1 vol.
**Comment elles se donnent**. . . . . 1 vol.
**Comment elles nous lâchent**. . . . . 1 vol.
**Les enfants qu'elles ont**. . . . . 1 vol.
**Fiacres**. . . . . 1 vol.
**Celles qu'on ignore**. . . . . 1 vol.
**A table**. (Couverture illustrée en couleurs, par Louis Morin) . . . . . 1 vol.
**Vieilles**.. . . . . 1 vol.
**Le livre d'une Amoureuse**, roman. . . . . 1 vol.

## THÉATRE

**L'Aile**, comédie en 1 acte. (Théâtre du Grand-Guignol.). . . . . 1 vol.
**L'heureux Auteur**, un acte. (Théâtre du Gr.-Guignol.). 1 vol.
**César**, un acte. *Id.* 1 vol.
**Mme Porte**, un acte. *Id.* 1 vol.
**Chose promise**, un acte. *Id.* 1 vol.
**La Coopérative**, un acte. *Id.* 1 vol.
**Manoune**, comédie en 3 actes. (Théâtre du Gymnase.). 1 vol.
**Le Joug**, comédie en 3 actes, en collaboration avec M. Albert Guinon. (Théâtre du Vaudeville.) 1 vol.

*En préparation :*

**Pierre Tisserand**, roman.
**L'Une et l'Autre**, comédie.
**Les Pacifiques**, comédie.

---

*Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.*

*S'adresser, pour traiter, à la Librairie* PAUL OLLENDORFF, *50, Chaussée d'Antin, Paris.*

SAINT-DENIS. — IMPRIMERIE H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 16285

Digitized by Google

J. MARNI

# THÉATRE DE MADAME

PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1906
Tous droits réservés.

Digitized by Google

37583.600

*Il a été tiré à part*
*5 exemplaires sur papier de Hollande*
*numérotés à la presse.*

Digitized by Google

A MONSIEUR ADRIEN HÉBRARD

AMICAL SOUVENIR

J. M.

Digitized by Google

Digitized by Google

# Théâtre de Madame

## PSYCHOLOGUE

MAXIME CHÊNE, 35 ans.
MADAME CHÊNE, 55 ans.

*Chez Maxime Chêne, le subtil et profond romancier, le « fouilleur d'âmes » à la mode, celui à qui toutes les intellectuelles qui se piquent de littérature (comme d'autres se piquent à la morphine) viennent soumettre leurs complications sentimentales; l'auteur enfin de :* A triple tour, *l'œuvre sensationnelle de l'année.*

*Il est près d'une heure du matin.*

*Maxime Chêne, assis devant sa table de travail, corrige les épreuves de son prochain roman :* Cœur de sable.

*Le jeune maître est vêtu d'une ample robe de moine à la Balzac.*



Digitized by Google

*Une lampe de bureau, dont l'abat-jour est en porcelaine réséda, éclaire son visage fin, rasé, ascétique un peu, son œil sévère, son large front de penseur...*

*Dans l'antichambre, voisine de la pièce, on entend ouvrir et refermer une porte avec précaution, des pas assourdis, un murmure de voix étouffées, puis quelques secondes s'écoulent, et, à la porte même du cabinet de Maxime Chêne, un heurt léger résonne contre la boiserie.*

MAXIME. — Qu'est-ce que c'est?

Mme CHÊNE. — C'est moi, mon chéri.

MAXIME. — Toi, maman; qu'est-ce qu'il y a?

Mme CHÊNE. — Il n'y a rien. Je voudrais seulement te dire bonsoir.

*Sans se lever, Maxime presse une poire électrique, la porte s'ouvre; Mme Chêne fait son entrée.*

*Mme Chêne est une petite dame à cheveux gris, d'allure un peu provinciale. Elle a un visage fané, un regard énergique et bon, un sourire tendre.*

*Sa robe est de soie noire, son chapeau de jais, ses gants blancs.*

*Elle s'approche de Maxime et l'embrasse.*

Digitized by Google

Mme Chêne. — Tu travailles encore?

Maxime. — J'ai bientôt fini.

Mme Chêne. — Tu dois être fatigué.

Maxime. — Mais non, pas trop...

Mme Chêne (*regardant les feuilles d'épreuves surchargées de corrections*). — Quelle quantité de fautes!

Maxime. — Et quelles fautes! absurdes, exaspérantes... Tiens, ici... (*il montre avec son doigt*) j'avais écrit : « Il avait une figure poupine, un peu endormie, avec des yeux pâles et clignotants, dont l'un, dilaté, s'immobilisait derrière un monocle. » Vois ce qu'ils ont mis : « Il avait une figure de poupée, elle s'endormit, avec des yeux pâles et clignotants, dont l'un, de-ci, de-là, s'immobilisait derrière un mot d'oncle! ». C'est fou!

Mme Chêne (*riant*). — C'est drôle...

Maxime (*grognon*). — Tu trouves?

Mme Chêne. — Oui.

Maxime (*même ton et se remettant à*

Digitized by Google

*corriger*). — Moi, je ne trouve pas. Allons, bonne nuit, maman!

Mme Chêne. — Bonne nuit, mon Max... Dis donc, mon petit...

Maxime (*sans lever la tête*). — Quoi?

Mme Chêne. — Tu ne me demandes pas si nous nous sommes bien amusées à cette première représentation?

Maxime (*un peu agacé*). — C'est vrai, j'oubliais... Eh bien, vous êtes-vous amusées?

Mme Chêne. — Pas du tout! Nous ne nous sommes pas amusées du tout. Nous avons passé, Madeleine et moi, une soirée lamentable... Si nous avions pu, sans être remarquées, partir avant la fin, nous nous serions en allées dès le second acte. Mais nous étions dans une loge, une loge de face, très en vue... Nous n'avons pas osé!... Elle est répugnante, la pièce de ton ami Jamet... d'une vulgarité, d'une grossièreté!... Comment a-t-il eu l'aplomb de

Digitized by Google

nous inviter, Madeleine et moi, à entendre de pareilles malpropretés?

MAXIME. — Il a cru vous faire honneur et plaisir, n'en doute pas... C'est un succès, naturellement?

Mme CHÊNE. — Oui, c'est un grand succès.

MAXIME. — Il faudra que Madeleine écrive un mot, demain, à Jamet, pour le remercier et le féliciter... Et maintenant, va te reposer, maman, va; il est une heure dix, je tiens à finir ce chapitre-là.

*Il se penche sur ses épreuves avec le mouvement rassemblé de tête, de cou, d'épaules d'un homme qui se livre tout entier à son travail, et ne veut plus « rien savoir ».*

*Mme Chêne fait quelques pas pour sortir, hésite une seconde, puis, décidée tout à coup, revient près de son fils et s'assied.*

Mme CHÊNE. — Maxime!

MAXIME (*énervé, mais se contraignant*). — Maman?

Mme CHÊNE. — J'ai quelque chose à te dire.

Digitized by Google

MAXIME. — Tu ne peux pas attendre à demain?

Mme CHÊNE. — Non. Je préfère te parler tout de suite... Demain, avec toutes les visites que tu reçois, tu n'aurais peut-être pas un moment à m'accorder... et puis, nous serions dérangés... et puis, et puis, j'aime mieux te parler tout de suite... voilà!

MAXIME. — Soit! (*Il classe ses épreuves, enfonce rageusement son porte-plume dans les petits plombs d'un minuscule vase de cristal, ferme son encrier, se renverse ensuite dans son fauteuil, les sourcils froncés, l'œil hostile*). Parle, alors, parle; de quoi s'agit-il?

Mme CHÊNE. — Oh! ne prends pas cet air mauvais... mon petit chéri... Tu penses bien que tu ne me fais pas peur, que tu ne peux pas faire peur à ta maman (*petit silence*). Il s'agit de Madeleine...

MAXIME (*surpris*). — De ma femme?

Mme CHÊNE. — De ta femme, oui.

Digitized by Google

MAXIME (*même ton*). — C'est elle qui t'a priée?...

Mme CHÊNE. — Nullement. Elle ignore tout à fait ce que je vais te dire. Elle ne s'en doute même pas. Elle ne voulait pas tout à l'heure, en revenant du théâtre, que j'entrasse dans ton cabinet. « Maxime défend qu'on le dérange quand il travaille. Ne frappez pas à sa porte, maman, c'est inutile, il n'ouvrira pas! » Mais j'ai frappé tout de même, et tu as ouvert!... Madeleine était stupéfiée... la pauvrette... Moi, pas! Si tu m'as invitée à venir passer quinze jours à Paris, chez vous, alors que voilà près de deux années que je ne t'ai vu, ce n'est pas pour me traiter en étrangère, en importune, n'est-il pas vrai? mais afin de me donner la joie de me régaler de mon fils, de le voir à mon aise, n'importe à quelle heure, tant que je veux, tant que je veux!...

*Un peu émue, elle s'arrête; Maxime lui baise la main.*

Digitized by Google

MAXIME. — Ma petite mère!...

Mme CHÊNE (*souriant*). — D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela... Ça n'a aucun rapport avec... Enfin, écoute : Maxime, ta femme m'inquiète, je la trouve très changée!

MAXIME (*troublé*). — Changée, vraiment! De quelle façon?

Mme CHÊNE. — De toutes les façons! Elle n'a plus la même voix, le même regard. Ses yeux, si rieurs autrefois, sont mornes et résignés. Lorsque, il y a trois jours, je suis arrivée, et que vous êtes venus me chercher à la gare, j'ai été tellement saisie de sa pâleur, de son amaigrissement, que je l'ai crue malade... Tu te souviens qu'en voiture, à plusieurs reprises, je lui ai demandé si elle n'était pas malade?

MAXIME (*soucieux*). — En effet, mais elle t'a répondu qu'elle allait très bien, et elle s'est mise à rire.

Mme CHÊNE. — Quel rire! un rire forcé, pénible, gros de larmes!...

Digitized by Google

MAXIME. — Allons donc! je ne me suis point aperçu de cela, moi.

Mme CHÊNE. — Le même soir, à table, elle n'a rien mangé; nous étions seules, toutes les deux, tu banquetais en ville.

MAXIME (*digne, rectifiant*). — Pardon! je présidais le dîner de la Société des gens de lettres.

Mme CHÊNE. — Enfin, tu n'étais pas là. J'ai profité de ton absence pour interroger Madeleine...

MAXIME (*intéressé*). — Eh bien?

Mme CHÊNE. — Eh bien, elle a gardé son secret, car elle a un secret; je suis aussi sûre qu'elle a un secret que je suis sûre qu'elle t'adore! Nous avons parlé de toi, de tes succès, de tes triomphes; elle exultait! Et puis, tout d'un coup, son visage s'est assombri, elle m'a quittée et s'est enfermée dans sa chambre. Vers minuit, je suis allée écouter à sa porte, j'avais entendu des gémissements... Elle



Digitized by Google

devait pleurer, la tête enfouie sous ses couvertures.

MAXIME. — Oh! c'est peu probable. Ce soir-là, je me le rappelle très bien, je suis rentré à minuit dix, elle lisait paisiblement.

Mme CHÊNE. — Elle n'avait pas les yeux rouges?

MAXIME (*cherchant dans son souvenir*). — Non...

Mme CHÊNE. — Tu m'étonnes! Mais, d'abord, les as-tu regardés, ses yeux?

MAXIME. — Il me semble que oui...

Mme CHÊNE. — Il te semble? Voilà! Tu ne les as pas regardés. Si tu les avais regardés, tu aurais vite compris que ta femme a du chagrin, va!

MAXIME. — Mais quel chagrin? Je ne la rends pas malheureuse. Je suis un bon mari, ni avare, ni scéneur; du reste, j'aime ma femme, je l'aime beaucoup!... Voyons, maman, réfléchis! Quel chagrin peut-elle

Digitized by Google

avoir? Crois-tu que je la malmène? Crois-tu que je la trompe?

Mme Chêne. — Oh! ça, un peu, j'en ai peur!

Maxime. — Non! De rares documentations, peut-être, et encore, pratiquées avec tant de réserve, de tact et de prudence, que je défie bien l'épouse la plus ombrageuse de s'en émouvoir.

Mme Chêne. — Et Madeleine est confiante... alors?...

Maxime. — Alors, qu'a-t-elle? Que veut-elle?...

Mme Chêne. — Je te répète encore une fois que je n'en sais rien... Demande-le-lui toi-même. Tu peux bien faire, pour la femme qui partage ta vie, ce que tu fais journellement pour toutes les inconnues qui viennent chez toi. Tu peux « ausculter son cœur, scruter son cerveau, te pencher sur son âme, découvrir le point douloureux, et, avec des mots tendres, des paroles

Digitized by Google

consolatrices, apaiser, guérir son chagrin ».

MAXIME. — Mais... dis donc, maman, c'est une phrase de moi, ça...

Mme CHÊNE. — Parfaitement! Dans *A triple tour*. Tu vois que je connais mes auteurs et que je les cite à propos. Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas? Tu vas « ausculter son cœur »?

MAXIME. — C'est entendu... dès demain, je...

Mme CHÊNE. — Demain? pourquoi pas à l'instant?

MAXIME. — Il est très tard. Madeleine doit dormir. Quelle nécessité de la réveiller pour lui faire subir le supplice de l'interview? Il vaut mieux la laisser se reposer.

Mme CHÊNE. — Et puis, sois franc, elle ne te passionne pas beaucoup, cette confession-là!...

MAXIME (*souriant*). — Mais si... mais

Digitized by Google

si... Seulement (*il bâille*) tu n'as pas l'air de te douter qu'il est deux heures du matin... Je tombe de sommeil (*il bâille encore et fait quelques pas*).

Mme CHÊNE (*immobile*). — Mon Dieu, que tu es bête, avec tout ton esprit, mon pauvre enfant!

MAXIME (*gaiement*). — Merci! Et dire que c'est par affection pour ma femme que tu me traites si durement! Tiens! tu es la réhabilitation de la belle-mère! Il faut que je t'embrasse!

*Il veut l'embrasser.*

Mme CHÊNE (*lui donnant une petite tape.* — Non, sois sérieux!... Maxime, veux-tu me faire bien, bien plaisir?... Réveille ta femme!

MAXIME (*éteignant la lampe de son bureau*). — Sous aucun prétexte! il faut que je sois levé demain à huit heures un quart... J'ai un rendez-vous...

Mme CHÊNE. — Si tôt?... Où ça?

Digitized by Google

MAXIME. — Ici.

Mme CHÊNE. — Avec qui?

MAXIME. — Avec une personne que tu ne connais pas.

Mme CHÊNE. — Avec une dame?

MAXIME (*riant.*) — Oui, maman, oui, avec une dame. Ah! tu ne redoutes pas de faire des questions aux gens, toi!

Mme CHÊNE (*suivant sa pensée*). — Et tu l'écouteras, cette dame, tu la plaindras?

MAXIME. — Je la plaindrai... je la plaindrai... ce n'est pas certain... mais je prendrai des notes... vraisemblablement... Et des notes curieuses... car c'est une créature étrange, bizarre, tout à fait extraordinaire.

Mme CHÊNE (*avec un petit sourire triste*). — Tu ressembles à un curé que j'ai connu autrefois, lorsqu'il était aumônier dans une prison. Il n'écoutait avec complaisance que les voleurs et les assassins. Ses autres pénitents? Il leur ronflait au nez. Il fallait avoir au moins cambriolé ou

Digitized by Google

étranglé quelqu'un pour qu'il daignât se montrer attentif...

Toi, dont le confessionnal est toujours accessible aux mensonges de toutes les détraquées, tu clos le guichet devant la douleur que je te signale... de la vraie douleur cependant!... Pourquoi? Pourquoi cette âme-là, l'âme de Madeleine, ne t'intéresse-t-elle pas? Est-ce parce qu'elle est pure? Est-ce parce qu'elle t'appartient complètement, uniquement?... Réponds, psychologue!

*Mais Maxime ne répond pas. Il se réfugie dans sa chambre, où il s'enferme aussitôt. Mme Chêne soupire, retire ses gants, les lisse avec soin, rêve encore quelques minutes, debout, devant la cheminée, en regardant le feu presque mort; puis, avec lenteur, comme accablée, vieillie tout à coup, elle se dirige vers son appartement.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# MADAME FRITTE

*Dans le petit entresol obscur d'une vieille maison, rue de Ponthieu, une pièce que d'ingénieux efforts tentent de présenter comme un salon, malgré l'encombrement protestataire d'un lit-cage, habillé d'un châle cachemire français, et d'un buffet aux vitres voilées de satinette bleue.*

*Près de la fenêtre, entre deux fauteuils : l'un « voltaire », presque neuf; l'autre, modeste crapaud, très usé, une table recouverte d'un napperon brodé au point russe.*

*Le marbre de la cheminée supporte un petit étalage de flacons et de boîtes en buis contenant de la pommade et de la poudre émail.*

*Mme Fritte est assise dans le fauteuil usé.*

*Mme Fritte a soixante ans. Très grande, très maigre, elle possède une longue figure blafarde,*

Digitized by Google

*décolorée, sérieuse et froide, où dansent, vifs et malins, pareils à deux moineaux sautillants dans du plâtre, deux petits yeux noirs.*

*Elle est vêtue proprement de sombre; sa poitrine ornée d'un jabot crème, où éclate un ruban jaune d'or. Son crâne, déjà protégé par une épaisse perruque ébène, s'agrémente d'une coiffure de dentelles et de velours noirs.*

*Elle a des mains sèches et ridées, remarquablement soignées.*

*En face d'elle, installée depuis une seconde dans le « voltaire », Mme Décrin, une personne mûre, trop forte, encore jolie, très parée, avec un regard mélancolique, et cet air indéfinissable de souffrance résignée qu'expriment, malgré leur courage et tout leur vouloir, les dames grasses « maintenues » dans leur corset.*

Mme Fritte. — Eh bien, madame Décrin, ce n'est pas pour dire, mais voilà plus de trois mois que je ne vous ai vue.

Mme Décrin (*se dégantant*). — J'ai été malade.

Mme Fritte (*la dévisageant*). — Avec cette mine-là?

Mme Décrin. — Oui... et puis, j'ai eu des

Digitized by Google

soucis, de grands soucis, des chagrins, enfin...

Mme Fritte (*l'interrompant*). — Enfin, vous avez fait ce que vous avez voulu, quoi! (*elle lui prend les mains*). Vous avez bien le droit d'essayer d'une autre manucure, si cela vous plaît... (*petit silence*). Qu'est-ce qui vous a fait ces ongles-là?...

Mme Décrin. — Mlle Pôle.

Mme Fritte (*avec mépris*). — Je m'en doutais! Est-ce assez saboté? Il y a vraiment du monde sans conscience sur la terre!... Mlle Pôle! Encore une pas assez travailleuse pour être femme de chambre, trop laide pour se faire cocotte, qui s'établit manucure! (*elle laisse tomber les mains de Mme Décrin d'un geste découragé*). Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça?...

Mme Décrin. — Madame Fritte!

Mme Fritte. — Les dames sont toutes les mêmes : elles courent au nouveau, au clinquant, aux salons ripolinés Louis XVI!...

Digitized by Google

Et puis, quand elles ont été bien estampées, bien écorchées, bien roulées, dans les salons ripolinés Louis XVI, elles reviennent à leurs honnêtes fournisseurs, et il faut encore leur dire : « Vous avez eu raison ! » *(avec énergie)* Eh bien, non, non, madame Décrin, je ne vous dirai pas ça... Non ! vous n'obtiendrez pas cette phrase-là de moi ! J'aimerais mieux ne jamais soigner vos ongles, ni les ongles de personne en France, comme à l'étranger, quand même ce serait ceux d'un ambassadeur !

*Après avoir exprimé cette opinion d'un air de défi et de courroux, Mme Fritte s'empare de la main de Mme Décrin et la regarde attentivement de nouveau.*

Mme Décrin (*doucement*). — Mais je me suis toujours servi de votre pommade, madame Fritte...

Mme Fritte (*un peu amadouée*). — Heureusement pour vous, madame ! (*Avec un reste de rancune et encore un peu*

Digitized by Google

*de défi.*) Trouvez-en une pommade comme la mienne, qui nourrisse l'ongle sans l'exciter!

(*Prenant un petit chiffon mouillé elle commence à frotter le pouce.*) Vous avez l'ongle fragile et distingué. Il demande beaucoup de douceur! Écoutez! je veux bien essayer de vous le remettre en état; mais, vous savez, je ne réponds de rien, et surtout, je ne vous promets pas la demi-lune!

Mme Décrin. — Oh! madame Fritte!

Mme Fritte (*sévère*). — Je ne vous la promets pas! (*Ronchonnant.*) C'est vrai, les dames veulent toutes la demi-lune, à présent! — « Madame Fritte, qu'elles me disent, je veux la demi-lune à tous mes doigts! » Comme si que je pouvais la leur faire sortir à ma volonté, la demi-lune! Il faut être juste et de bon compte aussi; le talent a ses limites, il ne peut pas lutter avec le Créateur!

Mme Décrin (*conciliante*). — Vous avez

Digitized by Google

bien raison... Alors vous ne coupez pas les peaux mortes?

Mme Fritte. — Jamais! (*Avec un petit sourire.*) Elle sort tout de même, votre demi-lune. Allons, allons, vous avez de la chance, madame Décrin! (*Aimable pour la première fois.*) Et M. votre mari va toujours bien?

Mme Décrin (*elle soupire un peu, pas trop*). — Mais je suis veuve, madame Fritte, je suis veuve depuis deux ans. M. Décrin est mort, il y aura deux ans le mois prochain... (*Court silence.*)

Mme Fritte. — En voilà une nouvelle! Alors, vous v'là bien tranquille et, comme disait ma fille quand elle m'a quittée pour me faire concurrence et m'enlever la fleur de ma clientèle, maîtresse de vos actions! Vous v'là maîtresse de vos actions! C'est un état qui se supporte sans douleur et qui ne fait pas maigrir!

Mme Décrin (*vivement*). — J'ai engraissé?

Digitized by Google

Vous me trouvez très engraissée, n'est-ce pas?

Mme Fritte. — Je vous trouve potelée. De quoi qu'il est mort, M. Décrin?

Mme Décrin. — De la goutte.

Mme Fritte (*limant un ongle*). — C'est une maladie de riche, ça... Le mien, de mari, est tombé d'un septième étage, en sa qualité de couvreur... Pour dire la vérité, il était un peu bu, ce jour-là... et quand je dis : un peu, vous pouvez lire : beaucoup!

Mme Décrin (*d'un air digne, parce que vaguement offensée du parallèle*). — M. Déclin était très sobre.

Mme Fritte. — Possible! Mais y mangeait trop! Sans l'avoir vu jamais manger, je suis sûre qu'y mangeait trop! Ça me fait penser à une de mes clientes, une gourmande comme il n'y en a pas! Faut toujours qu'elle parle boustifaille. Sortie de ce sujet-là, plus personne! Pire qu'un poisson crevé! Mais, dès qu'elle est sur

Digitized by Google

la mangeaille, elle va, elle va, plus moyen de l'arrêter! « — Madame Fritte, qu'elle me dit quand j'y tiens ses ongles (j'y fais les mains le samedi pour sa réception), madame Fritte, qu'est-ce que vous avez mangé ce matin?... » Et quand je dîne chez mon fils : « — Qu'est-ce qu'ils vous ont donné, vos enfants?... Vous ont-ils bien régalée, au moins, madame Fritte? » Alors, moi, je raconte, j'invente, j'amplifie... Je ne sais pas pourquoi, du reste, mais j'amplifie : « — J'ai mangé ça et ça, et ça, et puis ça, et puis ça encore! — C'était bon? » qu'elle fait. « Essquis! » Alors, elle : « — Merci! Vous allez bien! Vous ne vous gênez pas! Je vois que vous ne vous privez de rien; quel dîner! — Oui, nous sommes amateurs! »

Et souvent je lui dis que nous avons eu du champagne, quand c'est pas vrai, que nous n'en avons pas même aperçu ce qui tiendrait dans un dé à coudre. Je sens que ça la contrarie, que ça l'embête que des

Digitized by Google

gens comme nous se payent du champagne.

Mme Décrin (*un peu froide*). — Quelle idée! Que voulez-vous que cela lui fasse?

Mme Fritte. — Je n'en sais rien, mais ça la vexe, et notez qu'elle s'en empiffre à chaque repas, elle, du champagne, qu'elle s'en empiffre à éclater. (*Petit temps.*) C'est la baronne Requin, la femme du grand banquier.

Mme Décrin (*pour changer la conversation*). — Vous avez une superbe clientèle.

Mme Fritte. — J'ai eu surtout... mais aujourd'hui, avec les automobiles, les dames n'ont plus le temps. Leur « taube », leur ondulation, leur maquillage, leur massage, ça va encore; mais leurs mains! Elles ne veulent plus perdre une pauvre petite heure pour soigner leurs mains. Tenez! autrefois, j'ai fait les mains de la princesse Pascallini... Vous la connaissez?



Digitized by Google

Mme Décrin (*qui ne connaît pas, même de vue, la princesse, prend un air renseigné*). — Très bien!

Mme Fritte. — Alors, vous savez si elle est loufoque! J'y ai fait les mains dix ans. Puis, j'en entends plus parler. J'en prends pas le deuil, naturellement; s'il fallait que je pleure à chaque ingratitude des clientes, je n'aurais plus d'eau dans les yeux. Bon! L'autre jour, une dame s'amène; elle s'assied sur le fauteuil où vous êtes et me tend ses ongles : « — Seigneur! que je dis sans pouvoir me retenir, qu'est-ce que c'est que ces griffes de Satan? — Madame Fritte, qu'elle me répond, en se redressant comme si elle avait eu un tisonnier rouge au derrière, je suis la marquise de Santa-Verra, dame d'honneur de Son Altesse Royale la princesse Pascallini. »

Moi, ça ne me trouble pas.

« — Raison de plus pour avoir des ongles chrétiens, que j'y réplique. Plus on est haut, plus qu'on doit l'exemple!

Digitized by Google

Madame la marquise le sait mieux que moi!... »

Elle me regarde fièrement, me retire sa patte, (si bien qu'un instant j'ai cru que ma franchise, encore une fois, allait me faire du tort), et puis, pas du tout, avec une physionomie d'une qui pense : « Ça ne m'atteint pas! », elle me redonne ses doigts.

« — Son Altesse m'a donc quittée, que je lui « rajoute » un peu après, le temps qu'elle souffle; pour quelle raison que Son Altesse m'a quittée?

« — Elle est trop occupée. Elle n'a que le lundi. Si vous allez lui faire les ongles le lundi, je crois qu'elle vous recevra.

« — Oh! il me faut une certitude, madame la marquise; le lundi, c'est le jour de ma blanchisseuse; c'est le seul matin où je ne sorte pas. Si son Altesse veut avoir les ongles soignés, qu'elle me le fasse dire... »

Digitized by Google

Vous pensez peut-être que la princesse m'a fait dire quelque chose ? Rien du tout! Je m'en moque, d'ailleurs... Elle me donnait 10 francs, oui, c'est vrai; mais avec mes omnibus et les trente sous à Paquita...

Mme Décrin. — Paquita?

Mme Fritte. — Sa femme de chambre. Une sangsue premier numéro... Quel bénéfice en avais-je?

Mme Décrin. — On m'avait dit que vous ne sortiez plus le matin...

Mme Fritte (*prenant la main gauche de Mme Décrin*). — Moi? Avant huit heures je suis dehors. Voilà ce que c'est que d'avoir une vieille figure, on vous enterre vivant! Après tout, j'aime encore mieux avoir une vieille figure et les membres actifs, que des traits jeunes et le corps perclus! Je le remue, mon corps, allez, madame Décrin! Je lui fais monter des étages! Et quand mes jambes crient : « Assez! » c'est comme si elles chantaient : « Encore! » Je ne les écoute pas! Et le soir, ma journée finie,

Digitized by Google

vous pensez qu'après mon petit « tripot », je me couche?

Mme Décrin. — Sans doute.

Mme Fritte. — Non, non, madame Décrin, j'ai trop de goût pour le monde, pour la gaieté... Je ne pourrais pas rester seule ici, dans mon coin, comme une vieille chauve-souris. Je vais, près de la gare Saint-Lazare, dîner à trente-cinq sous, dans un petit restaurant, où j'ai de la lumière (de l'électricité, s'il vous plaît; parfaitement!), de la conversation et des égards, attendu qu'on me connaît, qu'on sait que je suis Mme Fritte et que, aussi, faut tout dire, je donne toujours deux sous au garçon pour avoir des assiettes chaudes et un tabouret...

Mme Décrin. — Et vous rentrez tard?

Mme Fritte. — Ça dépend... L'hiver à huit heures. L'été à neuf heures... Et je lave mes vitres en rentrant. Car je lave mes vitres la nuit, rapport aux larbins d'en face qui rigolent quand ils me voient



Digitized by Google

grimpée sur une chaise à frotter mes carreaux. Alors, la nuit, derrière mes volets fermés, comme ils ne me voient pas, ils ne peuvent pas rigoler. C'est ce que je veux. Chacun son rang, voilà mon principe. Les autres soirs... Mais je vous ennuie...

Mme Décrin (*lasse et résignée*). — Non... Seulement, j'ai un rendez-vous à trois heures. En avez-vous encore pour longtemps?

Mme Fritte. — Pour une minute. A trois heures? Il est trois heures moins vingt. Vous y serez à votre rendez-vous, soyez tranquille : je n'ai plus que deux doigts à frotter. (*Avec un œil pétillant de curiosité*) C'est pour une entrevue?...

Mme Décrin (*très rouge*). — Madame Fritte!

Mme Fritte. — Oh! pour le bon motif, bien entendu! On peut être une dame veuve, tout ce qu'il y a de plus convenable, de riche et de conséquent, s'ennuyer

Digitized by Google

d'être célibataire et se refourrer la corde au cou. Gnia rien à dire. Gnia qu'à espérer que ça tournera bien. En tout cas, il ne sera pas à plaindre, votre second mari, madame Décrin; il aura une jolie femme... Et lui, est-il bel homme?...

Mme Décrin (*pincée*). — Mais vous vous trompez, madame Fritte. Pour le moment, il n'est question de rien.

Mme Fritte (*malicieuse*). — Pour le moment! Mais à trois heures?... (*Mme Décrin sourit légèrement*). Allons, vos mains sont finies. Quels ongles! ils brillent comme des soleils. Vous reviendrez bientôt me voir?

Mme Décrin. — Certainement. (*Elle prend sa bourse*). Toujours trois francs?

Mme Fritte. — Toujours! J'augmente pas mes prix. Trois francs chez moi, cinq francs au dehors. (*Elle se lève pour reconduire Mme Décrin*). Au revoir, madame; au plaisir.

Digitized by Google

Mme Décrin. — Au revoir, madame Fritte. (*Elle s'en va*).

*Mme Fritte, seule, range ses boîtes et pense :*

— Ce qu'elle est tourte et cachottière, cette grosse Décrin !

Digitized by Google

# VACANCES...

---

PAUL LOLIET, 43 ans.
GERMAINE LOLIET, 30 ans.
MÈRE ALAIN, 50 ans.

*A Saint-Guérech; une délicieuse, solitaire et tout à fait inconnue plage bretonne; cinq heures du soir, au mois d'août.*

*Paul Loliet, le célèbre chirurgien, l'habile diagnostiqueur, celui que ses hardies et toujours heureuses opérations ont fait nommer « le virtuose du bistouri », est étendu sur le sable au bord de la mer.*

*Vêtu de flanelle blanche, chaussé d'espadrilles, il regarde nager sa femme, Germaine, dont le fin visage, un peu pâle, auréolé de cheveux clairs, ressemble, émergeant des vagues vertes, à une fleur sans tige, balancée par les eaux.*

Digitized by Google

PAUL (*élevant la voix*). — Germaine! Germaine! En voilà assez! Allons, sors maintenant.... C'est assez, ma petite femme, c'est assez! sors!

GERMAINE (*se rapprochant un peu*). — Oh, encore une minute... je t'en prie! Tu n'as pas idée comme l'eau est chaude, comme elle est exquise!

PAUL. — Si, si, j'ai idée, mais ça ne fait rien; sors, Germaine, sors tout de suite.... Je t'apporte ton peignoir.

*Il se lève et va à la rencontre de Germaine, tenant grand ouvert un large peignoir dont il l'enveloppe soigneusement.*

GERMAINE. — Merci! Oh! quel bon bain!

PAUL. — C'est agréable de nager sans personne autour de soi, n'est-ce pas?

GERMAINE. — C'est délicieux... et pas de galerie... pas d'imbéciles qui vous lorgnent... on se croirait au bout du monde... d'ailleurs, nous y sommes, au bout du monde... Finistère : *Finis terræ!*

Digitized by Google

PAUL (*riant*). — Oh! oh! tu as lu ça dans ton « Larousse »?

GERMAINE (*riant*). — Bien entendu!

PAUL. — Va vite t'habiller. Tu n'as pas besoin de moi?

GERMAINE *entrant dans une petite tente, la seule qui soit dressée sur la plage déserte*).— Pour le moment, non! Tout à l'heure, tu m'agraferas mon col, comme ce matin. Ça m'a joliment amusée, ce matin, d'être habillée par toi... Ça m'a rappelé les premiers temps de notre mariage, lorsque tu me servais de femme de chambre.... Tu t'en souviens, chéri?

PAUL. — Très bien, je m'en souviens très bien. Je ne voulais pas que l'unique bonne, que nous avions à cette époque, touchât à tes vêtements avec ses mains de graillonneuse.

GERMAINE (*gentille*). — L'antiseptie sentimentale! L'unique bonne! Ce n'était même pas une bonne, mon Paulo! c'était une vulgaire femme de ménage, Mme Sé-

Digitized by Google

clin ; nous l'appelions respectueusement : Madame Séclin ! Elle nous intimidait beaucoup....

PAUL (*gaiement*). — Allons donc !

GERMAINE (*baissant le rideau de la tente*). — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire.

PAUL (*il s'étend de nouveau sur le sable et il allume une cigarette*). — Ça, c'est cocasse, par exemple. Je ne me vois pas tremblant devant Mme Séclin, tu sais.

GERMAINE (*tout en s'habillant*). — Aujourd'hui, certainement, moi non plus, je ne te vois pas.... Mais il y a douze ans ! songe ! tu n'étais qu'un jeune docteur sans clientèle, il y a douze ans... et, les jours de consultation, comme Mme Séclin ouvrait la porte, je lui recommandais de faire attendre les personnes, en leur disant que tu avais du monde dans ton cabinet, alors qu'elle n'ignorait pas que tu t'y morfondais tout seul, dans ton cabinet. Ce mensonge nécessaire nous dépréciait fort à

Digitized by Google

ses yeux. Elle en abusait pour nous terrifier !... je t'assure ! Si elle vit encore et qu'elle lise les journaux, elle doit être bien surprise que son petit docteur soit devenu un des princes de l'art !

PAUL (*affectueux*). — Il n'y a pas de princes de l'art, mon mignon. Il y a de bons ouvriers, de tenaces travailleurs. Je suis un obstiné travailleur, voilà tout. (*Il se lève et s'étire*) Un obstiné travailleur qui est bien content de fainéanter en ce moment, du reste ! Quel calme ! Quel repos !.... Tu es prête ?

GERMAINE. — Me voici !

*Elle sort de la cabine. Elle a une robe de grosse laine blanche et une cape de laine blanche également.*

PAUL. — Et ton col ?

GERMAINE. — J'ai pu le mettre moi-même. Merci, Paulo !

*Elle lui prend le bras. Ils sont seuls sur la plage. La mer montante accourt en vagues*



Digitized by Google

*pressées, comme pour leur apporter les adieux du soleil pourpre qui, là-bas, très bas à l'horizon, semble s'abîmer sous les flots.*

GERMAINE (*se serrant contre Paul*). — Oui, quel repos! On est bien! On est heureux ensemble!.... N'est-ce pas que tu es heureux?

PAUL (*attendri et grave*). — Profondément heureux!

GERMAINE (*douce*). — C'est que, vois-tu, depuis treize ans que nous nous sommes mariés, ce sont nos premières vraies vacances. Ici, nous nous appartenons...d'âmes!... Ici, nous sommes à l'abri de ce qui dérange si souvent notre communion : les malades, l'hôpital, l'Académie de Médecine, le téléphone.... Ne ris pas, Paul, oui, le téléphone!.... Pas même de bureau de postes ici!.... Quel bonheur! Nous vivons enfin l'un pour l'autre, entre ces deux splendeurs immenses : le ciel, l'océan! C'est divin!

PAUL. — En t'amenant à Saint-Guérech,

Digitized by Google

j'ai réalisé mon rêve : Vivre un mois loin du monde, seul avec toi !

GERMAINE. — Oh ! mon aimé ! Dieu est bon !

*Elle lui offre sa bouche pure qu'il baise dévotement. Tout à coup, il la sent frissonner et il la voit devenir livide.*

PAUL. — Germaine ! Qu'est-ce que tu as ? Tu as froid ?

GERMAINE (*la voix changée*). — Non !

PAUL. — Pourtant tu viens d'avoir un frisson... un grand frisson... Avoue que tu as eu froid ?

GERMAINE (*même ton*). — Non !

PAUL. — Oh ! c'est de ma faute, si tu as pris froid au bain... C'est de ma faute... Nous allons courir pour te réchauffer. (*Il veut la prendre sous le bras pour la faire marcher vite ; elle pousse un cri.*)

GERMAINE (*elle se courbe en deux, les traits subitement altérés.*) — Laisse-moi...

Digitized by Google

Ne me touche pas... Tu me fais mal... Oh! que j'ai mal! (*Ses jambes fléchissent.*)

PAUL. — Tu ne peux pas te tenir debout? Où as-tu mal?

GERMAINE. — Ce... ce n'est rien... Ça va... passer... Oh!... Oh!... (*Elle gémit*).

PAUL (*il l'assied sur le sable*). — Où as-tu bobo?... Dis? Dis, mon petit enfant? Où as-tu bobo? A quel endroit?

*Il s'agenouille devant elle et, d'un geste professionnel, il lui tâte les flancs; de nouveau, elle se met à crier.*

GERMAINE. — Là... c'est là... Oh! n'appuie pas! n'appuie pas! J'ai un point à droite... C'est là! juste, là! Oh! mon Dieu, que j'ai mal! Qu'est-ce que ça peut être?... Qu'est-ce que... qu'est-ce que j'ai? (*Elle le regarde dans les yeux*).

PAUL (*se maîtrisant*). — Rien... Rien d'inquiétant... Calme-toi. Mémaine, ma femme chérie, calme-toi!

Digitized by Google

GERMAINE. — Oui... oui!...

PAUL. — Réponds-moi! C'est la première fois que tu ressens cela?

GERMAINE. — Oh! non! à Paris... il y a... huit jours... avant notre départ... l'avant-veille... de notre départ... j'ai eu une crise aussi forte.

PAUL. — Aussi forte, tu crois?

GERMAINE. — Oh! non!... tout de même... moins forte... mais... terrible... aussi! Oh!... (*Elle se mord les lèvres pour ne pas crier.*)

PAUL. — Et tu ne m'as rien dit?

GERMAINE (*parlant avec effort*). — Je... je craignais de... de retarder... notre voyage... J'avais... une telle joie de... de venir ici! Et puis... tu n'étais pas à la maison, justement!

PAUL. — Où étais-je?

GERMAINE. — A Chartres... tu sais... pour cette jeune fille... de Chartres... qui avait une appendicite. Tu n'es rentré... que

Digitized by Google

le soir... si fatigué!... (*Elle réfléchit une seconde.* Paul! Ce... ce n'est pas ça... au moins... Ce n'est pas ça que j'ai?

PAUL (*avec assurance*). — Non! Non! Tu es folle! (*Il essaie de la soulever*). Mets tes bras autour de mon cou. Je vais te porter jusqu'à l'auberge.

GERMAINE. — Oh!... oui!... porte-moi... je... ne... peux pas marcher!...

*Il la prend dans ses bras, et lentement, péniblement, à cause du sable où ses pieds s'enlizent, évitant le moindre heurt, la plus légère secousse, il se dirige vers l'auberge de la mère Alain, qui, debout sur le seuil, une main abritant ses yeux, s'étonne de voir le monsieur de Paris, un monsieur qui a l'air « si convenable », jouer avec « sa dame » comme cela; mais, lorsqu'ils sont près d'elle, elle comprend, et, aussitôt, s'empresse, offrant son aide pour déshabiller et coucher Germaine, laquelle ne cesse pas de gémir.*

MÈRE ALAIN (*à demi-voix*). — Faut y faire un peu de tisane bien chaude?

Digitized by Google

PAUL. — Non. C'est de la glace qu'il faudrait... Naturellement, vous n'en avez pas!

GERMAINE. — De la glace? Pourquoi? Pourquoi?

PAUL. — Reste immobile! Ne bouge pas! (*A la mère Alain*). Tirez un seau d'eau du puits, elle est très froide... Savez-vous où madame met son petit bonnet de bain en caoutchouc? Elle ne l'avait pas tout à l'heure; il doit être là!...

MÈRE ALAIN (*akurie*). — Un petit bonnet?

GERMAINE (*d'une voix faible*). — Dans le tiroir... à droite, de la commode... à droite... Tu veux mettre de l'eau froide... dedans, remplacer ainsi... la vessie de glace... Je comprends. Paul! tu crains... tu crains donc quelque chose..... de grave?....

PAUL. — Je t'en supplie, mon enfant chérie, ne t'agite pas... Ne parle pas... Laisse-moi faire!

Digitized by Google

GERMAINE (*essayant de sourire*). — Bien, docteur!

PAUL (*bas, à la mère Alain*). — Est-ce que la carriole est revenue de Châteaulin?

*La mère Alain rentre, apportant un petit pichet plein d'eau froide. Paul en verse dans le bonnet de caoutchouc, qu'il serre avec une ficelle, et doucement, précautionneusement, il le pose sur Germaine, à l'endroit douloureux. Silence.*

MÈRE ALAIN. — Oh, non! ell' fait que de partir!

PAUL. — Combien de temps faut-il pour aller au plus prochain village, Petit-Cormier?

MÈRE ALAIN. — Trois heures, en marchant bien.

GERMAINE (*ouvrant les yeux, qu'elle tenait fermés depuis un moment*). Pourquoi demandes-tu ça?

PAUL. — Pour me procurer quelques médicaments qui te soulageront.

Digitized by Google

GERMAINE. — Ne me quitte pas! Je ne veux pas que tu me quittes! Paul! Ne me quitte pas!

PAUL. — Non! non! je ne te quitterai pas, je te le promets. Seulement, je vais écrire une ordonnance que votre fils va porter à Petit-Cormier, mère Alain.

MÈRE ALAIN. — Bonne Sainte-Vierge! bien volontiers!

*Il sort, suivi par la mère Alain. Une fois qu'il est loin de la chambre, il cache sa figure dans son mouchoir.*

MÈRE ALAIN (*stupéfaite*). — C'est-y qu'elle est bien malade, vot' dame, mon bon monsieur, que vous pleurez?

PAUL. — Elle est perdue! (*Il tâche de retenir ses sanglots*).

MÈRE ALAIN. — Perdue?

PAUL. — Si elle n'est pas opérée sur l'heure, entendez-vous? sur l'heure, elle est perdue! (*A lui-même*). Et comment, l'opérer? avec quoi? Je n'ai pas d'instru-



Digitized by Google

ments... Je n'ai rien ici ! (*A la mère Alain*) : Y a-t-il un médecin, un chirurgien, à Petit-Cormier ?

MÈRE ALAIN. — Sûr que non ! ni sirurchien ni médecin. Un herboriste, seulement.

PAUL (*sombre et désespéré*). — Alors, alors, je vais la voir mourir sous mes yeux, quand je suis certain de la sauver si j'avais ce qu'il me faut ! (*Il regarde ses mains et les tord*). Inutiles ! inutiles ! elles me sont inutiles !

MÈRE ALAIN. — Faut-il appeler mon gars ?

PAUL. — Non. (*Il pleure silencieusement.*)

MÈRE ALAIN. — Écoutez ! vot' dame appelle !

PAUL. — J'y vais !

*Il se lève. Par un violent effort de volonté il se compose un visage calme et des yeux rassurés, puis il revient auprès du lit de Germaine.*

Digitized by Google

GERMAINE. — Paul?

PAUL. — Ma chérie?

GERMAINE. — Tu as envoyé à Petit-Cormier?

PAUL. — Oui.

GERMAINE (*calculant*). — Trois heures pour aller, une demi-heure pour rester, trois heures pour revenir.., j'aurai mes potions bien tard... tu ne crains pas?... Tu n'as pas peur?...

PAUL. — Non.

GERMAINE. — Tu es certain que je peux souffrir comme ça six heures et demie encore?... Tu crois que j'aurais assez... assez de force?

PAUL — Tes douleurs vont s'apaiser... Elles doivent même être apaisées... un peu, n'est-ce pas?

GERMAINE. — Oui... c'est vrai... Approche-toi de moi... Montre tes yeux? On dirait qu'ils sont rouges... Tu as pleuré?

Digitized by Google

Paul, tu as pleuré ? Oh, je suis bien malade, alors, pour que toi, si fort, si maître de toi !... je suis bien malade !...

PAUL. — Mais je n'ai pas pleuré ! Pourquoi pleurerais-je ? Parce que tu as un peu d'inflammation au péritoine ? Dans huit jours tu seras sur pied.

GERMAINE (*violente*). — Tu mens ! Tu as la figure que tu fais quand tu mens aux malades... Je la connais, cette figure-là ! Elle ne peut pas me tromper, moi... Voyons ! qu'est-ce que j'ai ? Une péritonite ? Non ! Quoi, alors ? Quoi ? (*Elle cherche*). Ah, mon Dieu ! (*son visage se couvre de sueur froide*), j'ai trouvé ! Je sens que j'ai trouvé... J'ai cette maladie qu'avait la jeune fille que tu es allé opérer à Chartres... Une... une.. Oh ! je sais le nom... je viens de le dire !... Une... Oh ! je viens de le dire, à l'instant... Une... c'est trop fort que je ne puisse pas me souvenir de ce nom ! Une maladie si connue !... Tu en as guéri des centaines !... Une... une

Digitized by Google

appendicite!... C'est ça! Une appendicite! Eh bien... qu'attends-tu? Opère-moi... Il n'y a que cela à faire... Opère-moi!

PAUL (*bouleversé*). — T'opérer? Mais tu n'en as pas besoin... Mais je ne veux pas! tais-toi! tais-toi! Tu dis des choses horribles... T'opérer? Le voudrais-je, serait-ce indispensable — et cela ne l'est pas — avec quoi? Crois-tu que je ferais une chose pareille, sans chloroforme, sans instruments?...

GERMAINE. — Oui... oui, tu dois la faire! Il le faut! Je sens bien, peut-être, ce que j'éprouve... moi! Il le faut! Mon ami, mon aimé! sauve-moi! Ne me laisse pas mourir... Opère-moi avec n'importe quoi... tiens, avec ton couteau! ton couteau! je ne bougerai pas! je te le jure! J'ai confiance! opère-moi!

*Elle tend vers lui des mains suppliantes.*

PAUL (*avec une voix d'agonie et le visage*

Digitized by Google

*inondé de larmes*). — Je ne peux pas! Je ne peux pas!

*La nuit entre dans la chambre. Une nuit d'août, étincelante d'étoiles. La mer, toute proche, couvre de sa large et puissante plainte, les sanglots du grand chirurgien qui, dans l'effondrement, l'humilité et la désespérance de son âme, répète incessamment : « Je ne peux pas! Je ne peux pas! »*

Digitized by Google

# PROPOS DE TABLE

---

*Un matin de juin, onze heures et demie, temps orageux.*

*Rue Bonnet, 16* bis, *près la porte de Saint-Ouen, au restaurant gratuit pour les mères qui allaitent leur enfant.*

*Une table recouverte de toile cirée. Assises autour de la table :*

Mme SOUVAN, 35 ans, chiffonnière.
Mme PAUL, 26 ans, femme de ménage.
Mme POUSSOT, 29 ans, marchande d'abat-jour.
Mme CERCEAU, 47 ans, laveuse.
SALOMÉ, 20 ans, modèle.

*Chacune de ces femmes a son enfant qu'elle tient sur ses genoux.*

Mme SOUVAN (*A la servante de la can-*

Digitized by Google

*tine*).— On n'est que cinq, à ce matin... Il y a encore une place! Dites donc, mademoiselle Félicie, comment que cela se fait?

FÉLICIE. — Il est l'heure juste. Vous êtes en avance... N'ayez pas peur, elles vont s'amener! Plus de trente portions que j'ai servies hier, aux deux repas.

Mme SOUVAN. — Et puis, gnien a qui viennent de si loin!

Mme CERCEAU (*voix rauque, visage labouré de profondes rides, cheveux gris, mains gonflées, bleuâtres, de noyée*). — Moi, j' viens de Levallois-Perret.

SALOMÉ. — Et moi, d'Asnières.

Mme PAUL. — D'Asnières? C'est pas ici!

SALOMÉ (*accent montmartrois*). — Vous parlez! Surtout avec un plomb comme ça? (*Elle montre son gros bébé très frais, très rose, qui joue avec le manche d'une cuillère et s'en sert comme d'un hochet.*)

Digitized by Google

Mais quand on a faim, il n'y a pas de distance !

*Salomé a des traits réguliers, une bouche fine, des yeux bleus aux paupières bistrées. Ses cheveux blonds, rasés très près du crâne, sont à demi cachés sous un fichu de laine noire. Deux épaisses taches brunes, formant un masque marron, s'étendent sur ses joues aux contours délicats.*

*Elle trempe de grandes tranches de pain dans sa soupe qu'elle savoure lentement.*

Mme Cerceau (*buvant son bouillon à petits coups*). — Ce qu'il est chaud, ce bouillon-là ! Il vous ranime les boyaux. Depuis cinq heures du matin que je lave, j'ai mon ventre pire qu'un bloc de glace... (*au morceau de chair rougeaude et geignante qui s'agite sur son tablier*) Tu veux ta goutte ? Vampire ! (*Elle l'embrasse*) Attends un peu ! Laissez-y remplir sa boîte au lait, à ta tite mère... dans un moment (*elle le berce*)...

Salomé (*après un rapide coup d'œil aux*

Digitized by Google

*cheveux gris de Mme Cerceau*). — Ce n'est pas votre premier, hein?

Mme Cerceau. — C'est mon dix-septième.

Mme Souvan. — Tous vivants?

Mme Cerceau. — Non! Y m'en reste plus que neuf. L'Assistance me paye mon garni... Ça aide un peu.

Mme Poussot. — Moi, j'ai cinq enfants, bien « chétives »; j'ai bien cru que je n'élèverais pas celui-ci... Chez Rothschild, (j'y suis allée encore hier), y m'ont dit qu'il faut beaucoup de soins et de propreté (*elle démaillote un petit squelette, à la figure de cire, qui crie désespérément*). Je lui mets un lange sec... y se supporte pas mouillé.

Mme Souvan. — Le mien tout pareil. Faut que je le « sange » à toute minute, comme un pacha; dès qu'il est humide, il g..., c'est quelque chose!

Salomé (*à Mme Souvan*). Il est joliment

Digitized by Google

fort, votre gosse, madame! Quel âge a-t-il?

Mme Souvan. — Neuf mois. J'en ai deux autres. L'aîné travaille avec son père; le second aussi, depuis quelques jours, rapport à Marquise...

*A ce moment, l'enfant de Salomé se met à hurler. Aussitôt, elle cesse de manger et déboutonne son corsage.*

Salomé. — Ben oui... ben oui... Qué l'avait... qué l'avait donc? L'avait du gros chagrin?... De la grosse pépeine... cette petite fille-là?... Attends... attends! Tiens, tiens... régale-toi... là... là...

*Elle lui donne à téter; l'enfant s'apaise immédiatement.*

Mme Paul (*à Mme Souvan*). — Qui ça, Marquise?

Mme Souvan. — Notre ânesse. On est chiffonniers, nous antres, on a une ânesse pour traîner notre butin. C'est pas une

Digitized by Google

mauvaise bête, loin de là; sauf un défaut qui la dépare, mais un défaut!

Mme Paul (*intéressée*). — Elle ruade?

Mme Souvan. — Jamais! Elle brait. Mais ell' brait comme une perdue? C'est son genre. Elle est gaite, ell' brait. Elle est triste, ell' brait. Et puis, gnia rien à y dire, ni à y faire... Ni coups, ni compliments! Si c'est dans son idée de braire, le président de la République ne l'en empêcherait pas!

Dans les quartiers de petit monde, d'ouvriers, comme qui dirait ce quartier-ci, ça ne porterait pas à conséquence, son défaut; mais, nous, on travaille dans les grands quartiers; alors, ça procure des embêtements...

L'autre semaine, rue Laborde, un monsieur, un bourgeois, s'a mis à la fenêtre de son entresol. Il pouvait être vers les quatre heures; y faisait déjà grand jour : « Voulez-vous faire taire votre sale

Digitized by Google

animal! qu'il a crié à mon mari, voulez-vous le faire taire, ou je vous apprendrai à empêcher les gens de dormir! Je vous ferai retirer votre permission! » Il était dans une colère! Mon mari a eu peur. Il est craintif de son naturel et pas chanceux, vu qu'il s'est cassé le bras gauche dernièrement. Il m'est rentré à la maison le cœur démoli. Il parlait déjà de vendre Marquise, de quitter son métier de biffin, de partir terrassier en Belgique; enfin, des raisons comme les hommes en débitent devant l'apparence du malheur. Vous savez bien ce que c'est?

*Les quatre mères expriment leur expérience des découragements masculins : Mme Paul en haussant les épaules, Mme Poussot en hochant la tête, Mme Cerceau en poussant un soupir, Salomé en ricanant avec mépris.*

Mme Souvan. — Quand j'ai vu ça : « T'es donc un sans cœur, sans intelligence? que je lui ai dit; au lieure de vendre Marquise et d'abandonner ta famille, tâche d'y

Digitized by Google

fermer le bec à cette ânesse, d'y défendre de braire. » — « T'as raison, qui dit, mais, comment? » Alors, mon second, qu'a huit ans, mon Robert, qu'on m'a soigné tout l'hiver dernier, à Bretonneau, pour une « plurésie » sèche, et qui tousse toujours depuis, dit : « Si tu veux, maman, j'y tiendrai la bouche, à Marquise, j'y tiendrai bien fort. Le monsieur l'entendra plus, et ça fera le compte ! »

Et la pure vérité est que, depuis que Robert y tient la bouche, Marquise est comme ce couteau... Pas plus de bruit que ce couteau. Seulement, lui, ça l'esquinte, mon garçon, de lever ses bras en l'air pendant si longtemps. Toute la rue Laborde... de la rue du Rocher, au boulevard Malesherbes!... Y me revient fiévreux. Et ce qu'il a sommeil, le matin, à deux heures, quand il faut qu'il parte!... Y dort en marchant!...

*Félicie, qui, depuis quelques minutes, a donné*

Digitized by Google

*à chaque mère une abondante portion de bouilli et de pommes de terre en sauce, fait signe à une femme debout devant la porte, et qui semble hésiter à entrer.*

*Cette femme est en guenilles. Elle a des yeux de désespoir et serre étroitement contre son cœur un tout petit enfant.*

FÉLICIE. — Entrez, madame.

LA FEMME. — Mais... c'est que...

FÉLICIE. — Vous nourrissez votre enfant?

LA FEMME. — Oui.

FÉLICIE. — Faites voir?

LA FEMME. — Voilà.

*Elle écarte une camisole de coton grisâtre, presse la pointe de son sein; le lait jaillit.*

FÉLICIE (*très simplement, époussetant la place libre*). — Entrez, asseyez-vous. Vous êtes chez vous. Je vais vous apporter du bouillon.

*La femme s'assied, la tête basse, sans regarder autour d'elle. Elle a une attitude écrasée.*

Mme SOUVAN. — De loin, vous venez?

Digitized by Google

La Femme. — De la rue de Tocqueville.

Mme Poussot. — De l'Hospitalité de nuit, peut-être?

La Femme. — Oui. C'est « eusses » qui m'ont envoyée ici... Mais je m'ai perdue... Plus de cinq heures que je marche!

Salomé. — Vous êtes de la province?

La Femme. — Dans l'Aube.

Salomé (*examinant un petit ruban noir qui orne le bonnet de l'enfant*). — Veuve, n'est-ce pas?

La Femme. — Oui... Vous aussi?

Salomé. — Non. Je n'ai jamais eu de mari. Cette grosse fille-là (*elle fait danser sa petite*) n'a que sa maman pour l'aimer. (*Elle l'embrasse avec passion.*) C'est une « père inconnu »!

Mme Cerceau. — Des fois, ça vaut mieux. Ça dépend des personnes. Sans souhaiter la mort de Cerceau, y serait mieux dans la terre que dessus, pour le bonheur de ses enfants.

Digitized by Google

Mme PAUL. — Il n'est pas le seul!... Quand un homme n'a pas de conduite!... Le mien se fait des journées de huit francs... Mais il les garde pour lui s'amuser, boire!... Ah! on voit de la misère chez nous!

Mme SOUVAN. — Plus de vingt mères qui attendent, dehors... Faut nous dépêcher... Il va pleuvoir. (*Elle se lève.*)

FÉLICIE. — Il pleut déjà! (*Elle pose un bol de bouillon fumant devant la femme.*)

LA FEMME (*elle va pour le prendre, elle avance la main, mais la retire et d'un ton timide*). — Alors, c'est vrai?... On... on ne paye rien?... rien?... C'est vrai?...

Mme CERCEAU. — Pas un centime.

LA FEMME. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

*Elle éclate en sanglots. Silence.*

Mme SOUVAN (*enveloppant son enfant dans sa jupe qu'elle relève tout autour de sa taille*). — Là, tu seras pas mouillé, chérubin! (*A la femme.*) J'étais comme



Digitized by Google

vous, la première fois. Je pouvais pas croire. Restaurant gratuit! Du manger qu'on vous donne sans questions, sans papiers, sans rien, en vous disant seulement : « Voyons voir votre lait! » c'est une blague, que je me réfléchissais; et quand Mlle Félicie m'a apporté ma soupe, vous pouvez lui demander, elle est là pour me démentir si je mens, les larmes que j'ai versées dans mon bol...

*Les mères écoutent avec des figures graves, émues, recuellies.*

Mme Souvan (*prête à partir*). — Mais c'est des bonnes larmes... Elles font pas tourner le lait, bien au contraire! Elles chassent la peine du cœur, elles le soulagent!

*La femme dévore fébrilement.*

Mme Cerceau. — Vous pressez pas comme ça, madame, vous avez le temps. Moi, j'ai fini, je m'en vas. (*Elle sort.*)

Digitized by Google

Mme Poussot. — On laisse la place aux autres. (*Elle sort aussi.*)

Mme Souvan (*sur le seuil du restaurant, à la femme*). — Vous reviendrez ce soir?

La Femme. — On peut revenir?

Mme Paul. — Pour sûr!

Salomé (*souriant*). — Et au même prix!

*Elles s'en vont toutes, excepté la femme. Immédiatement, cinq autres mères prennent leurs places, tandis que devant la porte, robes trempées d'eau, tabliers ruisselants, garantissant comme elles le peuvent leur nourrisson contre la pluie d'orage, une dizaine de femmes attendent que ce soit leur tour d'entrer dans le restaurant gratuit.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# QUELQUES-UNES

---

Mme DE TUIVREL, 27 ans.
M. DE TUIVREL, 30 ans.
SŒUR CLÉMENCE, 40 ans.
Mme FOUILLY-FOURRY, 55 ans.
Mme DE COLARDANT, 30 ans.

*Avenue du Bois, dans le somptueux hôtel de M. et Mme de Tuivrel, les richissimes marchands de vin de Champagne. Trois heures de l'après-midi, en automne.*

*La chambre à coucher de Mme de Tuivrel.*

*Étendue sur un large lit aux draps de batiste enrubannés et endentellés, Mme de Tuivrel a le buste soutenu par plusieurs petits coussins de soies roses et mauves garnis de malines.*

*C'est une jeune femme gracieuse, avec des yeux mélancoliques dans un visage mince, très doux.*

*Les épaules frêles sont recouvertes d'une ma-*



Digitized by Google

*tinée de linon et de point d'Irlande. Un petit nœud de velours noir orne ses cheveux blonds bien ondulés.*

Mme DE TUIVREL. — Ma sœur!

*Sœur Clémence, qui met de l'ordre dans la pièce, s'approche du lit.*

*Grosse, courte, l'air d'une cloche, les joues colorées, sœur Clémence a un large et bon sourire. Beaucoup de finesse somnole dans ses prunelles bleu pâle.*

SŒUR CLÉMENCE. — Madame?

Mme DE TUIVREL. — Vous n'avez pas oublié de dire à Auguste que je recevais aujourd'hui?

SŒUR CLÉMENCE. — Non, madame, non, je n'ai pas oublié. Seulement, je lui ai dit aussi que vous ne recevriez que deux personnes... Le docteur défend que l'on vous fatigue. Il m'a expressément recommandé d'éviter que l'on vous fatiguât!

Mme DE TUIVREL. — Oh! je vais mieux, cependant... Voyons, ma sœur, je ne suis plus malade.

Digitized by Google

SŒUR CLÉMENCE. — Vous êtes encore très faible.

Mme DE TUIVREL. — Évidemment. Mais là, au lit, bien allongée, il me semble que de recevoir quatre ou cinq amies...

SŒUR CLÉMENCE *(nette)*. — J'ai l'ordre du docteur. Mon devoir est de m'y conformer. (*Silence*). Vous ne mettez pas de bagues?

Mme DE TUIVREL. — Si! Donnez-moi la grosse perle et l'émeraude, l'ancienne, entourée de diamants, je vous prie.

*Sœur Clémence apporte les deux bijoux.*

SŒUR CLÉMENCE. — J'aime que mes malades soient parées. (*Elle examine Mme de Tuivrel*). Vous avez l'air d'une reine... Un peu d' « Idéal » dans les rideaux!

Mme DE TUIVREL. — Volontiers. (*Souriant*) Ma sœur, vous avez des goûts mondains!...

SŒUR CLÉMENCE (*gaiement*). — Pourquoi ça? Parce que je préfère les bonnes

Digitized by Google

odeurs? Mais le bon Dieu ne les défend pas : il accepte l'encens.

Mme DE TUIVREL. — Et Jésus ne dédaigna point les parfums de Magdalena.

SŒUR CLÉMENCE (*riant*). — Vous voyez bien! (*Elle vaporise de l'« Idéal »*). Là... Ça embaume! On se croirait dans un parterre de fleurs... Maintenant, puis-je appeler M. votre mari?

Mme DE TUIVREL. — S'il vous plaît, ma sœur.

SŒUR CLÉMENCE (*elle se penche sur un téléphone d'appartement*). — Allo! Allo! Auguste! Voulez-vous dire à Monsieur que Madame l'attend?... Comment?... Monsieur est sorti?... Depuis quand?... Tout de suite après déjeuner?.,. Ah!... Bien!... Merci!... Dites donc, Auguste!... Allo! Allo! Allo! Auguste! Vous avez bien compris ce que je vous ai dit ce matin? Madame recevra deux dames seulement... les deux premières qui viendront. C'est en-

Digitized by Google

tendu?... Quoi?... Si c'est tout? Oui, c'est tout. Merci! *(La sœur raccroche les récepteurs).*

Mme DE TUIVREL (*sourire contracté*). — Alors, mon mari est sorti?

SŒUR CLÉMENCE (*légèrement, sans appuyer*). — Oui, madame.

Mme DE TUIVREL (*refoulant une soudaine et violente envie de pleurer*). — Sans venir me dire bonjour!

SŒUR CLÉMENCE (*même ton*). — Il va rentrer tout de suite, probablement.

Mme DE TUIVREL. — Quand même!... Je ne l'ai pas vu depuis hier au soir!...

*Elle lutte une ou deux secondes contre l'émotion qui la bouleverse; puis sa figure s'empourpre, ses yeux rougissent, elle se met à tousser.*

SŒUR CLÉMENCE. — Allons, allons! Qu'est-ce que c'est qu'une petite madame si impressionnable? Vous n'allez pas « me faire » de la fièvre et de la congestion,

Digitized by Google

j'espère? Ce serait un peu fort! Prenez une cuillerée de votre potion... Et tenez-vous tranquille un moment. Vous avez une figure violette. Ah! vous êtes jolie! Peut-on se mettre dans de tels états! Un peu de poudre?

Mme DE TUIVREL (*faisant tout ce qu'elle peut pour se maîtriser*). — Ce n'est rien... ce n'est rien... Ça passe... ça passe... c'est passé... Merci, ma sœur!

*La sœur lui fait boire sa potion, puis elle lui tend une houppe à poudre de riz.*

Mme DE TUIVREL (*essayant de sourire*). — Dire que c'est vous qui m'offrez de la poudre de riz! Ah! vous n'êtes pas une religieuse vieux jeu, vous, ma sœur! (*Elle poudre ses joues brûlantes*).

SŒUR CLÉMENCE. — Ne parlez plus! Tâchez de vous reposer avant que les visites n'arrivent.

*Long silence.*

Mme DE TUIVREL. — Ma sœur?

Digitized by Google

SŒUR CLÉMENCE. — Madame?

Mme DE TUIVREL. — Vous ne savez pas à quoi je pense? Je pense que vous devez voir, que vous devez entendre, que vous devez deviner de tristes, de dramatiques, et, peut-être même, de honteuses choses, dans toutes ces maisons où vous allez soigner des gens.

SŒUR CLÉMENCE. — Il y a beaucoup de souffrances évidemment partout... Dans tous les mondes... (*avec intention*) des souffrances supportées souvent en silence, bien courageusement!

Mme DE TUIVREL. — Des douleurs cachées... pour lesquelles il n'existe pas de morphine... de stupéfiants! Ces douleurs-là, ma sœur, sont les plus atroces... Ce sont les cancers de l'âme...

SŒUR CLÉMENCE. — Oui, madame, oui... (*petit temps*) Mais nous voyons aussi des choses gaies, amusantes... Ainsi, tenez! avant de venir chez vous, il y a huit mois, j'ai soigné un monsieur...

Digitized by Google

Mme de Tuivrel. — Celui dont vous m'avez parlé? Mais il est mort?

Sœur Clémence (*sereine*). — En effet. Il avait quatre-vingt-treize ans. La personne avec laquelle il demeurait depuis trente-trois ans et qui portait son nom, n'était pas sa femme. Il me confia ce secret quelques heures avant de mourir : « — Ma sœur, me dit-il, envoyez chercher mon notaire... Je sens que je n'en ai pas pour longtemps, et je connais ma famille; je n'aurai pas plutôt tourné de l'œil qu'ils s'élanceront sur « elle » comme une bande de loups et la flanqueront dehors. Je ne veux pas cela! Envoyez chercher mon notaire, Me X..., telle rue, tel numéro; et dépêchez-vous, pour l'amour de Dieu! »

Vivement, je transmets cet ordre aux domestiques. Tous refusent d'obéir! Alors, je vais dans le salon où les parents réunis, mornes, mais impatients, attendaient.

« — Mesdames et messieurs, leur dis-je, mon malade demande son notaire. »

Digitized by Google

Il se regardèrent consternés.

« — C'est impossible, ma sœur, tout à fait impossible! me répondirent-ils tous d'une seule voix. Retournez près de votre malade et faites-lui entendre raison. »

J'étais embarrassée... Qu'auriez-vous fait à ma place, madame?

Mme DE TUIVREL. — Je n'en sais rien du tout, ma sœur.

SŒUR CLÉMENCE. — Moi, j'ai hésité une seconde, un quart de seconde; et puis, je suis allée moi-même chercher le notaire, qui, par bonheur, était chez lui. Sans lui donner le temps de respirer, je le ramène à mon malade, sous les yeux de la famille, furibonde, qui guettait mon retour...

Mme DE TUIVREL. — Et ce vieux a dépossédé ses enfants pour cette femme?

SŒUR CLÉMENCE. — Pas le moins du monde. Mais il lui a laissé une rente, une bonne petite rente, sa vie durant, voilà tout.



Digitized by Google

Mme DE TUIVREL. — C'est très bien. Mais que voyez-vous de si gai là-dedans, ma sœur?

SŒUR CLÉMENCE. — Attendez, attendez, madame! Le bonhomme s'est éteint à onze heures du soir. Deux de nos sœurs devaient venir me remplacer à cette heure-là. Je demande à la dame (à la dame qui portait le nom et qui n'était pas légitime) de m'envoyer chercher une voiture. J'étais fatiguée; j'avais passé quatre nuits; notre couvent était loin, dans un quartier désert, à plus d'une heure de route; bref, je ne croyais me montrer ni exigeante, ni indiscrète, en réclamant une voiture : « — Mais, ma sœur, me répond-elle, en me considérant avec une surprise un peu scandalisée, il y a des omnibus! » (*Sœur Clémence rit*). N'est-ce pas drôle? Réfléchisez! Cette dame qui, grâce à moi, est à l'abri du besoin, de la misère, pour le restant de ses jours, et qui me refuse une voiture! (*Elle rit encore de bon cœur*). Et notez que c'est le fils, le

Digitized by Google

fils aîné qui, voyant cela, m'a conduite lui-même et m'a mise en fiacre. Il a même donné un gros pourboire au cocher. Je trouve ça d'un comique!

*A cet instant, une femme de chambre annonce.*

— Madame Fouilly-Fourry! Madame de Colardant!

Mme DE TUIVREL. — Oh! que c'est aimable! Que cela me fait plaisir! Bonjour, chère madame! Bonjour, Paulette! Bonjour!

*Embrassades, exclamations, expansions froissantes pour les rubans et les dentelles qui garnissent les draps. Enfin ces dames consentent à s'asseoir; la sœur s'éclipse.*

Mme FOUILLY-FOURRY (*avec autorité*). — Ah! çà, vous n'allez pas oser me dire que vous avez été malade, n'est-ce pas? Je vous préviens que je ne vous croirai pas!

Mme DE TUIVREL (*timide*). — Je vous demande pardon, madame, j'ai été très,

Digitized by Google

très malade. Je suis encore bien délicate... Il paraît que mon poumon...

Mme DE COLARDANT (*interrompant*). — Oh! ma chérie, où avez-vous trouvé ce point d'Irlande? C'est une merveille!

Mme DE TUIVREL. — Chez ma lingère.

Mme DE COLARDANT. — Toujours Mme Lejeune?

Mme DE TUIVREL. — Toujours.

Mme DE COLARDANT. — Combien le mètre?

Mmr DE TUIVREL. — Je ne sais pas.

Mme FOUILLY-FOURRY (*la menaçant du doigt*). — Petite dépensière! Heureuse femme qui ne s'inquiète point du prix du point d'Irlande! (*elle le regarde*) Il est, en effet, très fin. Dites-moi, chère enfant, où comptez-vous passer l'hiver?

Mme DE TUIVREL. — A Pau ou à Madère. Peut-être en Sicile... Ce n'est pas encore décidé.

Digitized by Google

Mme DE COLARDANT. — Oh! Suzanne! Si loin! Ce serait horrible pour vos amis!

Mme DE TUIVREL. — Les docteurs affirment que je suis obligée de vivre au moins deux ans dans un climat très doux, sous menace de rechute.

Mme FOUILLY-FOURRY. — Ils osent vous dire cela? Ils n'ont pas peur de vous épouvanter? Mais ce sont des assassins! Ne les écoutez pas! Allez tranquillement soit à Nice, soit à Cannes, enfin dans un pays où vous aurez des distractions... Ce sont les distractions qui vous remettront le mieux et le plus vite, croyez-moi!

Mme DE COLARDANT. — A votre place, Suzanne, moi, j'irais à Monaco, dans le vieux Monaco... C'est si pittoresque!

Mme FOUILLY-FOURRY. — Mais, chère madame, il n'y a pas de villas à louer dans le vieux Monaco.

Mme DE COLARDANT. — Vraiment!

Mme FOUILLY-FOURRY *(très documentée et*

Digitized by Google

*d'une voix suraiguë*). — Il n'y en a pas! Le Rocher est habité par des croupiers et les naturels : les Monégasques!

Mme DE COLARDANT. — Je ne savais pas ça...

Mme DE TUIVREL (*dont on ne s'occupe plus, se parlant presque à elle-même*). — Deux ans, deux ans de soins continuels, hors de chez moi... Voilà ce à quoi il faudra que je me résigne!... (*Sa bouche tremble un peu*) C'est bien long, deux ans! Vous ne trouvez pas, madame?

Mme FOUILLY-FOURRY. — Bah! le temps passe plus vite que l'on ne pense. Il s'agit de le bien occuper. Moi, je ne sais pas comment je vis, mais je ne fais pas le quart de ce que j'ai à faire.

Mme DE COLARDANT. — Je suis comme vous, madame, les journées filent... c'est inouï!

Mme FOUILLY-FOURRY. — Est-ce que

Digitized by Google

M. de Tuivrel vous accompagnera en Sicile?

*Mme de Tuivrel veut répondre, mais elle est prise d'une quinte de toux précédée d'une suffocation.*

Mme FOUILLY-FOURRY (*tout le temps que Mme de Tuivrel tousse*). — Et c'est pour une petite toux comme celle-là que vos docteurs parlent de vous expatrier!... Voulez-vous mon avis? Ce sont des fous, des fous dangereux. Écoutez-moi! (*Elle gratte son gosier et en tire une sorte de sifflement*) Vous entendez? J'ai ça depuis l'âge de vingt-deux ans, tous les matins, au réveil; et, vous voyez, j'ai près de quarante-quatre ans (*elle en a cinquante-cinq*); je n'ai jamais pris une drogue de mon existence, et je suis solide comme un roc!

Mme DE COLABDANT (*poussant un léger cri*). — Oh! M. de Tuivrel!

*M. de Tuivrel est un homme élégant à l'aspect*

Digitized by Google

*très parisien, très clubman; l'attitude un peu froide.*

*Il serre les mains des deux visiteuses et embrasse rapidement les doigts que lui tend sa femme.*

Mme DE TUIVREL (*tendre*). — Bonjour, Louis!

M. DE TUIVREL (*courtois*). — Bonjour, Suzanne!

Mme FOUILEY-FOURRY. — Votre femme est une adorahle coquette, cher monsieur, je vous la dénonce! Comme le lit lui va à ravir, elle reçoit au lit. (*Elle se lève*) Allons, au revoir, chère enfant! Ne vous frappez pas de la sorte, voyons! Vous n'êtes pas aussi souffrante que vous vous l'imaginez, croyez-en une vieille femme qui a su se passer de médecins et qui ne s'en porte pas plus mal. Réagissez! (*Elle lui met un baiser sur le front*) A bientôt! (*A Mme de Collardant.*) Vous venez, chère madame?

Mme DE COLARDANT. — Tout de suite. J'ai

Digitized by Google

un mot à dire à M. de Tuivrel : un secret! Mais oui, mais oui, un secret! (*Elle rit avec impudence*) Vous permettez, Suzanne?

*Elle n'attend pas la permission et parle, très vite et très bas, à l'oreille de M. de Tuivrel.*

M. DE TUIVREL (*haut et avec aplomb*). — Je m'y engage formellement, oui, madame!

Mme DE TUIVREL. — Qu'est-ce que c'est?

Mme DE COLARDANT. — Plus tard. On vous dira tout plus tard! C'est une surprise! (*Elle la serre dans ses bras*) Je m'en vais, mais je reviendrai demain... Maintenant que vous recevez, je reviendrai tous les jours... Tous les jours!... Adieu, chérie!

*Elle s'en va avec Mme Fouilly-Fourry. M. de Tuivrel les accompagne. — La sœur rentre doucement.*

Mme DE TUIVREL (*bas*). — Ma sœur!

SŒUR CLÉMENCE. — Madame?

Mme DE TUIVREL. — Mon mari va revenir. Quand il reviendra, vous lui direz que je



Digitized by Google

dors... que je suis fatiguée, et que je dors, n'est-ce pas?...

*Elle enfonce sa tête dans les coussins et pleure sans bruit.*

SŒUR CLÉMENCE. — Bien, madame.

Digitized by Google

# L'AIR NATAL

*Hôtel Regina, à Baden-Heil, une petite ville d'eaux allemande, près de Cologne.*

LILAS ROSÉ, 40 ans, *mais 40 ans si bien présentés, habillés, oxygénés, qu'ils en paraissent trente à peine! Du reste, des dents superbes, un nez spirituel, et des yeux bleu turquoise d'une inconcevable candeur.*

FRÉDÉRIC FETTER, 60 ans.

*Tout le monde, à Paris, connaît le gros, le bruyant, le joyeux banquier Fetter, appelé familièrement « la Fête » ou « Féfé » par les belles personnes aimables dont il se plaît à s'entourer.*

*Dans sa 50 chevaux marque *** (la meilleure, assurément), Frédéric Fetter est arrivé depuis une heure à l'hôtel Regina.*

*Au moment où il traverse le vestibule-hall pour*

Digitized by Google

*aller à la source bienfaisante au foie, gravelle, diabète, etc., un cri de femme : « Féfé! » l'immobilise sur place une seconde. D'abord surpris et visiblement contrarié, Frédéric esquisse un commencement de fuite; puis il prend son parti de la rencontre, et s'approche de Mlle Lilas Rosé, le chapeau à la main.*

FRÉDÉRIC. — Bonjour, madame! Comment êtes-vous venue ici?

LILAS. — En chemin de fer. Je n'ai pas d'automobile, moi, hélas! Et toi, d'où viens-tu?

FRÉDÉRIC (*très bas et très vite*). — Ne me tutoyez pas!

*C'est au tour de Lilas Rosé d'être surprise. Elle ouvre, tant qu'elle le peut, ses yeux candides, couleur de turquoise, et regarde si, par extraordinaire, la digne Mme Fetter a accompagné son mari. Mais elle a beau lancer dans le hall, et même dans les escaliers et divers corridors qui aboutissent au hall, un coup d'œil aiguisé par vingt années de galanterie parisienne, elle n'aperçoit rien qui ressemble à la massive silhouette de Mme Fetter, cette matrone éprouvée.*

Digitized by Google

LILAS. — Pourquoi? Pourquoi ne faut-il pas que je te tutoie, puisque nous sommes seuls?...

FRÉDÉRIC (*ton gêné*). — C'est égal! Je vous prie de ne pas me tutoyer.

LILAS (*sèchement*). — Comme vous voudrez!

*Petit silence très frais.*

FRÉDÉRIC (*toussant avec embarras*). — Hum! Hum!

LILAS (*agressive*). — Vous êtes enrhumé?

FRÉDÉRIC. — Non.

LILAS (*crescendo*). — Asseyez-vous!

*Ce que lit Frédéric, dans les yeux bleu turquoise de Lilas Rosé, ne l'incite pas à refuser de s'asseoir. Il prend une chaise un peu éloignée du rocking-chair de Lilas et s'installe de façon à tourner le dos aux personnes qui entrent et sortent de l'hôtel.*

LILAS (*violente*). — En voilà une façon de m'accueillir! Qu'est-ce qui vous prend? Qu'est-ce que vous avez? Qu'est-ce que

Digitized by Google

c'est que cet air cafard, cette tête à gifles?

FRÉDÉRIC (*ton glacial*). — Ne me faites pas de scène, voulez-vous? J'ai l'air et la tête que je peux; cela ne regarde que moi! (*S'animant*) D'abord, vous n'avez pas le droit de me faire une scène. Nous ne sommes plus rien l'un pour l'autre, depuis longtemps.

LILAS. — Dieu merci!

FRÉDÉRIC (*sans s'arrêter à l'interruption*). — Donc, vous n'avez rien à dire, rien à réclamer! Je me suis « doujours pien gombordé afec fous, n'est-ce bas? »

LILAS (*répétant*). — « Pien gombordé afec fous, n'est-ce bas? » Mais vous avez de l'accent! Comment se fait-il que vous ayez de l'accent, tout à coup?

FRÉDÉRIC. — J'ai de l'accent, moi?

LILAS. — Vous venez d'en avoir, là, à la minute, comme un juif échappé d'un roman de Gyp! C'est drôle! A Paris, vous

Digitized by Google

n'en avez pas du tout. Vous vous retenez, peut-être!

*Elle rit très fort.*

FRÉDÉRIC (*sérieux*). — Je vous serais extrêmement obligé de rire moins haut; sans quoi, je me verrai forcé de m'en aller.

LILAS. — Non, non! Restez, je ne ris plus!

*Il s'était levé à demi; il se rassied, l'allure contrainte et inquiète.*

LILAS (*lui parlant à l'oreille*). — Dis donc, Fefé, tu n'es pas malade?

FRÉDÉRIC (*ton mesuré, compassé*). — Je ne suis pas bien portant. Je viens à Baden-Weil afin de me soigner. Les eaux sont souveraines pour l'affection dont je suis atteint.

LILAS. — L'affection?

FRÉDÉRIC. — La maladie, si vous le préférez.

Digitized by Google

LILAS. — Je préfère, oui! Quel langage! « L'affection dont je suis atteint! » Tu parles comme, à la quatrième page des journaux, la réclame du ferment de poires! (*Elle examine la figure tendue de Frédéric Fetter*) Et tu en as une de pas ordinaire, en ce moment, crois-moi! Si tu te voyais dans une glace de chez Maxim, tu ne te reconnaîtrais plus!

FRÉDÉRIC. — Ces propos sont déplacés. (*Il se lève*) Au revoir, madame!

LILAS. — Adieu!

*Frédéric salue de nouveau Mlle Rosé, et fait quelques pas pour sortir, mais il revient précipitamment.*

FRÉDÉRIC. — Sous quel nom êtes-vous ici?

LILAS (*insolente*). — Flûte! Qu'est-ce que ça peut vous faire?

FRÉDÉRIC. — Ça me fait beaucoup... Car, du bureau, on m'a vu vous parler. Je n'ai

Digitized by Google

pas envie d'avoir des ennuis à cause de vous.

LILAS. — Des ennuis?

FRÉDÉRIC. — Certainement! Dans mon pays...

LILAS. — Vous êtes donc Allemand?

FRÉDÉRIC (*avec fierté*). — De Bonn!

LILAS. — Je vous croyais Alsacien.

FRÉDÉRIC (*même ton*). — Pur Deutsch, de Bonn! A quelques lieues de Baden-Heil!... Dans mon pays, un homme marié, honorable, ne cause pas, ne cause jamais avec une femme... (*il hésite un peu, très peu*) avec une femme sans moralité.

LILAS. — Mille remerciements; on n'est pas plus courtois! Mais, rassurez-vous! Je ne suis pas ici M^lle^ Rosé; je suis M^me^ Ferdinand Crayon. Vous connaissez, sans doute, Ferdinand Crayon?

FRÉDÉRIC. — Le sculpteur?

LILAS. — Oui, il est à Liège, à l'exposition. Il va venir me rejoindre ici. Je l'ai

Digitized by Google

précédé de quarante-huit heures, et, pour simplifier, puisque nous vivons ensemble, j'ai pris son nom...

*A mesure que Lilas Rosé parle, les traits de Frédéric Fetter se détendent. Un sourire heureux creuse, dans ses épaisses joues colorées, une multitude de fossettes.*

FRÉDÉRIC. — A la bonne heure! Je suis content, très content! (*Il lui donne un vigoureux shake-hand*) Tout est pour le mieux! Excusez-moi! Je fus brutal tout à l'heure...

LILAS (*rectifiant*). — Grossier!

FRÉDÉRIC. — Peut-être! Mais, voyez-vous, il ne faut pas demander à un Allemand de se comporter, aux bords du Rhin, comme il le ferait sur le Boulevard.

LILAS. — Pourquoi cela?

FRÉDÉRIC. — Parce que c'est impossible. En respirant l'air natal, nous reprenons aussitôt notre véritable nature; nous recouvrons, immédiatement, notre com-

Digitized by Google

plète personnalité.... et, alors, ce phénomène se produit : de très bonne foi, nous haïssons ce qui nous enchanterait à l'étranger... Comprenez-vous? C'est une dualité bizarre, peut-être?

LILAS. — Commode, surtout.

FRÉDÉRIC. — C'est ainsi. Voulez-vous prendre une tasse de thé?

LILAS. — Volontiers!

*Fetter sonne, et donne des ordres en allemand.*

FRÉDÉRIC. — Là, maintenant, nous pouvons causer comme deux camarades, deux bons camarades. Comment trouvez-vous Baden-Heil? Admirable, n'est-ce pas?

LILAS (*calme*). — Très joli. Ça ressemble un peu à l'Auvergne.

FRÉDÉRIC. — En mieux. Et le casino? Êtes-vous déjà allée au casino?... Excellent, n'est-il pas vrai?

LILAS. — J'y suis allée hier au soir entendre *Carmen*.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC. — C'était bien ?

LILAS. — Jugez-en. Le ténor, pendant la déclaration amoureuse de Carmen, se coupait les ongles avec un grand sécateur dont il se servait, aussi, de temps à autre, pour peigner sa perruque. J'ai trouvé cette façon d'exprimer l'indifférence tout à fait originale.

FRÉDÉRIC (*froissé*). — Vous exagérez, probablement. Et Carmen? C'est la Schoffer. Elle est très célèbre chez nous.

LILAS. — A juste titre! Personne, j'en suis persuadée, n'a jamais songé à jouer *Carmen*, le visage cuivré comme une Peau-Rouge : avec un corsage de Suissesse, des manches algériennes, un pantalon de soie verte sous une jupe de velours bleu brodée d'or, des bas cerise, et, soulignant un ventre pointu, une écharpe de cachemire de l'Inde, attachée par une large broche fer-à-cheval de faux strass!

FRÉDÉRIC (*sourire pincé*). — Comme vous

Digitized by Google

êtes moqueuse! Voilà qui est bien français! La Schoffer est une grande artiste. Elle ne s'habille pas avec goût, soit; mais elle chante aussi bien que Calvé! Et, cela, vous oubliez de le dire. Quant à son faux strass... c'est une honnête femme... une respectable mère de famille, et... Ah! voilà le thé! (*Il sert Lilas et lui beurre ses toasts*) A propos de strass... chère amie, aimez-vous toujours les pierres précieuses?

LILAS (*subitement allumée*). — Toujours!... et avec passion!

FRÉDÉDIC. — Je pensais bien!... Je vous en montrerai une vraiment étrange.

LILAS. — Vous l'avez ici?

FRÉDÉRIC (*un peu narquois*). — Oui.

LILAS. — Sur vous?

FRÉDÉRIC (*clignant de l'œil, avec malice.*) — Sur moi. Vous voulez la voir, sans doute?...

LILAS. — Évidemment, et « l'avoir »

Digitized by Google

aussi! L'un ne va pas sans l'autre, mon petit Féfé!

FRÉDÉRIC. — Chut! pas de petit Féfé, à Baden-Heil! Mon ami, mon cher ami, quand nous sommes en tête à tête; et, devant le monde, monsieur Fetter!

LILAS. — Que vous êtes agaçant! Montrez-la-moi, cette belle pierre, Frédéric!

FRÉDÉRIC. — Je vous préviens que vous allez être étonnée. Vous n'avez jamais rien vu de semblable.

LILAS (*frémissante*). — C'est un diamant?

FRÉDÉRIC. — Non.

LILAS. — Un rubis, peut-être un rubis ancien?

FRÉDÉRIC. — Quoique rouge également, ce n'est pas un rubis.

LILAS (*avec dédain*). — Un grenat, alors?

FRÉDÉRIC. — Non.

LILAS. — Mieux?

FRÉDÉRIC. — Autre chose.

LILAS. — Écoutez, ne me faites pas lan-

Digitized by Google

guir ainsi. Soyez gentil! Oubliez que vous êtes dans le Rheinland et figurez-vous, une minute, que vous vous trouvez chez moi, avenue de Messine. Montrez-moi cette pierre tout de suite, je vous en prie!

FRÉDÉRIC. — Vous y tenez, vraiment?

LILAS. — Mais oui, oui! Je me tue à vous dire que oui!

*Et elle joint, avec grâce, deux jolies mains dégantées, scintillantes de bagues.*

FRÉDÉRIC. — Soyez satisfaite!

*Il sort de la poche de son veston un petit écrin, l'ouvre, et tire, précautionneusement, de l'ouate qui l'enveloppe, un minuscule caillou, couleur de brique.*

LILAS (*stupéfiée*). — Qu'est-ce que c'est que cela?

FRÉDÉRIC. — Cela, chère amie, c'est une pierre qui vient de moi... Parfaitement! Une pierre que j'ai fabriquée moi-même; au prix de quelles souffrances, moi seul le sais! Cependant, si la possession de

Digitized by Google

cette précieuse pierre vous est agréable, je suis prêt à m'en dessaisir en votre faveur!

*Il éclate d'un rire énorme, formidable, qui le secoue tout entier; et, tandis que Lilas Rosé, tremblante d'indignation, de dégoût et de colère, le regarde sans pouvoir parler, il murmure : « Guter Witz, grossartiger Witz! »* (1)

(1) Bonne plaisanterie, excellente plaisanterie !

Digitized by Google

# SUR LE SABLE

---

*Le 15 août, à Lion-sur-Mer; huit heures du matin; le temps est radieux; la mer, très calme, monte doucement.*

SIMONE, 12 ans.
JEAN, 12 ans.
PAUL, 10 ans.

*Simone sort d'une de ces villas qui longent la plage, du côté d'Hermanville.*

*Simone est petite et frêle. Elle a, dans un visage pâle et régulier, des yeux songeurs et une bouche triste.*

*Arrêtée au milieu du chemin, elle regarde si elle n'aperçoit pas, venant du village, Jean et Paul, deux camarades de jeux de l'an dernier, retrouvés la veille et avec lesquels elle a pris rendez-vous à cette heure-là.*



Digitized by Google

*Ils arrivent par la promenade des Villas, sans hâte. Elle s'assied sur le sable pour les attendre.*

JEAN (*garçon solide, visage carré, air résolu et franc, criant de loin*). — Bonjour, bonjour, Simone!

PAUL (*très joli enfant, trop élégant, les cheveux bouclés, allure précieuse et mignarde*). — Bonjour, Simone!

SIMONE. — Bonjour, Jean! Bonjour, Paul!

*Arrivés près de Simone, les deux garçons lui serrent la main.*

JEAN (*Il se jette brusquement par terre.*— On s'assied ici?

SIMONE. — Oui.

PAUL. — Entrons plutôt dans votre cabine.

JEAN. — Pourquoi?

PAUL. — On sera mieux.

JEAN. — Mais non.

Digitized by Google

PAUL. — Et puis, c'est humide, le sable.

JEAN. — Et puis, après?

PAUL. — Et puis, après, si j'abîme mon pantalon, ce n'est pas toi qui seras attrapé et puni, n'est-ce pas?

JEAN. — Tu nous embêtes!

SIMONE. — Oh! Jean!

PAUL. — Tu nous ennuies! (*il explique à Simone*) C'est vrai, il faut toujours qu'il ait le trac de quelque chose, ce gosse-là! Si c'est pas de ci, c'est de ça. (*Répétant*) Puni, puni! Eh bien, tu seras puni! En voilà une affaire! Ne dirait-on pas!... Allons, assieds-toi!

*Il lui donne un croc en jambe. Paul s'étale.*

SIMONE. — Ne soyez pas brutal, Jean!

*Elle ramasse Paul qui a déjà la larme à l'œil; avec des gestes maternels, elle lui essuie ses vêtements et remet de l'ordre dans ses boucles emmêlées.*

PAUL (*rageur*). — Je le dirai à mère, tu verras!

Digitized by Google

JEAN. — Dis-le au pape, si tu veux. Ce que je m'en contrefiche!

*Il siffle d'un air insouciant.*

SIMONE (*elle étend son mouchoir sur le sable*). — Tenez, Paul, mettez-vous sur mon mouchoir. Et ne soyez plus fâché avec votre cousin. Donnez-vous la main, bien gentiment, tous les deux; pour me faire plaisir, voulez-vous?

JEAN. — Moi, je veux bien. Hip! hip! hurrah! Vive l'alliance avec nos ennemis héréditaires!

*Il secoue la main de Paul avec tant d'énergie que Paul pousse un cri.*

PAUL. — Oh! là là! Tu n'as pas besoin de tant serrer! (*baissant la voix prudemment*)... pèce de brute!

JEAN. — A quoi jouons-nons?

SIMONE. — On avait dit, hier, que l'on ferait un parc dans le sable; alors, j'ai apporté tout ce qu'il faut pour les arbres.

Digitized by Google

(*Elle montre une brassée de longues branches de tamaris.*) J'ai pensé que nous pourrions aussi construire une rivière, un pont; enfin, quelque chose de tout à fait bien.

JEAN. — Chic! J'en suis! (*A Paul*) Va chercher les pelles à la maison.

PAUL (*boudeur*). — Vas-y toi-même.

JEAN (*menaçant*). — Tu dis?

PAUL (*baissant le ton*). — Tu peux bien y aller!

JEAN. — Jamais de la vie! Va les chercher, et plus vite que ça!

PAUL. — Je suis fatigué.

SIMONE (*conciliante*). — Allez-y tous les deux; pendant ce temps-là, moi, je ramasserai des galets pour notre pont.

JEAN. — Je préfère y aller tout seul, alors... (*A son cousin*) Sale moucheron, va! Moustique de malheur!

*Il s'éloigne en courant. Silence. — Les deux enfants regardent la mer.*



Digitized by Google

PAUL. — Quand je serai grand, j'aurai un yacht à voiles pour la pêche, et un canot automobile.

SIMONE. — Le ciel est de la couleur de l'eau... On ne voit pas où l'eau finit, où le ciel commence... On dirait que c'est le ciel, mêlé à l'eau là-bas, là-bas, qui vient sur la plage jusqu'à nous.

PAUL (*moqueur*). — C'est impossible, ça !

SIMONE. — Je sais bien. Mais ça me plaît de me le figurer. C'est comme l'écume des vagues. Pour moi, quand il y en a à peine, d'écume, presque pas, une petite raie blanche, il me semble que la mer sourit... Vous savez, Paul, quand on montre un petit peu ses dents... sans rire tout à fait... La mer est comme ça... J'aime tant la voir sourire !

PAUL. — Quelle drôle d'idée vous avez !

SIMONE. — Ah ! voilà Jean.

JEAN (*très rouge, très animé ; il porte les pelles et deux drapeaux*). — Regardez

Digitized by Google

donc! On pend des lanternes chinoises tout le long de la promenade. C'est la fête du pays. Ce soir, il y aura un feu d'artifice épatant... J'ai apporté des drapeaux pour notre fort.

PAUL. — Ce n'est pas un fort, puisque c'est un jardin.

JEAN. — Pas du tout; ce sera un fort. N'est-ce pas, Simone?

SIMONE. — Ce sera un fort entouré d'un jardin...

JEAN (*tendant une pelle à Paul*). — Tiens!

PAUL. — Mais, si je bêche, je vais mouiller mes souliers, les salir...

SIMONE. — Allez mettre des caoutchoucs.

JEAN. — Et retire ta culotte en or, incrustée de perles et de diamants, avec laquelle tu ne peux pas t'asseoir sur le sable, comme tout le monde.

PAUL (*piqué*). — Si je m'en vais, je ne sais pas si je reviendrai; je vous en préviens.

Digitized by Google

SIMONE (*polie*). — Oh! si, revenez.

JEAN. — Dans le cas où on ne te verrait plus, n'emporte pas, collé à ton derrière, le mouchoir de Simone, s'il te plaît.

*Paul rend le mouchoir à Simone et s'en va d'un air fâché, tandis que Jean, très gai, se roule dans le sable.*

SIMONE. — Vous le taquinez trop.

JEAN (*avec mépris*). — C'est un lâche!

SIMONE. — Il est plus jeune que vous.

JEAN. — On est toujours plus jeune qu'un autre. Moi aussi, je suis plus jeune que les types qui ont treize et quatorze ans. Eh bien, est-ce que j'en ai peur? Je me bats avec eux. Je ne suis pas souvent le plus fort, mais ça ne fait rien, je me bats... tant que je peux... et aïe donc! L'important, c'est de ne pas flancher... Allons, on commence?

SIMONE. — Si vous voulez!

*Ils bêchent en silence quelques minutes.*

SIMONE (*s'arrêtant*). — Oh! qu'il fait

Digitized by Google

chaud! Dites donc, Jean, je n'ai pas vu votre maman, hier.

JEAN. — Elle n'est pas à Lion. Je suis avec mon oncle et ma tante.

SIMONE. — Les parents de Paul?

JEAN. — Oui.

SIMONE. — Ils sont gentils?

JEAN. — Pas méchants. Mais éducateurs comme cette moule vide. Ils ne s'en doutent même pas. Tout à coups de nerfs, chez eux. Sans réflexions... sans raisonnements. Ils sont faits pour être parents, comme moi pour être tsar! Aussi, admirez leur produit!

SIMONE. — Alors, elle ne viendra pas cette saison, votre maman?

JEAN. — Je pense que si, après Deauville, Dieppe, etc. Elle s'assomme à Lion. Ce n'est pas assez mondain, vous comprenez? C'est bon pour les enfants. Une mer sans planches, elle dit que c'est mourant.

Digitized by Google

SIMONE. — Ah! (*Court silence.*) Comme elle est belle, votre maman!

JEAN (*flatté*). — Elle n'est pas mal, oui.

SIMONE (*lentement, les yeux fixés sur l'horizon*). — L'année dernière, elle avait une robe rose longue, longue, qui traînait derrière elle, sur le gravier, dans les allées du jardin de votre villa. Elle m'a vue au travers de la grille; je passais avec miss. — « Ah! voilà Simone, voilà la fiancée de Jean! » a-t-elle dit, et elle m'a fait entrer chez vous... Vous vous souvenez?

JEAN. — Oui. (*Il réfléchit une seconde.*) C'est vrai que, l'an dernier, je voulais me marier avec vous. Comme on est bête quand on est petit! Je croyais que l'on pouvait se marier à onze ans! Mais je le croyais, je le croyais absolument! Parole, je le croyais!

SIMONE (*simple*). — Moi aussi. Et j'ai pleuré quand je suis partie. Est-ce que vous avez pleuré, vous?

Digitized by Google

JEAN. — Non.

SIMONE. — Ah!

JEAN. — Écoutez! Je ne me le rappelle pas bien! D'ailleurs, je pensais vous retrouver à Paris. Dans quel quartier demeurez-vous?

SIMONE. — Rue de Rivoli.

JEAN. — Nous, quai Voltaire.

SIMONE. — Les Tuileries à traverser... On ne s'est jamais rencontré... Voulez-vous un galet? Un gros galet. Il y en a un, là, qui sera très bien pour le pont.

*Elle veut prendre le galet.*

JEAN. — Laissez, laissez, c'est trop lourd pour vous.

*Il pose le galet sur le monticule de sable.*

SIMONE. — Voilà ce que nous allons faire : Nous mettrons le pont à gauche; il conduira au bois. J'aurais dû apporter des géraniums, nous aurions eu un petit parterre de fleurs.

Digitized by Google

JEAN. — Dans un fort? C'est inutile, des fleurs.

SIMONE. — Oh! non, ce n'est pas inutile! Puisque c'est joli.

JEAN. — Vous avez peut-être raison. Dites donc, Simone?

SIMONE. — Quoi?

JEAN. — Quand vous serez une jeune fille, est-ce que vous vous marierez?

SIMONE (*grave*). — Je ne le pense pas. J'aime trop la paix. Un mari qui gronde, qui crie, ou qui ne dit rien du tout, parce qu'il est de mauvaise humeur, ça ne m'irait pas. Je préférerais être vieille fille; au moins, je ne m'entendrais pas, à tous les instants du jour, reprocher l'argent que coûte mon intérieur.

JEAN. — Je suis comme vous. Il me semble que je resterai garçon. Je ne pourrais pas supporter une femme ne parlant que robes, blouses, chapeaux, ruches, voilettes, etc. Et puis, les teintures pour les

Digitized by Google

cheveux! Et la pommade grasse qu'elles se mettent, le matin, sur les joues, pour avoir la peau veloutée quand il y a du monde à déjeuner!... Moi, ça me dégoûterait!

SIMONE. — Maman ne met jamais de pommade, jamais! Elle devrait peut-être en mettre? Papa ne cesse de lui dire qu'elle a un teint affreux.

JEAN. — Il ose? Mon père, lui, n'oserait pas. Il fait celui qui ne voit rien, qui n'entend rien : « Aveugle et sourd », c'est sa devise. Seulement, quand on le complimente sur l'élégance de maman, il a la tête de quelqu'un à qui on écraserait un cor. On sent que ça lui fait un mal!

SIMONE (*elle pique les branches de tamaris dans le sable*). — Là!... Voyez ce bosquet! C'est ravissant. Mettez les drapeaux tout en haut... Jean... Bien solide!... Ça y est? Bon! La mer va descendre tout à l'heure. Notre fort va durer jusqu'à ce soir; jusqu'à ce que la mer remonte.



Digitized by Google

JEAN. — Et alors, elle l'emportera. Nous reviendrons le voir démolir, n'est-ce pas? Ce sera amusant.

SIMONE. — Moi, ça me fera de la peine.

JEAN. — Tiens, pourquoi donc?

SIMONE (*sincère*). — Je ne sais pas.

Digitized by Google

# LA BELLE HARMINE

*Une étroite maison basse, rustique, mais très propre d'aspect, à l'entrée d'un village.*

*Dans l'unique pièce qui compose le rez-de-chaussée, Hermine Jaucourt, « la belle Harmine », comme on l'appelle dans le pays, une repasseuse habile, termine une blouse de linon mauve garnie de valenciennes et de broderie.*

*« La belle Harmine » a dû, en effet, être fort jolie.*

*C'est à présent une femme d'une trentaine d'années, jaune, ridée, flétrie, à la bouche aux coins tombants, aux yeux éteints. Il ne lui reste, de sa beauté disparue, qu'un profil fier et une extraordinaire chevelure noire, brillante et ondée.*

*Il est six heures du soir, en septembre; le jour commence à baisser. Hermine approche de sa joue son fer brûlant, constate qu'il est trop chaud, le*

Digitized by Google

*pose sur le porte-fer et s'apprête à allumer une lampe, lorsque, sur le seuil de la porte grande ouverte, apparaît la baronne d'Artonges, la châtelaine de C...cy.*

HERMINE (*très surprise*). — Comment! c'est vous, madame la baronne?

Mme D'ARTONGES (*un peu oppressée et visiblement bouleversée*). — Oui!

HERMINE. — Madame est à pied?

Mme D'ARTONGES. — Oui!

HERMINE. — Veuillez entrer, madame.

Mme D'ARTONGES (*hésitant*). — Vous êtes seule?

HERMINE. — Toute seule.

Mme D'ARTONGES. — Vos enfants?

HERMINE. — Martial est chez la grand'-mère; la petite dort.

Mme D'ARTONGES. — Mais je vous dérange peut-être, Hermine... Vous travaillez?...

HERMINE. — Je suis après la blouse de Mme la baronne, justement, sa mauve, à

Digitized by Google

jours et à entre-deux, si vétilleuse! Mais j'ai fini. Je n'ai plus qu'à la plier. Entrez, madame, s'il vous plaît.

*Mme d'Artonges entre dans la maison. Sous la gaze claire qui enveloppe son chapeau, très grande, blonde, mince et souple, Mme d'Artonges paraît toute jeune.*

*Hermine allume la lampe. Mme d'Artonges relève son voile et montre un visage délicieux, mais meurtri, de femme déjà mûre.*

HERMINE (*avançant une chaise*). — Est-ce que vous êtes souffrante, madame?

Mme D'ARTONGES. — Non... j'ai l'air malade?

HERMINE. — Un peu fatiguée.

Mme D'ARTONGES. — Je viens de faire une grande course à travers champs.

HERMINE. — Faut-il aller au château dire que l'on envoie une voiture chercher Madame? (*Elle fait un mouvement en avant.*)

Mme D'ARTONGES. — C'est inutile! Je

Digitized by Google

vais me reposer quelques minutes chez vous. Quelques minutes seulement... Et je serai très bien ensuite... Pouvez-vous éloigner un peu cette lampe, je vous prie?

*Hermine emporte la lampe qu'elle dépose sur une commode, à l'extrémité de la pièce.*
*Mme d'Artonges recule sa chaise dans l'ombre; Hermine se tient debout près de la fenêtre. Silence assez long.*

Mme D'ARTONGES (*d'une voix faible*). — Vos enfants vont bien?

HERMINE. — Martial a eu la coqueluche. C'est pour ça qu'il est encore chez maman. Rose grossit tous les jours. Elle pèse! deux fois plus que les enfants de son âge. Bientôt, je ne pourrai plus la porter.

Mme D'ARTONGES (*ton lassé*). — Quel âge a-t-elle donc?

HERMINE. — Deux ans.

Mme D'ARTONGES. — Quoi! Il y a déjà deux ans?...

HERMINE. — Oui, madame.

*Court silence.*

Digitized by Google

Mme D'ARTONGES. — Avez-vous des nouvelles du père de Rose?

HERMINE. — Il est marié.

Mme D'ARTONGES (*subitement intéressée*). — Ah! Avec qui?

HERMINE. — Avec une jeune fille de Brienon, la demoiselle d'un ferblantier.

Mme D'ARTONGES. — Jolie?

HERMINE (*brève*). — Vilaine.

Mme D'ARTONGES. — Riche, alors?

HERMINE (*de même*). — Dix mille francs.

Mme D'ARTONGES (*d'une voix émue*). — Pauvre Hermine! Et... il y a longtemps qu'il l'a épousée?

HERMINE. — Un peu avant que Madame n'arrive au château, trois jours avant... le 28 juin... un mercredi...

Mme D'ARTONGES (*compatissante*). — Quelle douleur! N'est-ce pas, Hermine?

HERMINE (*se laissant tomber sur un banc*). — Madame ne peut pas s'en douter.

Digitized by Google

Mme D'ARTONGES (*ton profond et bas*). — Oh! si!

HERMINE. — Mais nous, n'est-ce pas, on n'a pas beaucoup de temps pour pleurer. L'ouvrage est là qui ne se fait pas tout seul. Et puis, Martial me tombe malade. Entre mon linge et le petit qui toussait, qui suffoquait à croire qu'il allait passer dans une quinte, je n'avais pas une heure dans la journée pour penser à ma peine... Heureusement que la nuit, je me « revengeais ».

Mme D'ARTONGES. — Vous vous revanchiez, Hermine?... comment?

HERMINE. — Au bout de notre pré, il y a l'écluse. La rivière fait tant de bruit qu'on peut s'en donner de crier sans que personne vous entende! J'allais au bout de notre pré. Et je criais, je criais! mon tablier sur ma tête, je criais! Ah! que ça me soulageait, madame, que ça me soulageait!

Digitized by Google

Mme D'ARTONGES (*frémissante*). — Oui, pouvoir hurler sa détresse, dans la nuit, sans témoins... Je vous comprends, je vous comprends!...

HERMINE. — Les seuls bons moments de ma vie, quand j'y pense, c'est avant mon mariage, lorsque j'allais au château repasser le linge fin de Mme la baronne... Oh! oui, à cette époque-là, j'étais contente! tout le monde était bien aimable, bien convenable avec moi. M. le baron « me causait » quand il passait par la lingerie : « Eh bien, la belle Hermine, ça va-t-il comme vous voulez? » Et M. le comte d'Anglure! (*Mme d'Artonges tressaille*) M. le comte d'Anglure, aussi, me taquinait : « Combien d'amoureux, la belle Hermine? qu'il me disait. Vous ne vous mariez donc pas? — Rien ne presse! » que je répondais, en riant, et sans mentir; car c'était vrai! J'avais le cœur comme un oiseau qui vole trop haut pour qu'on le prenne... Et puis, voilà qu'un jour j'ai cru avoir de



Digitized by Google

l'amitié pour Célestin Jaucourt, le voiturier; Madame se souvient.

Mme D'ARTONGES (*pensive*). — Oui, oui!...

HERMINE. — Et c'est seulement après la noce que j'ai compris que je l'aimais point, qu'il me faisait horreur. C'était trop tard. Je n'ai rien dit. J'ai supporté mon déplaisir de vivre avec un homme pris de boisson six jours sur sept, sans en parler à personne. Mais quand il est mort d'une ruade de son cheval, une demi-larme, je ne l'ai pas versée... Je n'ai pas fait l'hypocrite. J'ai pensé : « Depuis neuf ans que j'étouffe, j'vais pouvoir respirer, enfin! » Et j'ai fréquenté le père de Rose.

Mme D'ARTONGES. — Pour celui-là aussi, vous vous êtes trompée, Hermine!

HERMINE (*vivement*). — Oh! non. Celui-là, madame, après, comme avant, c'est resté tout pareil! Il n'avait qu'à me regarder pour me donner du courage, de la gaieté,

Digitized by Google

de l'espérance... Lui, s'est ennuyé de mon amitié...; moi, non, jamais, jamais!

Mme D'ARTONGES. — Vous ne regrettez rien, alors?

HERMINE. — Je ne regrette que lui.

*Hermine cache sa figure dans ses mains.*

*La nuit est presque complète. Sur la route, au loin, on entend un aboiement plaintif de chien enchaîné. Mme d'Artonges, toujours assise dans l'ombre, reste à ce point immobile que l'on pourrait la croire endormie, si, par de petits gestes rapides et furtifs, sous le voile qu'elle vient de rabattre, elle n'essuyait sans cesse ses yeux.*

*Hermine lève la tête; elle observe un long moment Mme d'Artonges, quitte son banc, va fermer la porte, semble se consulter, et enfin s'agenouille devant la baronne.*

HERMINE (*très bas*). — Vous avez du chagrin, madame?

Mme D'ARTONGES (*voix étranglée*). — Oui, beaucoup... j'ai beaucoup de chagrin... Mais cela va se calmer... Dans un moment... ce... ce sera passé... Je viens...

Digitized by Google

Je viens... je viens d'avoir une grande grande... une grande émotion... cet après-midi... il y a deux heures... à peine... Alors... n'est-ce pas ? Mais cela va se passer !...

HERMINE (*timidement*). — Puis-je quelque chose ?...

Mme D'ARTONGES (*faisant de violents efforts pour se maîtriser*). — Rien... rien du tout ! Merci, merci, mon enfant ! Je vais me calmer... Il faut que j'aie, en rentrant au château, pour dîner, à huit heures, ma figure habituelle... Il le faut... Je vais me calmer... Vous voyez... je me calme.

HERMINE. — Peut-être qu'un peu d'eau très chaude sur les yeux...

Mme D'ARTONGES. — Je veux bien. Un peu d'eau... merci !

*Au moment où Hermine va se mettre debout, Mme d'Artonges la retient en lui saisissant le bras.*

Mme D'ARTONGES. — Ne me quittez pas !

Digitized by Google

Restez près de moi! J'ai mal... Oh! comme j'ai mal!...

*Elle enfonce son mouchoir dans sa bouche, tout le corps agité de grands tremblements.*

HERMINE (*épouvantée*). — Madame, madame! Ce n'est pas possible que *vous*, vous ayez la même peine que moi!

Mme D'ARTONGES (*d'un ton désespéré*). — Oui, j'ai la même peine... la même... Hermine... la même! .. Il est parti ce soir... pour toujours. Il m'a dit adieu... Tout est fini!... Après quinze années!...

HERMINE (*à elle-même*). — C'est M. d'Anglure!

Mme D'ARTONGES (*dans une sorte de délire, d'une voix entrecoupée, indistincte presque*). — Encore, s'il épousait une honnête enfant... une jeune fille... je me résignerais... je crois... Oui... je suis sûre que je me résignerais... Car, enfin... c'est juste, cela... c'est naturel... Fonder une famille!... Mais, cette femme galante...

Digitized by Google

dotée par son dernier amant... Épouser ça! donner son nom à ça! Une femme plus vieille que moi! Beaucoup plus vieille!... Oh! c'est trop... c'est trop!... J'aime mieux mourir!...

*Elle se renverse en arrière, en étouffant des gémissements de blessée dans les plis de son voile roulé en tampon contre ses lèvres; alors, Hermine l'arrache de sa chaise, l'entraîne jusqu'au fond de la chambre où s'ouvre une porte donnant sur le pré.*

*Dehors, la nuit est profonde; le ciel, sans étoiles, se devine à peine. Une odeur d'herbes, de menthe, de noix fraîches parfume l'air. A quelques mètres, le fracas de l'écluse, que l'on vient d'ouvrir, brise la douceur silencieuse de l'obscurité.*

HERMINE. — Appuyez-vous sur moi, madame. N'ayez pas peur! Je vous tiens!

*Elles descendent jusqu'à la rivière.*

HERMINE. — Et maintenant, madame, criez, criez tout votre content!

Digitized by Google

# LE TOMBEAU D'ÈVE

*Daus le désert, non loin de Djeddah, sur la route de la Mecque, une petite mosquée délabrée, misérable.*

*A la porte, veille un vieux bédouin à barbe grise, un chérif, comme l'indique son turban vert.*

*Deux jours auparavant, s'était présenté, pour visiter le tombeau d'Ève qui se trouve dans cette mosquée, un voyageur étranger, un N'sari* (1).

*Mais, quoiqu'il eût exprimé son désir de voir le tombeau en langue arabe très pure, malgré qu'il se fût respectueusement déchaussé pour pénétrer dans la mosquée, le chérif lui en avait interdit l'entrée par ces simples paroles : « Va-t'en, chien ! »*

*Le N'sari n'avait pas lutté; il était jeune et*

(1) Un nazaréen.

Digitized by Google

*vigoureux; le chérif, âgé et débile; il avait souri en disant : « Soit! Je reviendrai! »*

*Le voici qui revient, accompagné, cette fois, d'un homme que lui donna le cadi pour autoriser sa visite au tombeau.*

Le Chérif (*sans surprise*). — Tu as obtenu la permission?

Le N'sari (*triomphant avec modestie*). — Comme tu le vois.

Le Chérif. — Qu'as-tu dit au cadi?

Le N'sari. — Je lui ai dit : « Ève est ma mère; je suis chrétien, et je veux prier sur le tombeau de ma mère. Vas-tu empêcher un fils de prier sur le tombeau de sa mère? Non, n'est-ce pas? »

Le Chérif. — Et cela a suffi?

Le N'sari (*calme*). — J'ai ajouté : « Si tu me défends de prier sur le tombeau de ma mère, j'avertirai des chefs N'saris qui feront abattre la mosquée, où tu caches et détiens, indûment, le tombeau de celle qui est notre mère à tous. »

Le Chérif (*fataliste*). — Entre! Tes mots

Digitized by Google

ont la force et la souplesse des panthères.

*Le N'sari, précédé du chérif, entre dans la mosquée. Devant un sarcophage au dôme bombé, allongé, recouvert d'une vieille étoffe de soie bleu-vert, brochée d'or, il s'agenouille.*

LE N'SARI (*murmure à voix basse*). — O mère universelle, un de tes innombrables fils, humblement, te salue!

*Il se lève.*

LE CHÉRIF. — C'est tout?

LE N'SARI. — Comment?

LE CHÉRIF. — C'est tout ce que tu as à dire à ta mère?

LE N'SARI. — Oui.

LE CHÉRIF. — Et c'est pour prononcer cette courte prière que tu t'es si longuement dérangé?

LE N'SARI. — Oui.

*Le chérif le regarde fixement et sévèrement.*

LE CHÉRIF. — Au moins, connais-tu

Digitized by Google

l'histoire de celle qui repose dans ce tombeau?

LE N'SARI. — Je crois la connaître, l'ayant lue dans la Bible.

LE CHÉRIF. — Ce n'est point la véritable histoire.

LE N'SARI. — Qu'en sais-tu?

LE CHÉRIF (*sentencieux*). — Les fils d'Allah, seuls, connaissent la vérité!

LE N'SARI. — Ne peux-tu me l'apprendre?

LE CHÉRIF. — Es-tu digne de l'écouter?

LE N'SARI (*exagérant son orientalisme*). — Apprends-la moi! Ta parole sera comme une source fraîche dans l'aridité des sables!

*Le chérif, flatté, et qui, évidemment, tient à « placer » sa légende, s'accote contre le sarcophage, tandis que, debout, les yeux sur la vieille soie bleu-vert qui recouvre le tombeau d'Ève, le voyageur prend une pose attentive.*

Digitized by Google

Le Chérif. — Au commencement du monde, Dieu, entouré de ses anges, se promenait dans le ciel, ayant à ses pieds, au-dessus de sa tête, à sa gauche et à sa droite, les étoiles pareilles à des oiseaux de feu. Le plus adroit, le plus fort, le plus beau de ces anges s'appelait Éblis. C'était celui que préférait Dieu. Il voulut lui faire un présent.

— Va voir la Terre, lui ordonna-t-il, et dis-moi ce que tu en penses.

Éblis alla voir la Terre, examina tout et revint.

— Eh bien, lui demanda Dieu, qu'en penses-tu?

— Il y a de l'ombre et de l'eau, répondit Éblis, la Terre me plaît!

— Je te la donne, c'est à toi. Tu es le roi de la Terre, à présent!

Et cent ans s'écoulèrent...

Après lesquels, Dieu, surpris de ne plus voir Éblis venir, chaque matin, le saluer avec amour, comme il le faisait autrefois,

Digitized by Google

dit à l'ange Gabriel : « Cours me chercher Éblis! »

Mais, Éblis répondit à Gabriel, qui lui transmettait l'ordre de Dieu : « Non! je n'irai pas! Il est le roi du ciel, moi je suis le roi de la Terre. S'il désire me voir, qu'il vienne, lui! »

Le N'sari (*à lui-même*). — Diable d'orgueil!

Le Chérif. — Dieu, fâché, dit : « Ah! c'est comme ça? Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je vais lui reprendre la Terre, et, afin que pareille chose ne se renouvelle pas, je créerai un mortel! »

En terminant ce dernier mot, Dieu laissa tomber sous un arbre du paradis, Adam, le premier homme.

Et cent ans s'écoulèrent...

Au bout de cent ans, Dieu pensa : « Il doit s'ennuyer tout seul, sous son arbre, ce mortel; donnons-lui une compagne. » Et il laissa tomber dans le paradis,

Digitized by Google

Ève, la première femme... qui dort là...

*Le chérif appuie sur l'étoffe du tombeau un doigt indicateur et décharné.*

Le Chérif. — Il la laissa tomber à une assez grande distance d'Adam...

Le N'sari. — Pourquoi pas près d'Adam?

Le Chérif. — Parce que Dieu, qui est la *mémoire de l'avenir*, savait, à l'avance, que la femme, dans sa grande malice, trouverait bien, sans son aide, le moyen de se rapprocher d'Adam. Ce qu'elle fit aussitôt. Mais, sous l'arbre où se tenait le premier homme, les heures lui semblèrent lourdes comme des pierres et longues comme le Sahara! Alors, elle s'éloigna un peu d'Adam, cueillit des fleurs, mangea des fruits, joua avec tous les animaux, courant avec les gazelles, nageant avec les poissons.

Et cent ans s'écoulèrent...

Et Éblis apprit que Dieu, qui lui avait donné la Terre, la lui avait reprise pour la donner à un mortel.

Digitized by Google

Irrité, Éblis s'écria : « Ce n'est pas juste! Je me vengerai! » Et il se hâta d'aller au paradis pour savoir comment était le premier homme.

Quand il l'aperçut : « Oh! c'est laid, dit-il, il faut tuer ça! » Mais, un peu plus loin, tressant des guirlandes de roses qu'elle mettait dans ses cheveux, il vit la première femme, Ève : « Ça, c'est joli, pensa-t-il; il ne faut pas tuer ça. »

Il appela le serpent, l'enfourcha, après lui avoir mis entre les dents une pomme d'or, et, pendant que le serpent se dressait tout droit devant Ève, comme un fier cheval qui se cabre, Éblis prononça ces mots : « Tu es belle! Tu n'as pas été faite pour demeurer avec un mortel. Tu ne peux appartenir qu'à un dieu. Je suis dieu. Je suis Éblis, roi de la Terre. Viens avec moi! »

Ève hésita le temps que mettrait une fleur mûre de jasmin à se détacher de sa tige, et montant sur le serpent, ses deux

Digitized by Google

bras en collier autour d'Éblis, elle partit avec lui.

De leur union naquit Caïn.

Et cent ans s'écoulèrent...

Ève, loin du paradis, pensait à Adam.

« Que fait-il? Me cherche-t-il? Est-il courroucé?... Verse-t-il des larmes?... » se demandait-elle.

Éblis devina ces pensées.

« Tu souhaites retourner au paradis, lui dit-il, tu es lasse d'être la reine de la Terre, d'être immortelle! Va, va retrouver « l'homme », le mortel laid que tu regrettes, à présent, d'avoir quitté pour moi. Va, tu es libre! »

Le N'sari. — Peut-être, Éblis, quoique dieu, éprouvait-il un peu de satiété, et, au fond, se réjouissait-il de redevenir célibataire?

Le Chérif. — Peut-être! Quoi qu'il en fût, il consentit au départ d'Ève. Sans perdre de temps...

Digitized by Google

LE N'SARI. — Pas même une cinquantaine d'années?

LE CHÉRIF. — Pas même! Sans perdre de temps, Ève alla retrouver Adam... Il était toujours sous son arbre, bien mélancolique.

LE N'SARI. — On le serait à moins.

LE CHÉRIF. — « Tu t'ennuies? demanda Ève. — Je m'ennuie », répondit Adam. — Tu t'ennuies, parce que *tu ne sais pas*... Moi, je sais...; Viens avec moi, je sais! tu ne t'ennuieras plus jamais! »

Adam écouta Ève: Ils vécurent ensemble, et...

LE N'SARI. — Cent ans s'écoulèrent!...

LE CHÉRIF (*étonné*). — Oui, comment le sais-tu?

LE N'SARI. — Je l'ai deviné; alors?

LE CHÉRIF. — Alors, du pardon d'Adam et du repentir d'Ève naquit Abel, le doux Abel! (*un temps*). L'histoire est terminée.

LE N'SARI. — Tendre et variée de tons

Digitized by Google

comme le col de la colombe, elle m'a charmé ! Merci !

*Il s'incline encore devant le tombeau d'Ève et quitte la mosquée.*

LE CHÉRIF (*sur le seuil, avec un geste d'adieu*). — Que Dieu te sauve !

LE N'SARI (*gravement*). — Qu'il augmente ton bien et allonge tes jours !

*Et il s'éloigne.*



Digitized by Google

Digitized by Google

# LA VERTU D'ADÈLE

---

*Rue Nollet, un petit logement, au troisième, sur la cour.*

*Contre la porte du logement est collée une carte sur laquelle on lit :*

OSCAR CHEVRETTE
tapissier à façon
ancien contre-maître coupeur
spécialité de housses
297 — rue Nollet — 297
Paris-Batignolles

*Huit heures du matin en automne.*

OSCAR CHEVRETTE, *soixante ans. Gros homme chauve, lourd, à l'aspect bonasse, nonchalant et endormi.*

Mme CHEVRETTE, *cinquante ans. Toute menue,*

Digitized by Google

*Un petit nez en l'air, des cheveux fous poivre et sel, des gestes vifs, un teint couperosé; des yeux bleus, étincelants.*

Mme CHEVRETTE (*à son mari qui va mettre son pardessus; il a déjà son chapeau sur la tête*). — Tu t'en vas, Oscar?

OSCAR. — Oui.

Mme CHEVRETTE. — Sans m'embrasser?

OSCAR (*surpris*). — Quoi?

Mme CHEVRETTE (*s'approchant*). — Sans embrasser ta tite femme?

OSCAR (*boutonnant son pardessus*). — Fais pas la folle, Victorine. Qu'est-ce que t'as?

Mme CHEVRETTE (*Elle embrasse son mari sur les deux joues*). — J'ai... j'ai... que je suis contente, là! (*Elle rit.*)

OSCAR (*la main sur la serrure*). — Tant mieux. Au revoir! Sans adieu! (*Il ouvre la porte*).

Mme CHEVRETTE (*impérieuse*). — Oscar!

Digitized by Google

OSCAR. — Quoi, encore?

Mme CHEVRETTE (*avec autorité*). — Ferme la porte!

OSCAR (*hésitant*). — Mais j'ai rendez-vous rue Jouffroy, à huit heures et demie; il est huit heures un quart.

Mme CHEVRETTE (*même ton sans réplique*). Ferme la porte, que je te dis!

*Oscar, intimidé, ferme la porte.*

Mme CHEVRETTE. — Et assieds-toi! Si t'as un cœur de père, assieds-toi; j'ai à te causer de ta fille!

*Il s'assied.*

OSCAR. — Et mon client?

Mme CHEVRETTE. — Lequel c'est?

OSCAR. — Mlle Yvonne de Paimpol.

Mme CHEVRETTE. — L'ancienne bonne bretonne à l'herboriste, mame Mousson, qui s'est établie cocotte? Eh bien, elle t'attendra.



Digitized by Google

OSCAR. — C'est que... c'est avec son monsieur, aussi, que j'ai rendez-vous.

Mme CHEVRETTE. — Ils t'attendront! Ils n'en mourront pas, ni l'un ni l'autre, pour poser un peu... Dirait-on pas! Va-t'en voir si les tapissiers des grands quartiers se gênent pour faire attendre les clients? Non! ils s'en privent! (*Elle prend un air radieux*) Oscar, arregarde-moi!

*Oscar l'examine d'un œil ahuri.*

Mme CHEVRETTE. — Eh bien?

OSCAR (*répétant*). — Eh bien?...

Mme CHEVRETTE. — Ça se voit donc pas, alors, ça se voit donc pas dans ma figure, le grand bonheur qui m'arrive? (*Elle sort une lettre de son tablier.*) Sais-tu ce que c'est que cette lettre-là, Oscar?

*Elle lui met la lettre sous le nez.*

OSCAR. — Non!

Mme CHEVRETTE (*triomphante*). — C'est une demande! Une demande de mariage!

Digitized by Google

M. Jérôme Pigeon, marchand crémier, rue Turbigo, qui me demande Adèle!...

OSCAR. — Pas possible?

Mme CHEVRETTE. — Oui! et gentiment qu'il me la demande, comme quelqu'un qui sait vivre! Tiens, écoute!

*Elle lit :*

« Madame Chevrette. Madame, ayant appris par la source de mes amis M. et Mme Ludois, marchands de beurre, rue Pierre-Levée, les patrons de votre demoiselle, employée chez eux, votre adresse rue Nollet, j'ai l'honneur (quoique veuf d'une douce et toute dévouée compagne de mon existence que je pleure à jamais) de vous signaler le fait que votre demoiselle, Mlle Adèle Chevrette (que j'ai eu celui de voir maintes fois chez ses patrons, mes amis, M. et Mme Ludois), et moi, Pigeon (Jérôme), nous entendons tout à fait. Madame Chevrette, vous n'êtes pas sans savoir qu'il faut une dame dans le com-

Digitized by Google

merce, surtout et pareillement dans une boutique de crémerie, pour l'agrément de la clientèle, la propreté des marbres, sans parler du blanchissage des tabliers qui sont un désastre, et autres diverses qualités dont déborde votre demoiselle, comme j'ai pu constater.

« Je viendrai donc, dimanche 15 courant, avec mes amis M. et Mme Ludois, dans l'après-midi, vous causer sérieusement. Ne vous tourmentez pas du beurre pour votre cuisine, et même pour la table, ce jour-là et jours suivants; j'en apporterai un kilo premier choix qui vous donnera toute satisfaction, avec lequel je vous salue pour la vie.

« Toujours à vos ordres.

« PIGEON (JÉROME)

« 405, rue Turbigo. »

Mme CHEVRETTE (*émue*). — Hein! qu'en dis-tu?

OSCAR (*ému aussi*). — J'dis... j'dis...

Digitized by Google

qu'un commerçant, en boutique... rue Turbigo... c'est quelque chose... Mais, cependant... un veuf... tu ne trouves pas qu'un veuf, pour Adèle?...

Mme CHEVRETTE (*péremptoire*). — Tais-toi donc! Est-ce que vous autres, les hommes, vous n'êtes pas tous plus ou moins veufs, avant que de vous marier pour de bon, à la « mairerie »?

OSCAR (*petit sourire plein de réminiscences*). — Le fait est que...

Mme CHEVRETTE. — Allons, ne cherche pas de défauts, va, gnien a pas! J'ai pris mes renseignements. Bel homme, conséquent, de l'ordre, de la conduite, une petite moustache frisée; Adèle sera heureuse avec lui. (*Elle respire largement*). Enfin, j'vais pouvoir me reposer! Ce ne sera pas trop tôt!

OSCAR (*étonné*). — Te reposer?

Mme CHEVRETTE. — Oui!

OSCAR. — Te reposer? Qu'est-ce que t'as

Digitized by Google

donc tant à faire? Tes housses à piquer, ton ménage, en v'là un turbin!

Mme Chevrette (*avec une pitié méprisante pour la psychologie d'Oscar*). — Tu crois ça?

Oscar (*se rebiffant un peu, aussi peu que possible*). — Naturellement, je crois ça. J'crois ce que je vois, moi d'abord!

Mme Chevrette (*entre les dents*). — Et comme tu ne vois rien!

Oscar. — Et comme je vois que tu te la coules douce...

Mme Chevrette (*même ton*). — Pauvre homme!

*Elle pose sur chaque épaule d'Oscar une main brune, courte, déformée, aux ongles cassés et ras de travailleuse: et elle regarde son mari dans les yeux.*

Mme Chevrette. — Écoute, Chevrette! Le métier que je fais depuis deux ans, depuis qu'Adèle est placée dans la maison Ludois, s'il fallait que je le fasse encore

Digitized by Google

une année, rien qu'une année, t'entends? j'aimerais mieux me fiche à la Seine.

OSCAR (*impressionné*). — Qu'est-ce que tu racontes là?

Mme CHEVRETTE. — La pure vérité. J'suis à bout... Des varices aux jambes, les reins en morceaux, la tête qui m'éclate à force de penser!

OSCAR. — Mais pourquoi? bon sang! Pourquoi?

Mme CHEVRETTE. — Et la vertu d'Adèle?

OSCAR. — Sa vertu?

Mme CHEVRETTE. — Oui, sa vertu. Ç'a toujours été mon idée « fisque » de lui maintenir sa vertu pour qu'elle arrive au mariage, comme ma défunte mère et moi, en robe blanche et couronne méritées. Seulement, nous autres, autrefois, c'était plus facile... Au lieure qu'au jour d'aujourd'hui!... Enfin, tant qu'elle est restée chez nous, comme je la tenais ferme, elle bronchait pas! « Oui, maman; bien, maman;

Digitized by Google

comme tu voudras, maman! » Elle me craignait et m'obéissait! Mais, c'est quand elle est entrée chez les Ludois...

OSCAR (*se levant*). — Tonnerre! Est-ce que?...

Mme CHEVRETTE (*le faisant asseoir*). — Tiens-toi tranquille! Adèle a sa vertu comme un enfant d'un mois. Quand elle est entrée chez les Ludois, je me suis dit : « Ouvrons l'œil! Gnia de la jeunesse dans cette maison-là, de la jeunesse qui s'amuse. Des « Allons au bal », « Voyons voir le café-concert », « Rigolons toutes ensemble ». Elles vont m'entraîner Adèle, le soir, car, Dieu merci, le jour, ses patrons ne la laissent pas sortir. Elles vont me la perdre! C'est le commencement de la fin! Alors, j'ai débuté dans mon système.

OSCAR. — Quel système?

Mme CHEVRETTE (*suivant sa pensée*). — Un système en douceur, pour ne pas l'agacer, la buter! Ce que j'ai marché! Ce que j'ai

Digitized by Google

trimé! Ce que j'ai guetté... Tous les soirs.. (*Elle s'interrompt brusquement.*) Chevrette j'parie que tu ne t'es pas, une seule fois, demandé ce que pouvait bien devenir ta fille, le soir, quand la boutique est fermée, ses patrons dans leur appartement, et elle, toute seule, dans sa chambre au sixième?

OSCAR. — Ben... non!

Mme CHEVRETTE. — J'm'en doute! Eh bien, moi, je ne pensais qu'à ça. Elle a dix-sept ans, que je me rongeais; à cet âge-là, c'est long, une soirée sans distraction, sans affection, sans rien de rien! Alors, ni une, ni deux, j'allais la voir.

OSCAR (*d'un ton de reproche*). — Tu me quittais?

Mme CHEVRETTE. — Tous les soirs. Dès que tu ronflais. Et, comme tu ronfles à huit heures, pas plus tôt couché!... Je partais, j'allais la voir; je m'amenais quand elle mettait les volets de la boutique... — « Tiens, maman! qu'elle faisait, l'air à la



Digitized by Google

grinche, quel hasard? » Alors, moi, pour la mettre de bonne humeur, pour l'égayer : « Je m'en vais de suite, que je lui disais, mais je t'apporte ci, ou ça... » Tantôt, c'était une brioche; tantôt un flacon d'odeur; un coupon pour faire une blouse ; ou un petit col; ou son vin de quinquina... Et, faisant celle qui bavarde, qui oublie le temps, je restais près d'elle à y raconter des histoires... (j'sais même pas où j'trouvais tout ce que j'y racontais... c'est insensé!) jusqu'à des onze heures, minuit... Quand je la laissais, couchée, bordée, endormie, j'rentrais tranquille : encore une soirée de gagnée!... Mais, le lendemain, de peur qu'elle se méfie, crainte aussi de l'embêter, j'osais plus paraître! Et je guettais sous une porte cochère, presqu'en face la maison Ludois, ou bien derrière un camion... enfin, comme je pouvais!

Oscar (*soucieux*). — Et elle sortait?

Mme Chevrette. — Des fois; avec des jeunes filles et des jeunes gens. Je les sui-

Digitized by Google

vais... Oui, Chevrette, je les suivais! J'allais où ils allaient. Partout! A Bataclan, à l'Ambigu, partout! Mon fichu de laine sur la tête, habillée comme me voilà!

OSCAR. — Et Adèle ne te voyait pas?

Mme CHEVRETTE. — Jamais elle ne m'a vue, jamais! Et elle riait! Elle s'en donnait! On n'entendait qu'elle! Un cheval échappé! Ah! elle ne se doutait guère que j'étais derrière, à deux pas, dans son dos. Car, comme de juste, je la reconduisais, et je ne m'en retournais chez nous que lorsque j'étais sûre, mais, là, *sûre*, qu'Adèle était bien rentrée et ne ressortirait plus. Pour ça, j'attendais une heure, deux heures, ce qu'il fallait! Ce que la route me semblait longue, après! Ce que je traînais la patte! J'étais si tellement lasse que je pleurais en marchant... « J'en ai assez, vrai, j'en ai de trop! » que je me disais. Pourtant, je recommençais le lendemain. J'sais pas ce qui me soutenait... Une chose que je n'peux « espliquer », mais une chose qui,

Digitized by Google

à présent qu'Adèle va être mariée dans l'honorabilité et tout ce qui s'ensuit, se trouve comme cassée, finie!... Et j'sens ma fatigue, j'la sens... Comprends-tu?

OSCAR (*maussade, parce que vaguement vexé*). — Non!

Mme CHEVRETTE (*petit sourire malin*). — Tu m'étonnes! (*Elle ouvre la porte.*) Dépêche-toi, tu vas manquer ton rendez-vous.

*Oscar fait un pas en avant, puis il s'arrête.*

OSCAR. — Comment que ça se fait que je t'ai jamais entendue sortir ni rentrer?

Mme CHEVRETTE. — C'est que tu ronflais toujours, au départ comme au retour. Tiens! des vers! V'là que je fais des vers, à présent! (*Elle rit.*) Allons, vite, va, va, Oscar!

*Et elle le pousse affectueusement dehors.*

Digitized by Google

# EXCELLENT VOYAGE

---

*Un petit salon, au rez-de-chaussée, dans une modeste villa à Bois-Colombes.*

*A droite du salon, une salle à manger que l'on aperçoit un peu ; à gauche, la chambre à coucher d'Hélène que le public ne doit pas voir.*

*Salon bourgeois, fauteuils et canapés en imitation de tapisserie. Piano d'angle, prétentieusement drapé dans un châle de l'Inde.*

*Des fleurs artificielles, mal présentées dans des vases. Des journaux de modes sur une table.*

*Aspect général étriqué.*

*Au lever du rideau, Mlle Lauron va et vient de la salle à manger à la chambre d'Hélène, en mettant le couvert.*

*Mlle Lauron a cinquante ans. Son allure est modeste ; son visage aux traits réguliers, un peu sévères, a dû être beau.*

Digitized by Google

## SCÈNE I

Mlle LAURON, HÉLÈNE

Mlle LAURON (*récitant*).

Tu la troubles! reprit cette bête cruelle,
Car je sais que de moi tu médis l'an passé.

*Elle dit toute la fable jusqu'à la fin. Silence assez long.*

HÉLÈNE. — Tante!

Mlle LAURON. — Quoi, mon trésor?

HÉLÈNE. — Ce n'est pas vrai, dis?

Mlle LAURON. — Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

HÉLÈNE. — Que le loup ait mangé le petit agneau?

Mlle LAURON. — Non, mon chéri, ce n'est pas vrai?

HÉLÈNE. — Ce serait trop méchant, d'abord!

Digitized by Google

Mlle LAURON. — Bien sûr!

HÉLÈNE. — Et puis, ce serait pas juste! n'est-ce pas, tante, ce serait pas juste!

Mlle LAURON. — Certainement! Si tu dormais, mon mignon?

HÉLÈNE. — C'est que, je n'ai pas beaucoup sommeil, tante.

Mlle LAURON. — Ça ne fait rien, tâche de dormir! tu serais si gentille si tu dormais!

HÉLÈNE. — Ça te ferait plaisir?

Mlle LAURON. — Oui!

HÉLÈNE. — Je vais tâcher. Dis donc, tante! tu me promets de me réveiller quand maman rentrera?

Mlle LAURON. — Oui...

HÉLÈNE. — Et tu lui diras de venir m'embrasser... qu'elle n'oublie pas, surtout! comme hier... hier elle a oublié!

Mlle LAURON. — Sois tranquille! Fais dodo.

HÉLÈNE. — C'est vrai! elle a oublié hier!

Digitized by Google

M^lle^ LAURON. — Ne parle plus! Fais dodo!

HÉLÈNE. — Bonsoir, tante!

M^lle^ LAURON. — Bonne nuit, ma chérie.

*M^lle^ Lauron continue à mettre le couvert. Deux couverts. Elle va sur la pointe des pieds regarder à la porte de la chambre d'Hélène si elle est endormie.*

M^lle^ LAURON (*à elle-même*). — Elle dort.

*Par les fenêtres aux rideaux transparents, on aperçoit un jardinet ruisselant d'eau et une porte à claire-voie où pendent, échevelées, des branches de chèvrefeuille.*

*On est fin octobre. Il est près de sept heures du soir.*

*M^lle^ Lauron regarde dans le jardin, puis la pendule, une pendule en zinc.*

*Elle semble inquiète. Elle arrange le feu. Enfin, elle prend un ouvrage au crochet et s'assied à côté de la cheminée où brûle un peu de coke.*

*La porte du jardin est poussée brusquement, on entend un pas précipité et Charles Lauron entre dans la pièce.*

*C'est un homme encore jeune, type d'employé, tenue décente mais râpée un peu. Figure douce, d'une pâleur extrême.*

Digitized by Google

## SCÈNE II

Mlle LAURON, CHARLES LAURON

Mlle LAURON. — Ah! enfin! te voilà.

CHARLES. — Oui. (*Il se jette sur une chaise*).

Mlle LAURON. — Tu es tout mouillé!... Tu as reçu l'averse?

*Elle veut lui retirer son paletot.*

CHARLES (*brusque*). — Laisse.

Mlle LAURON (*elle le regarde avec surprise*). — Qu'est-ce que tu as?

CHARLES. — Ce que j'ai?

Mlle LAURON. — Oui! tu es d'une pâleur!

CHARLES (*Il se frotte les joues*). — J'ai froid.

Mlle LAURON. — Approche-toi du feu. (*Charles s'approche de la cheminée*). Quel train as-tu pris?



Digitized by Google

CHARLES. — Je ne sais pas... un qui partait.

Mlle LAURON. — Quel temps, crois-tu!... Quel affreux temps!

CHARLES. — Oui!

Mlle LAURON. — Le chemin est trempé d'eau, n'est-ce pas?

CHARLES. — Oui.

Mlle LAURON. — Lorsque Geneviève reviendra...

CHARLES. — Geneviève? elle ne reviendra pas!

*Il se lève et marche à grands pas dans le salon.*

Mlle LAURON (*saisie*). — Que dis-tu?

CHARLES (*tout en marchant et très fort*). — Elle ne reviendra pas!

Mlle LAURON. — Chut! (*Elle lui montre la chambre d'Hélène et très bas*). Tu l'as quittée?

CHARLES (*d'une voix sourde*). — Oui!

Digitized by Google

Mlle LAURON (*tristement*). — J'avais raison, alors?

CHARLES (*amer*). — Tu avais raison.

Mlle LAURON. — Ainsi, ce voyage à Cherbourg, près de sa sœur malade, n'était qu'un mensonge, un prétexte, pour avoir deux jours de liberté. Oh! la malheureuse! Tromper un mari si tendre, si généreux!

CHARLES. — Tais-toi!

Mlle LAURON (*même ton*). — Un mari qui l'adorait!

CHARLES. — Tais-toi! (*Terrible*) Veux-tu te taire!

Mlle LAURON (*épouvantée, regarde fixement Charles*). Comme tu me parles! tu me fais peur!

CHARLES (*montrant la chambre d'Hélène*). — La petite est là?

Mlle LAURON. — Oui, elle dort. Je crois qu'elle dort. (*Elle se lève et va dans la pièce voisine s'assurer si l'enfant est endormie; elle rentre et fait signe qu'Hélène dort.*) Je

Digitized by Google

ne sais pas ce qu'elle a eu toute la journée, mais elle n'a cessé de pleurer. Ce soir, elle n'a pas voulu dîner. Je l'ai couchée il y a une demi-heure. Comme elle est tendre et impressionnable, cette enfant!. . veux-tu la voir?

CHARLES (*farouche*). — Non!

Mlle LAURON (*s'approchant de Charles*). — Voyons, Charles, que s'est-il passé? Une scène atroce, sans doute... Comment as-tu découvert que Geneviève?...

CHARLES (*brutal*). — Ne me demande rien.

Mlle LAURON (*elle lui appuie la main sur l'épaule*). — Mais...

CHARLES (*il se dégage d'un mouvement violent*). — Laisse-moi!

Mlle LAURON. — Qu'est-il arrivé? tu as des yeux effrayants! Mon Dieu! tu l'as frappée, peut-être?

CHARLES (*sombre*). — Mieux!

Digitized by Google

Mlle LAURON. — Quoi?... est-ce que?... Oh! non! non! c'est impossible!

CHARLES. — Si! si!

Mlle LAURON. — Tu l'aurais...

*Elle frémit de la tête aux pieds.*

CHARLES. — Tuée! Oui, oui... je l'ai tuée, là; je l'ai tuée.

Mlle LAURON. — Ce n'est pas vrai! tu mens! Ce n'est pas vrai! Tu es incapable de commettre un crime. Mon frère, mon frère chéri! mon bon frérot, tu n'as pas tué ta femme, tu n'as pas tué ta Geneviève! Dis-moi que ce n'est pas vrai?

CHARLES. — Je l'ai tuée!

Mlle LAURON (*elle pousse un grand cri*). — Ah! misérable que je suis!

*Elle tombe aux genoux de son frère.*

CHARLES (*répète comme à lui-même*). — Je l'ai tuée.

Mlle LAURON. — Pardonne-moi! Par-

Digitized by Google

donne-moi! c'est moi qui t'ai fait comprendre...

CHARLES (*dur*). — Pas comprendre; qui m'a dit!

Mlle LAURON. — Qui t'ai dit! Oui, oui, tu as raison! Qui t'ai dit! Oh! ne pense pas que je veuille m'excuser! Qui t'ai dit la vérité... l'affreuse vérité! tu l'ignorais, toi!... tu croyais en Geneviève!

CHARLES (*la voix pleine de larmes*). — Je croyais qu'elle m'aimait.

Mlle LAURON. — Et, comme une misérable que je suis, je t'ai prévenu, je t'ai averti... Oh! pourquoi, pourquoi ai-je fait une pareille chose?... Mon Dieu! Pourquoi ai-je fait cela?... C'est abominable!... C'est abominable!...

*Elle sanglote.*

CHARLES. — Et maintenant, c'est fini; elle est morte!

*Il frissonne et regarde avec égarement autour de lui.*

Digitized by Google

CHARLES. — On a marché.

Mlle LAURON (*se levant*). — Tu crois?

CHARLES. — Il me semble.

*On voit une petite lumière devant la fenêtre du jardin, c'est un homme qui porte une lanterne et qui passe sur la route.*

CHARLES. — Ferme les volets.

Mlle LAURON. — Oui...

*Elle les ferme. Pendant ce temps Charles examine ses mains.*

Mlle LAURON (*revenant vers lui*). — Dis-moi... Comment... comment as-tu pu... comment as-tu eu le courage?... Tu étais donc armé?

CHARLES. — Non! (*Il avance ses mains en les élargissant, puis en les contractant*). Avec ça, rien qu'avec ça!

Mlle LAURON (*elle ferme les yeux*). — Ah!

CHARLES. — Voilà les meurtrières, regarde-les! Regarde-les donc! Ce sont elles qui ont agi... Écoute! je vais te dire...

Digitized by Google

Mlle LAURON. — Non, non! ne me dis plus rien. Je ne veux plus que tu me dises rien!

CHARLES. — Il faut que tu saches...

Mlle LAURON (*elle se bouche les oreilles*). — Non, non!

CHARLES. — Écoute-moi! Vraiment, ce serait trop facile. On pousse un homme au crime...

Mlle LAURON (*se révoltant*). — Au crime? Pouvais-je croire que tu la tuerais?

CHARLES. — Tu savais que je l'aimais, que je l'idolâtrais, qu'elle était toute ma vie, mon unique joie, ce que je possédais de plus précieux au monde; et tu m'as dit : « Geneviève a un amant! » Est-ce vrai?

Mlle LAURON (*ton désespéré*). — C'est vrai! c'est vrai!

CHARLES. — Tu as ajouté : « Suis-la! Tu verras bien qu'elle n'ira pas à Cher-

Digitized by Google

bourg, mais qu'elle va rejoindre un homme à Paris... Suis-la donc!... »

Mlle LAURON (*gémissant*). — Oui... j'ai dit cela... j'ai dit cela!

CHARLES. — Je l'ai suivie. Elle allait rejoindre un homme, en effet; tu ne t'étais pas trompée... Un homme, quel homme? Je n'en sais rien... Je ne l'ai pas vu. Elle était morte avant qu'il n'arrivât!...

Mlle LAURON (*essuie ses yeux, essaye de se calmer et de reprendre son sang-froid*). — Que vas-tu faire à présent?

CHARLES. — Me constituer prisonnier

Mlle LAURON. — Oh! non, non! Je ne veux pas!

CHARLES. — Et moi, je veux!

Mlle LAURON (*d'une voix suppliante*). — Pense à ta fille!

CHARLES. — Il est trop tard. C'est à trois heures que j'aurais dû penser à ma fille, quand je suis arrivé dans leur appartement, rue Mozart, un rez-de-chaussée

Digitized by Google

luxueux... plus chic qu'ici, je t'en réponds! (*Il a un rire amer*). Elle retirait son chapeau, lorsque je suis entré. La porte n'était pas fermée, je suis entré facilement. Elle retirait son chapeau. Tu crois, peut-être, qu'elle a tremblé, qu'elle a eu peur en me voyant? Non. Elle m'a bravé! Elle s'est avancée vers moi, en me bravant... Elle ne craignait rien! Elle savait sa puissance! « Va-t'en! » m'a-t-elle dit. Et j'ai reculé. Oui, j'ai reculé... Oui, j'ai reculé comme un fauve devant son dompteur. Mais, dans une glace, je l'ai aperçue qui haussait les épaules, et il m'a semblé qu'elle avait un sourire de mépris. Oh! alors, j'ai cru que le sang allait jaillir de mes yeux. J'ai bondi sur elle, je lui ai saisi le cou (*il fait le geste d'étrangler*), et j'ai serré, j'ai serré, j'ai serré!... jusqu'à ce qu'elle tombât par terre, la figure toute noire dans ses cheveux blonds défaits.

Mlle Lauron. — Mon Dieu!

Charles. — Puis, je suis sorti, et j'ai

Digitized by Google

marché droit devant moi, tranquillement, sans hâte; au détour de la rue, je me suis trouvé dans le Bois. Alors, j'ai couru... Les gens me regardaient. J'ai entendu quelqu'un dire : « C'est un fou! » J'ai erré dans le Bois jusqu'au crépuscule; enfin, à six heures, étant devant la gare, j'ai pris le train... Voilà... j'ai pris le train !

*Il tombe dans une sorte de rêverie.*

Mlle LAURON. — Charles! tu ne peux pas rester ici. Il faut t'en aller! T'en aller tout de suite! Tout de suite! Entends-tu?

*Elle le secoue par le bras.*

CHARLES. — Oui, oui... Laisse-moi!

*Il cache sa figure et pleure.*

Mlle LAURON (*elle ouvre un tiroir, prend un portefeuille, en sort tous les billets de banque qui s'y trouvent*). — Prends ça... Allons, allons, dépêche-toi! Je t'en supplie, mon frère, dépêche-toi!

CHARLES (*restant immobile*). — A quoi

Digitized by Google

bon ? Que m'importe la vie puisque Geneviève est morte !

M^lle^ LAURON. — Il te reste ta fille, tu as ta fille ! Je ne te parle pas de moi. Moi, je suis une misérable qui ne mérite aucune pitié. Une coquine... (*avec feu*) Oui ! une coquine qui, si il y avait une vraie justice, devrait être arrêtée, condamnée !... Sans moi, sans mes stupides, sans mes criminelles paroles, tu n'aurais pas tué... Geneviève vivrait encore... C'est moi, c'est moi, le véritable assassin ! C'est moi ! (*elle a un grand sanglot*) Mais, Hélène... Ta petite Hélène... Elle est... Elle est bien innocente, elle... pauvre petite chérie... reconnais-le ! Voyons ! Reconnais-le... Pour elle ! Pour elle, seulement ! Évite la prison, puisque que tu le peux encore, peut-être !

CHARLES. — Non ! Non ! Mille fois, non !

*A ce moment, on frappe un coup assez rude à la porte-fenêtre.*

*Charles et sa sœur tressaillent; ils deviennent livides.*

Digitized by Google

CHARLES (*tout bas.*) — Qui cela peut-il être?

Mlle LAURON (*tout bas, aussi; les yeux dilatés par la terreur*). — Je... je ne sais pas... la... la... (*elle ne peut pas prononcer le mot*).

CHARLES. — La police? je vais ouvrir.

Mlle LAURON (*s'accrochant à lui*). — Non! Non!

*On frappe encore, violemment, cette fois.*

Mlle LAURON (*très vite et très bas*). — Va dans la chambre d'Hélène; saute par la fenêtre. Je vais les faire entrer ici, je les retiendrai une seconde, le temps que tu pussies t'enfuir par le jardin d'à côté. Tu prendras la route de Saint-Germain. Tu comprends? Arrivé à Saint-Germain, tu te cacheras dans la forêt. Allons, pars... Vite, vite! dépêche-toi! Va-t-en!

CHARLES (*se dégageant*). — Non!

*On entend des pas s'éloigner et la porte du jardin se refermer.*

Digitized by Google

*Sur le parquet, par la fente de la porte-fenêtre, un papier bleu a été glissé.*

Mlle LAURON (*elle l'aperçoit*). — C'était le porteur de dépêches!

*Elle ramasse le télégramme, l'ouvre, court à la signature, étouffe un cri et cache le papier dans sa main.*

CHARLES. — De qui, le télégramme?

Mlle Lauron (*bouleversée*). — De... de...

*Elle essaye de déchirer le papier.*

CHARLES. — De qui?

Mlle LAURON. — Mais...

CHARLES. — De qui, voyons, donne!

Mlle LAURON. — Non! Non!

*Charles lui arrache le papier des mains.*

Mlle LAURON. — Ne lis pas, mon frère, ne lis pas! Je t'en supplie! ne lis pas!

CHARLES. — Pourquoi donc? (*Il défroisse le télégramme, s'approche de la lampe, et lit à voix haute*) « De Cherbourg pour Paris » : (*il s'arrête*) De Cherbourg? Com-

Digitized by Google

ment, de Cherbourg?... (*il continue à lire*) « de Cherbourg pour Paris : Excellent voyage. Bien arrivée, tendresses. Geneviève » (*il pousse un cri*). Ah! Geneviève! Geneviève!

HÉLÈNE (*de la chambre voisine*). — C'est toi, maman?

Digitized by Google

Digitized by Google

# INTERVIEW

---

*Chez Mme Dominique Ormel, la femme de lettres connue.*

*Deux heures de l'après-midi, en novembre. Depuis quelques minutes, un domestique a introduit dans le cabinet de travail de Mme Ormel une jeune dame élégante et jolie, Mlle Ocarina, envoyée par son journal* La Sur-Femme, *pour « prendre une nterview » à Mme Dominique Ormel, au sujet de son dernier roman :* Les Gerboises, *dont le succès est éclatant.*

*Mlle Ocarina sort de son manchon de loutre, fleuri de violettes naturelles, un carnet et un crayon, et, examinant autour d'elle, commence « à planter le décor ».*

*Mais Mme Ormel fait son entrée.*



Digitized by Google

*C'est une femme à cheveux gris, avec des yeux pensifs et un sourire bienveillant.*

*Elle tend la main à Mlle Ocarina.*

DOMINIQUE. — Bonjour, mademoiselle.

Mlle OCARINA. — Bonjour, madame.

DOMINIQUE. — Asseyez-vous, je vous prie.

*Mlle Ocarina s'assied. Mme Ormel s'installe dans un fauteuil, face à la fenêtre, en pleine clarté.*

DOMINIQUE. — J'ai reçu, mademoiselle, une lettre fort aimable de votre directrice, qui me demande de me laisser interviewer par vous. Quoique assez rebelle, d'habitude, aux interviews, j'ai accepté, ne voulant pas me montrer désobligeante pour un journal féminin. Interrogez-moi donc, je vous répondrai.

Mlle OCARINA. — Je vous remercie, madame. (*Avec assurance*) Mon journal, *La Sur-Femme*, a, en effet, l'intention de vous consacrer un grand article, et c'est

Digitized by Google

moi qui suis chargée de l'écrire. Je « fais » toutes les actualités, les grandes actualités et personnalités, comme vous le savez probablement.

*Dominique, qui n'en sait rien du tout, acquiesce avec un air affirmatif.*

Mlle Ocarina. — Mes articles sont toujours très remarqués. Le dernier, qui était consacré à Mme Duse, a été reproduit par vingt-cinq journaux. Après votre interview, madame, je compte obtenir une entrevue de la Merelli.

Dominique. — De la mère Élie?

Mlle Ocarina. — La maîtresse de Gallay, le voleur du comptoir d'Escompte.

Dominique. — Ah! oui... oui!...

Mlle Ocarina. — C'est une femme intéressante entre toutes. J'ai résolu, pour avoir cette interview-là, de me faire enfermer, s'il le faut, à Saint-Lazare !... Mais, voyons, puisque vous me le permettez,

Digitized by Google

madame, je commence. (*Elle ouvre son carnet*) Combien de temps avez-vous mis pour écrire votre admirable et sensationnel roman : *Les Gerboises* ?

DOMINIQUE. — Un an.

Mlle OCARINA (*se récriant*). — Non? Pas possible! Tant que cela?

DOMINIQUE. — J'ai le travail difficile, très difficile, et...

Mlle OCARINA (*l'interrompant*). — Moi, pas!

DOMINIQUE (*polie*). — Vraiment?

Mlle OCARINA. — C'est-à-dire que je ne connais pas l'effort. Au premier appel, mon cerveau obéit. Quoi que je lui demande, il fonctionne tout de suite. Vers, romans, théâtre... il produit sans fatigue. Mais j'ai surtout une extrême facilité de dialogue.

DOMINIQUE. — C'est un don.

Mlle OCARINA. — Je l'ai.

Digitized by Google

DOMINIQUE (*se retenant de rire*). — Mes compliments.

Mlle OCARINA. — Merci, madame. Oui, c'est un don que je suis heureuse d'avoir, car il me sert énormément dans mes interviews. Il me permet, bien souvent, de prêter des ripostes amusantes, drôles, caractéristiques ou profondes, à des êtres, la plupart du temps, incolores et sans relief... Car on peut être une personnalité et n'avoir aucun esprit, aucune originalité, être stupide, même... Tenez! l'autre jour... Mais, revenons à vous, madame... Vous êtes Parisienne?

DOMINIQUE. — Non; Méridionale.

Mlle OCARINA. — Méridionale? Je m'en doutais. Toute ma famille, à moi, est de Nérac; mais, comme mon père était militaire, je suis née accidentellement à Lille. N'empêche que je me réclame du Midi. Oh! le Midi! Je l'adore, je l'adore!... Comptez-vous des écrivains parmi vos ascendants?



Digitized by Google

DOMINIQUE. — Des écrivains de valeur, non. Cependant, mon arrière-grand'mère, Anne de la Saubolle, a laissé des mémoires curieux, mais...

Mlle OCARINA. — Pardon! Anne de la Saubolle? Vous dites Anne de la Saubolle, madame?

DOMINIQUE. — Oui.

Mlle OCARINA. — Quelle coïncidence singulière! Je prépare, en ce moment, une nouvelle pour un magazine, *La Pie*... Vous le connaissez sûrement, il fait tant de tam-tam!

DOMINIQUE. — De nom, effectivement, je le connais de nom.

Mlle OCARINA. — Eh bien, dans *La Pie*, paraîtra de moi une nouvelle dont le principal personnage s'appelle ainsi : La Sobolle, par un *o*. Le nom de madame votre grand'mère s'orthographiait-il par un *o* ou par *a*, *u*?

DOMINIQUE. — Par *a*, *u*.

Digitized by Google

Mlle Ocarina. — Alors, voulez-vous me permettre de ne pas modifier le nom ? Vous m'y autorisez ?

Dominique. — Volontiers.

Mlle Ocarina. — Merci... Je reprends. A quel âge avez-vous publié votre premier livre ?

Domininique. — A trente ans,

Mlle Ocarina. — Si tard ?

Dominiqué. — Oui.

Mlle Ocarina. — C'est inouï ! Moi, qui n'en ai pas encore vingt-cinq, j'ai déjà, prêts à paraître... voyons...

*Elle compte sur ses doigts.*

... *Force brutale*, un ; l'*Orang-outang du boulevard*, roman populaire, deux ; l'*Oppresseur*, trois ; *Femme intégrale*, quatre... Quatre romans !... Sans parler de mon volume de vers, *Cygnes pourpres !*

Dominique. — *Cygnes pourpres* ?

Mlle Ocarina. — Ce sont des poèmes à

Digitized by Google

la fois chastes et ardents. Je trouve que ce titre : *Cygnes pourpres*, fait image. Préféreriez-vous *Fulgores* ? J'ai longtemps hésité entre ces deux titres...

DOMINIQUE (*imperceptiblement railleuse.*) — Les deux sont parfaits.

Mlle OCARINA. — N'est-ce pas ? J'ai, aussi, un recueil de mes interviews, et, enfin, une tragédie que je destine à la Comédie-Française... Vous voyez que mon bagage est assez important ! Nous disons donc : (*elle écrit sur son carnet*) Premier volume à trente ans. (*Regard plein de malice*) Autobiographie, naturellement ?

DOMINIQUE (*avec vivacité*). — Pas le moins du monde ! Je vous en prie, n'écrivez pas cela : ce serait absolument faux ! Mon premier livre est l'histoire d'une empoisonneuse. Je n'ai rien mis de moi là-dedans, je vous prie de le croire.

Mlle OCARINA. — Est-ce bien sûr, au point de vue sentimental ? Nous autres femmes, il nous est impossible, même

Digitized by Google

lorsque nous le tentons, de ne pas donner un peu de nous dans nos œuvres... (*Elle ferme son petit carnet.*) Pour ma part, je mets, non seulement de ma cervelle, mais aussi de mon cœur, de ma chair, de ma vie enfin, dans tout ce que je produis. C'est le seul moyen, il me semble, d'offrir au public, ce qu'il recherche avant tout et par-dessus tout : *de la sincérité!* Ainsi, par exemple, il y a cinq ans, il m'est arrivé une très extraordinaire aventure, presque invraisemblable, d'ailleurs. J'allais, ce jour-là, pour la *Sur-Femme*, interviewer une...

*Un domestique entre et présente une carte à Mme Dominique Ormel.*

DOMINIQUE. — Je vous demande pardon, mademoiselle, c'est une personne à laquelle j'ai donné rendez-vous.

*Elle se lève.*

Mlle OCARINA (*se levant aussi*). — Je vais vous laisser, madame, en m'excusant de

Digitized by Google

vous avoir retenue si longtemps. Mais, avant de m'en aller, voulez-vous me permettre de vous adresser une prière et de vous faire un aveu ?

DOMINIQUE (*un peu agacée, mais se contenant*). — Certainement.

Mlle OCARINA. — Voici l'aveu : Je n'ai rien lu de vous, madame. J'en suis honteuse et contrite, mais je n'ai rien lu, pas même *Les Gerboises*, rien, rien ! Je n'ai pas le temps de lire, vous comprenez ?

DOMINIQUE (*riant*). — Très bien, je comprends très bien !

Mlle OCARINA. — Or, mon journal me commande un grand article, très documenté sur vous. Avec les notes que je viens de prendre...

DOMINIQUE (*moqueuse*). — Elles vous suffiront ?

Mlle OCARINA (*péremptoire*). — J'en ai plus qu'il ne m'en faut ! Avec les notes que je viens de prendre, donc, je vous camperai bien vivante, vous pouvez vous en

Digitized by Google

rapporter à moi. Seulement... et voici l'objet de ma prière, j'aurais besoin, pour parler de vos livres, d'en parcourir quelques-uns... Le dernier, surtout, les *Gerboises*... Voulez-vous me le donner?

DOMINIQUE. — Je regrette, beaucoup, mademoiselle... Je ne l'ai pas.

*Elle lui ouvre la porte.*

Mlle OCARINA. — Comment, madame, et celui-ci?

*Elle avise, sur une table, un exemplaire de luxe, sur papier japon, de* Les Gerboises, *et elle s'en empare.*

DOMINIQUE (*stupéfaite*). — Mais, mademoiselle!...

Mlle OCARINA. — Oh! soyez tranquille, madame, je ne l'abîmerai pas et je vous le rendrai. C'est un prêt, un prêt seulement, que je sollicite de votre gracieuseté, pour me faciliter mon travail.

DOMINIQUE (*très contrariée*). — Je n'ai que cet exemplaire-là!...

Digitized by Google

Mlle Ocarina. — Je vous le rendrai. Ah! madame, vous qui êtes connue, vous qui êtes célèbre, ne regrettez pas le coup d'épaule qu'il vous est loisible de donner à une débutante... C'est un des privilèges de la gloire, ça!... Faites-vous pardonner votre gloire, madame!

*Dominique, suffoquée, ne répond rien; elle accompagne Mlle Ocarina dans l'antichambre.*

Mlle Ocarina. — Ah! j'oubliais!... J'oubliais de vous demander une de vos photographies, signée, bien entendu, pour ma collection. Je viendrai la chercher ces jours-ci, en vous soumettant les épreuves de mon article. Vous me mettrez une gentille dédicace, n'est-ce pas? (*Elle serre la main de Dominique*) Au revoir, chère madame, à bientôt!

*Et, légère, gracieuse, enchantée d'elle-même, elle part, laissant Dominique Ormel complètement abasourdie.*

Digitized by Google

# LES PALLAS

---

Cher papa,

Nous sommes très heureuses d'avoir de vos nouvelles, d'apprendre que votre bras va mieux, et que, d'ici à quelques semaines, vous pourrez recommencer à travailler avec nous.

Soignez-vous. Soyez patient, dites-vous que, dans un mois, votre femme et vos trois filles retourneront en Belgique, près de vous, dans notre chère petite maison d'Ypres, à côté de l'église Saint-Martin, dont les cloches sonnent si joliment!



Digitized by Google

J'ai une chose assez drôle à vous raconter, papa; mais, d'abord, je réponds à vos trois questions.

1° Notre logement? Très confortable. Un appartement meublé, dans une maison décente où l'on ne reçoit pas de personnes équivoques; cinq cents francs par mois. Il y a l'électricité.

2° La santé de mère? Parfaite! Elle est plus jeune, plus fraîche que jamais. Personne ne veut croire qu'elle a trente-sept ans. Pour son poids, n'ayez aucune inquiétude. Pas un gramme de plus!

3° Si notre succès est réel? Père, il est absolu! Les journaux, cette fois, par hasard, disent la vérité. Nous avons merveilleusement réussi. « Les Pallas », c'est-à-dire votre femme et vos filles chéries, sont l'attraction à la mode. Nos affiches, représentant mère portant à bras tendus Hélène à droite, Rose à gauche, tandis que, debout sur ses épaules, je me tiens les bras croisés, couvrent tous les murs de Paris. J'ai

Digitized by Google

entendu des gens qui disaient : — « Mais elles sont jumelles, ces quatre femmes-là ! » Le fait est, père, que nous ressemblons tant à maman... Nous sommes moins jolies, pensez-vous ? Certes ! vous avez bien raison !

La troupe dont nous faisons partie est très bonne. Nous nous trouvons avec Dortmund, que vous connaissez. Il a une nouvelle « pièce », une panthère noire qui lui a enlevé samedi un gros morceau de cuisse. Il va mieux. Ce ne sera rien. Les « sisters April » sont toujours cocasses, et le petit ménage Polaka (Mme Polaka va bientôt avoir un bébé) continue à être d'adroits équilibristes. L'écuyère de haute école, Mlle de Moderhau, est un peu poseuse, pas avec nous, bien entendu, mais avec les autres artistes. C'est une centauresse. Elle est charmante. C'est fâcheux qu'elle ait le cou trop gros et mal attaché. Mais, sous son col, très haut et empesé, cela se voit à peine. Et puis, il y a

Digitized by Google

les excentriques « Léonards »; l'aîné vient d'être reçu docteur, il est très content; il ne quittera pas, quand même, le cirque. Et puis, et puis d'autres camarades encore, que j'oublie, et qui ne sont pas sans mérite, savez-vous.

Vous voyez, papa, que nous sommes bien entourées.

Cela rend notre succès plus agréable. Quelle gloire y a-t-il à triompher au milieu de médiocrités?

Maintenant, que je vous raconte une petite histoire pour vous amuser.

L'autre jour, jeudi dernier, après la matinée, M. Walpole, notre directeur, dit à maman :

— Madame Pallas, vous n'avez pas remarqué un homme jeune, très brun, les cheveux crépus, décoré de la Légion d'honneur, qui porte des perles grosses comme des noisettes à son plastron, et qui vient ici depuis huit jours tous les soirs?

— Non! dit maman.

Digitized by Google

— Comment! il loue six loges, six premières loges, pour ses amis et sa suite, tous les soirs, et vous ne l'avez pas remarqué? C'est le prince Stouki, un prince régnant!

— C'est bien possible, répondit maman; mais vous savez, monsieur Walpole, nous autres, nous ne regardons jamais dans la salle; notre travail ne nous le permet pas.

— Il vous admire beaucoup, madame Pallas; il dit que vous et vos filles êtes des merveilles de talent, de force, de grâce et de beauté.

— Il est bien aimable, Remerciez-le pour nous, monsieur Walpole.

— Je n'y manquerai pas... D'autant, que j'ai une réponse à lui donner de votre part...

— De notre part?

— Oui! Il m'a chargé, il m'a prié de vous inviter, avec vos filles, à souper chez lui, à *Colossal-Hôtel.*

— A souper?

Digitized by Google

— Oui.

— Nous ne soupons jamais.

— Oh! une grappe de raisins, un verre de muscat, vous ne pouvez pas refuser cela...

— Je refuse, pourtant, nous refusons; n'est-ce pas, enfants?

D'un commun accord, sans hésiter, vos trois filles s'écrient : « Nous refusons! »

— C'est de la folie! gémit M. Walpole; il est entendu, il est avéré, il est indiscutable que les dames de cirque sont d'une respectabilité absolue; mais, à ce point-là, c'est de l'exagération, disons le mot; c'est de l'outrance! Que risquez-vous, madame Pellas, je vous le demande, en acceptant l'invitation d'un prince régnant? De quoi avez-vous peur?

— Oh! reprit maman en souriant, nous n'avons, Hélène, Rose, Gudule et moi, peur de rien; mais nous n'irons pas chez votre prince, voilà tout?

Alors, papa, une comédie qui vous aurait

Digitized by Google

fait rire! Walpole s'arrache une petite, très petite pincée de cheveux, lève ses mains au plafond, essuie deux factices larmes et dit :

— Vous me mettez, madame Pallas, dans une situation critique! J'avais répondu : oui! pour vous. Et maintenant, comment avouer au prince que vous dédaignez son invitation? Je ne m'en sens pas le courage! Sans compter que vous me ferez perdre la location de six loges tous les soirs. Justement blessé, mortifié, le prince Stouki ne voudra plus venir. Ah! quel malheur, quel malheur!

— Mon Dieu, dit maman apitoyée (vous savez comme elle est sensible), il y aurait peut-être un moyen de tout arranger. Si ce souper ne cache rien d'inconvenant... Vous pensez qu'il ne cache rien d'inconvenant, monsieur Walpole?

— J'en suis sûr! affirma Walpole avec feu.

— Eh bien, que M^me^ Walpole, votre

Digitized by Google

digne épouse, vienne avec nous, qu'elle nous accompagne; de la sorte, nous consentons à aller chez le prince. N'est-ce pas, enfants?

Vos trois filles, en chœur : « Nous consentons! »

— All right! fit Walpole en avalant sa salive, comme s'il avait une arête dans le gosier.

Et, le même soir, après le spectacle, escortée de mistress Walpole, une grosse vieille dame molle, comprimée dans une robe de satin noir, nous sommes allées au *Colossal-Hôtel.*

Comment nous étions habillées, papa?

Très simples. Costumes tailleur, blouses claires, toques de velours, gants blancs.

Au pied de l'ascenseur, un domestique nègre, en livrée.

— Les dames Pallas?

— Oui.

— Montez, mesdames.

Il fait passer maman, puis Hélène, puis

Digitized by Google

Rose, enfin moi, et oublie mistress Walpole, que maman tire à elle, empoigne comme une malle, et pose dans l'ascenseur au moment où la porte allait se refermer.

Au premier étage, nous sommes introduites dans un salon où un buffet était dressé.

Près du buffet, un monsieur à favoris blancs, la bouche en cœur, habit noir, cravate blanche, que nous prenons d'abord pour un maître d'hôtel, mais qui s'avance, qui se nomme, et se déclare le secrétaire particulier du prince Stouki.

— Monseigneur va venir dans un instant. Voulez-vous prendre un verre de champagne, mesdames?

— Merci, dit maman.

— Merci, oui?

— Merci, non!

— Oh! pourquoi?

— Nous n'avons pas soif.

— Moi, moi, j'ai soif! s'écrie mistress Walpole en s'élançant au buffet.



Digitized by Google

— Qu'est-ce que c'est que cette... personne? interrogea le secrétaire en levant ses sourcils et en abaissant les coins de sa bouche.

— Mistress Walpole, la digne épouse de notre directeur, qui a été assez aimable pour venir avec nous.

— Singulière, très singulière idée d'avoir amené « ça »! grogna-t-il d'une voix à peine basse.

A cette minute même, Monseigneur entrait dans le salon.

Papa! devinez dans quelle tenue s'était mis le prince pour recevoir votre femme et vos filles?

En robe de chambre! Oui, papa, vous avez bien lu : en robe de chambre!

— Mesdames, nous dit-il en nous enveloppant toutes les quatre dans son regard, comme on enveloppe un attelage d'un coup de fouet, et ne faisant pas plus attention à mistress Walpole que si cette dame estimable eût été un pouf ou tout autre

Digitized by Google

objet mobilier, — je suis très content de vous voir de près. Vous êtes aussi belles, sinon plus belles que de loin! Asseyez-vous!

Nous nous asseyons.

— Madame Pallas, vous êtes toute jeune! Quel âge ont vos filles?

— Hélène vingt ans, Rose dix-neuf, Gudule dix-huit.

— Vous êtes, elles sont ce que j'ai vu au monde de plus superbe, de plus éblouissant au point de vue musculaire et esthétique. J'aime la force. J'apprécie les muscles. Je suis fou de l'harmonie des lignes. C'est vous dire si je vous admire, mesdames!

— Saluez! nous souffle le secrétaire.

Nous saluons. Mistress Walpole salue aussi. Le prince semble l'apercevoir pour la première fois, et détourne ses yeux d'elle avec horreur.

— Mesdames, reprend le prince, je ne suis pas tout à fait un profane, comme

Digitized by Google

vous allez pouvoir vous en convaincre...

Alors, papa, voilà Monseigneur qui enlève sa robe de chambre et nous apparaît en maillot de soie noire, les bras nus.

— Tâtez, madame Pallas! dit-il à maman en lui offrant son biceps (un biceps ordinaire, rien d'étonnant).

— Inutile! refuse maman; je me rends très bien compte, sans tâter.

— Peut-être qu'une de vos filles saurait apprécier la vigueur de mon bras?

— Non! répondons-nous toutes d'une seule voix.

— Moi, je veux bien, propose gracieusement mistress Walpole, en avançant la main.

Mais le prince Stouki, l'air vexé, se recule et remet aussitôt sa robe de chambre.

— Mon secrétaire va vous expliquer ce que j'espère de vous, mesdames, dit-il d'un ton sec. Bonsoir!

Et il sort du salon.

Le secrétaire, le vieux à favoris blancs,

Digitized by Google

qui a de petits yeux d'éléphant avec des paupières épaisses et plissées, prend la parole :

— Monseigneur fait bâtir, dans notre pays, un palais qu'il veut unique au monde. Pour soutenir un des portiques, il désire quatre cariatides sans défauts... Or, en vous voyant, avec vos filles, il a compris qu'il avait enfin trouvé les statues qu'il désespérait de découvrir. Il vous offre cent mille francs, vingt-cinq mille francs chacune, pour poser devant un sculpteur. Acceptez-vous?

— Pour poser... en maillot? dit maman.

— Sans maillot.

Mère sourit et se leva.

— Monsieur le secrétaire, remerciez le prince Stouki; il a cru nous rendre hommage sans doute, mais il s'est trompé. « Les Pallas » gagnent leur vie en risquant leur peau, mais elles ne la montrent pas!

Sur cette fière réponse, nous faisons une révérence au vieux monsieur, nous arra-

Digitized by Google

chons du buffet mistress Walpole qui se bourrait de foie gras, et avec lenteur, avec dignité, nous nous en allons...

Que dites-vous de cette aventure, papa?

Je vous embrasse, nous vous embrassons toutes tendrement.

GUDULE.

Digitized by Google

# REMORDS

---

MARIUS CARBOUSSE, 40 ans.
Mme CARBOUSSE, 37 ans.
LUCETTE CARBOUSSE, 14 ans.

*L'arrière-boutique d'un petit magasin de parfumerie, dans une rue près de la Croisette, à Cannes.*

*Sur une table, recouverte d'une nappe en toile cirée, représentant la carte de France coloriée, trois couverts sont préparés.*

*L'assiette de Mme Garbousse (jolie brune aux yeux vifs) repose sur le golfe du Lion, bleu pâle; en face d'elle, la serviette de son mari couvre une partie du Pas-de-Calais, rose tendre; Lucette, placée entre ses parents, a son verre sur le haut de la Vendée, couleur citron, et la pointe de son couteau dans la Creuse, vert réséda.*

*Le Jura, cerise, à droite, et l'Allier, caroubier,*

Digitized by Google

*à gauche, supportent : le premier, un ravier d'artichauts pointus; le second, une soucoupe de thon mariné.*

*Dans cette arrière-boutique, très propre et bien rangée, cela sent l'héliotrope, la lavande, le savon au musc, le citron frais coupé, et un ragoût à l'ail mijoté avec des tomates.*

Mme CARBOUSSE (*ton inquiet et accent cannois excessif*). — Lucette!

LUCETTE (*mince et frétillante gamine qui sera, elle aussi, jolie*). — Maman! (*Elle a, cela va sans dire, le même accent que sa mère*).

Mme CARBOUSSE. — Ton père, il est encore en retard; va voir, sur la porte, s'il n'arrive pas.

*Lucette obéit. Sur le seuil de la boutique, elle guette une seconde, puis elle revient.*

LUCETTE. — Le voilà! Il vient si doucement que l'on dirait qu'il recule.

Mme CABROUSSE (*préoccupée*). — Qu'est-ce qu'il a, ton père? Qu'est-ce qu'il peut avoir? Depuis trois jours, il est comme un

Digitized by Google

fantôme! Il ne parle plus, il ne mange plus, il ne ronfle plus, il pleure dans ses rêves!... Pourvu qu'il ne couve pas quelque maladie!

LUCETTE (*impressionnée*). — Oh! maman, ne dis pas ça!

*On entend la sonnette de la boutique, et Marius Carbousse s'avance la tête baissée, avec une attitude accablée. C'est un petit homme au visage dévoré par une barbe épaisse, d'énormes sourcils noirs et une crinière de caniche. Au milieu de toutes ces broussailles, s'étonnent, craintifs, des yeux bleus.*

Mme CARBOUSSE (*affectant l'air gai*). — Vite, vite à table! Nous avons du bon à manger. Tu as faim, Marius?

MARIUS (*se laissant tomber sur sa chaise*). — Non.

*Mme Carbousse et Lucette s'asseyent.*

Mme CARBOUSSE (*même ton joyeux*). — Té! voilà pour te donner appétit! (*Elle lui sert du thon.*)

Digitized by Google

MARIUS (*refusant*). — Je n'en veux pas.

Mme CARBOUSSE. — Tu ne veux pas de thon? De thon que tu aimes tant! C'est du fin! Je l'ai acheté aux « Iles d'Or ». Mme Laurens ouvrait la boîte. Il est tout frais.

MARIUS. — Je n'en veux pas.

LUCETTE. — Un petit artichaut, père?

MARIUS. — Non.

LUCETTE (*insistant gentiment*). — Rien que le cœur et trois feuilles blanches?

*Marius fait un geste d'impatience.*

Mme CARBOUSSE. — Laisse ton père, va, laisse-le tranquille; il a raison de se garder pour la viande.

*Elle va chercher un plat qu'elle pose au milieu de la nappe, sur le département du Cher.*

Mme CARBOUSSE (*avec éclat*). — De la langue aux tomates! Qui est-ce qui est content?

*Elle en coupe un gros morceau qu'elle offre à son mari.*

Digitized by Google

MARIUS (*repoussant l'assiette*). — Impossible! Merci!

Mme CARBOUSSE (*stupéfiée*). — Tu refuses de la langue aux tomates?

*Marius remue sa crinière affirmativement.*

Mme CARBOUSSE. — De la langue aux tomates dont tu raffoles? (*Avec autorité*) Allons, allons, cessons la plaisanterie! Goûte ça!

*Elle lui tend une fourchette et lui coupe son pain.*

MARIUS (*il se lève de table, très irrité*). — Alors, dans cette maison, quand on dit une chose, c'est comme si l'on se grattait le nez? Je dis, je répète : « Je n'ai pas appétit! » Et ça ne compte pas!... « Mange! » qu'on me répond!

*Il bouscule une chaise.*

Mme CARBOUSSE (*effrayée*). — Marius!

LUCETTE (*criant*). — Papa!... papa!

*Elles se lèvent précipitamment.*

Digitized by Google

Mme Carbousse (*pathétique*). — Marius! Qu'est-ce qu'il y a? Il y a quelque chose. Depuis trois jours tu caches quelque chose. Tu te gardes un secret!

Marius (*pâlissant*). — Moi?

Mme Carbousse (*avec force*). — Toi, Marius Carbousse. Avoue que tu te gardes un secret?

Marius (*très agité, les yeux voilés de pleurs*). Non!

Mme Carbousse (*avec la même énergie*). — Si, Marius! J'en suis sûre! Ne te le garde pas, va! Dis-le! Dis-le-nous!... Nous deux Lucette, on veut le savoir, le partager?

Lucette (*les mains jointes*). — Oh! oui, papa! Oui!... dis-le!...

Marius (*fondant en larmes*). — Devant cette petite? Oh!...

Lucette (*criant*). — Papa, ne pleure pas! Ne pleure pas, que tu m'arraches le cœur! (*Elle sanglote et défaille presque.*)

Digitized by Google

Mme Carbousse. — Marius! Regarde ta fille qui va tomber dans « les attaques » si tu n'avoues pas ton secret! Avoue-le donc! Dis-nous tout!

*Elle se penche en avant pour recevoir la confidence; Lucette arrête ses cris pour mieux écouter.*

*Marius voile son visage barbu de ses doigts contractés, ornés, eux aussi, d'abondants poils noirs.*

Mme Carbousse et Lucette (*palpitantes*). — Eh bien?...

Marius. — Eh bien... je suis...

Mme Carbousse. — Quoi?... Tu es... quoi?... Voyons! tu es quoi? Parle! tu nous fais bouillir!

*Elles attendent, frémissantes, la bouche ouverte.*

Marius (*s'arrêtant*). — Non, je ne peux pas! Je ne peux pas parler! C'est là! (*il montre son gosier*) C'est là, prêt à sortir... Je voudrais que ça sorte... Ça ne veut pas!

Digitized by Google

Mme Carbousse (*lui versant un peu de vin blanc*). — Bois une goutte, pour faire le passage.

Marius (*reculant et jetant sur la bouteille un regard d'effroi*). — Pas ça! Pas ça! Ne me montre pas ça!

Mme Carbousse (*bas et très vite à sa fille*). — Va chercher M. le docteur Pouzette.

Marius (*violent*). — Non! Je te le défends! Je ne suis pas malade, je ne suis pas fou! J'ai un malheur, seulement, un malheur qui me désespère, qui « m'essstermine »! Mais, puisqu'il le faut!... Puisque ça se voit, que je me l'échapperais, sans le vouloir, devant le monde, autant en finir tout de suite! J'y vais!...

*Il se dirige vers la porte.*

Mme Carbousse (*épouvantée*). — Où vas-tu?

Marius (*enfonçant son chapeau sur sa tête*). — J'y vais!

Mme Carbousse et Lucette (*hurlant ensemble*). — Où? Où?

Digitized by Google

MARIUS. — Chez le commissaire.

LUCETTE. — Péchère! Papa qui a volé!

MARIUS (*sourire de mépris*). — Volé? Si ce n'était que ça!

Mme CARBOUSSE. — Pire que volé? Allons, allons, Carbousse, ne fais pas l'enfant, ne te vante pas!

MARIUS (*hors de lui*). — Je fais l'enfant? Je me vante à présent? Eh bien, vous allez voir si je me vante!

*Il tire de sa poche le* Petit Marseillais *et il lit à voix haute :*

« IMPRUDENCE FATALE ».

*Menton.* — Un brigadier poseur de la Compagnie P.-L.-M., M. Ernest Papiot, en service sur la voie entre Roquebrune et Menton, a été tué par une bouteille vide, lancée d'un train rapide en marche.

*Il s'arrête et roule des yeux effarés.*

Mme CARBOUSSE. — Et après?

MARIUS. — Après? Eh bien, c'est moi qui ai jeté la bouteille. C'est moi que je

Digitized by Google

suis, sans le vouloir, le meurtrier de Papiot. (*Il pleure.*)

Mme CARBOUSSE (*haussant les épaules*). — Tu te l'imagines, pauvre homme!

MARIUS (*exaspéré*). — Triple tête de mule! J'en suis sûr! Jeudi dernier, entends-tu? jeudi dernier, il y a trois jours, en allant à Menton, entre Roquebrune et le Cap-Martin, je l'ai jetée, la bouteille, une bouteille de limonade, là! Tu vois? Une bouteille de limonade que je m'avais achetée à Nice, pour moi boire en route!

LUCETTE (*avec horreur*). — Et tu as vu tomber l'homme, papa?

MARIUS. — Je n'ai rien vu! (*Gémissant.*) Heureusement! S'il fallait encore que j'aie son cadavre devant les regards, ça, ce serait le comble!

Mme CARBOUSSE. — Et puis, le train allait trop vite, sans doute, un rapide! (*Avec reproche.*) Comment! tu voyages dans les rapides, maintenant, comme un grand-duc?

Digitized by Google

Marius, tu n'es pas raisonnable, vé! Un rapide! En première, alors?

MARIUS. — Mais, non, j'étais en troisième.

Mme CARBOUSSE (*vivement*). — Mais il n'y a pas de troisièmes dans les rapides. Qu'est-ce que tu chantes?

MARIUS. — C'est vrai! (*Il pousse un grand cri.*) Bon Dieu de bon Dieu! Je me suis trompé! J'ai fait erreur! Tenez-moi, tenez-moi bien! Il me semble que j'ai toute une cartoucherie dans le ventre. Je vais sauter. Sûrement, je saute!

*Elles l'enlacent avec tendresse et l'obligent à s'asseoir.*

MARIUS (*il rit bruyamment, sa figure est ruisselante de sueur*). — Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi le meurtrier de Papiot! Ce n'est pas ma bouteille qui l'a tué. C'est une autre bouteille, lancée d'un train rapide!... Une bouteille de champagne, peut-être! Moi, j'étais dans un train « onnibus », même qu'il marchait comme



Digitized by Google

une tortue. Et je n'ai jeté qu'une petite bouteille de limonade. Quelle chance! Ce n'est pas moi! Eh bé! depuis trois jours que les remords me rongent le cœur!

Mme Carbousse. — Que tu ne ronfles plus, que tu pleures dans tes rêves!

Marius. — On pleurerait à moins! Et dire que j'allais chez le commissaire! Vous avez vu? J'y allais! (*Il réfléchit.*) Comme on se presse, pourtant! (*A sa fille.*) Allons, Lucette, embrasse ton père; tu le peux sans rougir, ses mains sont pures de sang humain!

*Lucette se jette au cou de Marius.*

*On entend la sonnette de la boutique. Mme Carbousse se précipite au magasin. C'est une dame anglaise qui réclame des bigoudis et de l'eau dentifrice. La grande habitude que possède Mme Carbousse de se contraindre devant les clients et de ne leur montrer, quoi qu'elle éprouve, qu'un visage souriant, lui permet d'accomplir sa besogne avec la sérénité aimable d'une commerçante avisée. Elle n'oublie même pas, en faisant le paquet, d'y joindre, fortement parfumée,*

Digitized by Google

*la carte de la maison. Puis, l'argent touché, le tiroir de la caisse fermé, elle retourne dans l'arrière-boutique.*

Mme CARBOUSSE. — Et moi, tu ne m'embrasses pas, Marius?

*Étreinte générale.*

LUCETTE (*à ses parents*). — Je la fais réchauffer, la langue?

MARIUS. — Et vite! En attendant, je commencerai par un peu de thon.

*Il se met à table, sa femme le sert.*

MARIUS (*dévorant*). — J'ai faim! J'ai soif! (*Il prend la bouteille de vin et sourit en la regardant.*) Je peux te contempler sans souffrances, maintenant, instrument de mort!

*Il lui donne une petite tape amicale et se verse un bon verre de vin.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# SOUS LES OLIVIERS...

*Une allée au Cap-Martin, l'allée ombragée et solitaire qui contourne le jardin de la villa C...s.*

*Deux heures de l'après-midi, en décembre.*

*L'air tiède est parfumé, un peu violemment, à cause des grappes agonisantes des néfliers du Japon, qui, lourdes, se penchent au-dessus d'une haie constellée de folles, de vivaces, d'escaladeuses roses cramoisies.*

*Au travers les feuillages frêles des oliviers massifs, scintillent, comme d'innombrables prunelles d'azur, de minces échappées de mer bleue.*

Mme GUÈDE, 39 ans. *Beau visage pur au sourire triste. Épais cheveux blonds nattés. Silhouette élégante. Costume tailleur en serge sombre.*

M. DE TIERCE, 50 ans. *Grand, mince, excessivement « chic ». Sous une moustache à peine grise, une mâchoire brutale aux gencives appa-*



Digitized by Google

*rentes et violacées. Dans sa main droite, sans bagues, blanche et soignée, il tient une canne et des gants. Un monocle, attaché par un fil d'or, sautille sur son gilet clair.*

M. DE TIERCE (*il aborde Mme Guède, en soulevant un peu son chapeau*). — Il y a longtemps que vous m'attendez?

Mme GUÈDE. — Un quart d'heure, à peu près.

M. DE TIERCE. — Je me suis trompé de chemin. Votre indication était plutôt vague.

Mme GUÈDE. — Je vous ai écrit : « Le sentier qui côtoie la villa C...s. »

M. DE TIERCE. — Il pouvait y en avoir un autre.

Mme GUÈDE. — Il n'y a que celui-ci.

M. DE TIERCE (*ton sec*). — Soit! Vous avez raison. Vous avez toujours raison ; c'est entendu!... Comment avez-vous su que j'étais à Nice?

Mme GUÈDE. — Par un journal.

Digitized by Google

M. DE TIERCE. — Et vous ne pouviez pas attendre mon retour à Paris pour me parler?

Mme GUÈDE. — Non.

M. DE TIERCE. — Ah! (*court silence*). En tout cas, vous pouviez vous dispenser de m'écrire une lettre comminatoire.

Mme GUÈDE. — Si je vous avais instamment, amicalement prié de venir à Menton, seriez-vous venu?

M. DE TIERCE. — Peut-être!

Mme GUÈDE. — Vous savez bien que non.

M. DE TIERCE. — Alors, vous n'avez rien trouvé de mieux que de me menacer?

Mme GUÈDE. — Je ne vous ai pas menacé. Je vous ai dit : « Pour vous, pour votre repos, venez! »

M. DE TIERCE. — Ce qui sous-entend : « Prenez garde, si vous ne venez pas! » Eh bien, je suis là; qu'y a-t-il?

*Il s'arrête et s'appuie contre un olivier; un*

Digitized by Google

*rayon de soleil, qui glisse dans les branches, crible sa figure osseuse de petites taches d'or. Il regarde durement Mme Guède, qui, pâle, troublée, avec la pointe de son ombrelle, trace de grands G majuscules sur le sable.*

Mme Guède (*avec effort*). — J'ai quelque chose à vous demander... Il s'agit de...

M. de Tierce (*interrompant*). — Je devine de quoi il s'agit. Il n'était pas nécessaire, pour traiter cette question-là, de nous déranger, vous et moi... Tout pouvait se régler par correspondance. C'eût été plus simple... Mais je vous préviens que je suis gêné, que de grosses et nouvelles charges m'interdisent un déplacement de capitaux... Cependant, je pourrai peut-être vous constituer un petit revenu. J'y réfléchirai. Laissez-moi le temps d'y réfléchir, voulez-vous?

*Il fait un pas en avant, le visage crispé, irrité; Mme Guède le retient par le bras.*

Mme Guède. — Vous vous trompez. Il

Digitized by Google

n'est pas question d'argent. Je ne songe pas à l'argent. Vous vous êtes mépris sur mes intentions, et, selon votre habitude, mépris grossièrement!... Il est inouï, qu'en dix-huit ans, vous ne soyez pas encore parvenu à me connaître!

M. DE TIERCE (*railleur*). — La femme incomprise!

Mme GUÈDE. — La femme malheureuse, oui! (*Avec douceur.*) Et, pourtant, si vous l'aviez voulu, si vous vous étiez montré un peu attendri, délicat et bon, j'aurais pu vous aimer, René, autrefois; souvenez-vous? J'aurais pu vous aimer! J'avais vingt ans, veuve, seule au monde, avec un petit enfant fragile que j'idolâtrais!... Comme je me serais vite, et bien, et avec force attachée à vous, si vous ne m'aviez pas écrasée sous votre supériorité d'homme riche!... Mais, accoutumé aux filles, vous avez employé, vis-à-vis de moi, les mêmes défiances, les mêmes habiletés, les mêmes ruses que celles dont vous vous serviez

Digitized by Google

pour défendre votre argent contre leur vénalité; vous n'avez pas vu, vous n'avez pas senti que j'étais différente, que j'étais autre... Et vous n'avez épargné aucune humiliation, aucune injure à une femme timide, ombrageuse, fière...

M. DE TIERCE. — Orgueilleuse, surtout.

Mme GUÈDE. — Orgueilleuse, certainement! n'osant, ne sachant, *ne voulant* rien réclamer, rien solliciter! Aussi, aujourd'hui, après dix-huit années de liaison avec M. de Tierce, le millionnaire de Tierce, suis-je aussi pauvre que lorsque je l'ai connu!

*M. de Tierce s'arrête brusquement; il dévisage Mme Guède en lui plongeant dans les yeux un regard aigu.*

M. DE TIERCE. — Où voulez-vous en venir? Je ne suppose pas que ce soit afin de me faire entendre votre panégyrique que vous m'avez convoqué ici. Ce serait, permettez-moi de vous le dire, assez gro-

Digitized by Google

tesque. Arrivons à la question, n'est-ce pas? (*Il tire sa montre.*) Je suis pressé...

Mme Guède. — Eh bien... voici!... Vous êtes-vous demandé ce que pensait mon fils de cette cessation soudaine de vos visites chez moi, et de notre intimité brusquement rompue?

M. de Tierce. — Non!

Mme Guède. — Il s'inquiète de votre silence. Il me harcèle de questions. Je ne sais que lui répondre. J'ai d'abord dit que vous étiez en voyage, mais il a appris votre retour; alors, il voulait vous écrire. Je l'en ai empêché, lui affirmant que j'attendais votre visite ces jours-ci. Depuis qu'il est si malade (*sa voix tremble*), vous savez qu'il est très malade, qu'il a les deux poumons pris?

*M. de Tierce fait un signe affirmatif.*

Mme Guède. — Depuis qu'il est si malade, sa nervosité, son impressionnabilité sont extrêmes... Il se tourmente à

Digitized by Google

votre sujet et désire connaître la raison qui vous empêche, depuis cinq semaines, de venir chez nous. « Que s'est-il passé? Qu'y a-t-il? Vous êtes donc brouillés M. de Tierce et vous, maman? A quel propos? Pour quelle cause? Deux bons amis, tels que vous, ne peuvent pas briser une amitié aussi ancienne, pour un malentendu, probablement! » Voilà ce qu'il me répète sans relâche. Que puis-je dire, moi? Je balbutie, je me trouble, lasse d'inventer des prétextes, des mensonges pour vous excuser.

*Elle soupire profondément. M. de Tierce fait quelques pas; elle le suit!*

Mme Guède (*baissant la voix*). — Le pauvre enfant ne s'est jamais douté de notre liaison, René; jamais, j'en suis sûre! La plus honnête des femmes, veuve sans reproches, mère admirable, ne peut pas être plus respectée, plus vénérée que je ne le suis par mon fils!... Cette vénéra-

Digitized by Google

ration, imméritée, a été l'unique joie de ma vie!

*Elle refoule un sanglot.*

Mais j'ai peur, j'ai peur que Georges, devant l'obstination de votre silence non motivé, ne devine, ne comprenne... Un ami, un simple ami ne se comporte pas ainsi; c'est là un procédé d'amant... d'amant brutal... mais d'amant! Mon fils a-t-il des soupçons? Il devient sombre, préoccupé. Il veut, si vous ne venez pas chez nous cette semaine, aller vous voir à Nice, lundi...

*M. de Tierce fait un mouvement.*

Mme Guède. — Oui, dans son état de faiblesse effroyable, il veut aller vous parler: « On n'interrompt pas, tout d'un coup, de la sorte, des visites amicales et journalières depuis tant d'années, dit-il, sans fournir une explication. Il nous la doit. Je ne supporterai de personne un manque d'égards envers vous, maman. »



Digitized by Google

M. DE TIERCE (*violent*). — Il a dit cela? Ce gamin se permet de me traiter d'égal à égal? Mais c'est insensé, ma parole d'honneur! C'est à se tordre, et vous avez la maladresse de me répéter ces impertinences?

Mme GUÈDE (*très agitée*). — Je vous les répète afin d'empêcher une entrevue qui serait funeste à mon fils, funeste physiquement et moralement, et qui, pour vous aussi, aurait de graves conséquences... Vous n'êtes pas seul à Nice... Qu'arriverait-il si Georges, fiévreux, exalté, incapable de se maîtriser, provoquait un scandale? Vous conviendrait-il que les vôtres, auxquels vous avez su, pendant près de vingt ans, cacher notre liaison, la connaissent aujourd'hui, quand tout est fini entre nous?

M. DE TIERCE (*ironique*). — Ainsi, pour conserver la paix chez moi...

Mme GUÈDE. — Et votre façade d'honorabilité... oui!

Digitized by Google

M. DE TIERCE. — ... Pour éviter un « fait divers », il me faut obéir à Georges et céder à son ultimatum? Me voilà forcé d'aller vous présenter mes hommages... Quand, dites?... Pendant que vous y êtes, ne vous gênez pas... Imposez-moi aussi votre jour...

Mme GUÈDE. — Cette semaine.

M. DE TIERCE (*même ton*). — Et, à cette condition, M. Georges Guède se déclarera satisfait et ne me pourfendra point? Mais c'est un chantage, cela, ma chère amie, un chantage assez répugnant...

Mme GUÈDE (*les traits subitement creusés par une terrible émotion*). — Vous n'aurez pas longtemps à le subir, rassurez-vous!... Georges est perdu!... Ce n'est qu'une question de jours... de deux semaines au plus!... Je ne le ramènerai pas vivant à Paris!... Le docteur me l'a dit, ce matin... mon fils est perdu!... (*Elle détourne la tête et pleure; silence assez long*). Vous viendrez, René?

Digitized by Google

M. DE TIERCE (*impressionné*). — Je viendrai.

Mme GUÈDE. — Cette semaine?

M. DE TIERCE. — Après-demain. Mais il n'y aura ni scènes, ni explications, n'est-ce pas? Vous me le promettez?

Mme GUÈDE. — Vous ne verrez même pas Georges. Il suffit qu'il sache que vous êtes venu... Vous ne resterez que cinq minutes.

M. DE TIERCE. — Alors, c'est entendu. Au revoir, Marie!

Mme GUÈDE. — Au revoir!

*Ils se séparent sans se serrer la main; et chacun prend une route différente sous les oliviers... sous les oliviers, arbres symboliques de paix, d'abondance et de gloire!*

Digitized by Google

# SE MARIER

---

JULIA LELFOND, 23 ans. *Pas jolie : charmante! L'air gai, honnête et sain. Une taille ronde, des hanches harmonieuses, une silhouette élégante, bien présentée dans un costume tailleur.*

ALICE DE CLOS, 25 ans. *Grande, pâle et mince. Visage de madone pensive, auréole d'admirables cheveux bruns roux. Beaucoup de branche et d'allure, malgré l'engoncement d'une blouse noire trop large garnie de crêpe, et les plis étriqués d'une jupe de deuil, évidemment taillée par les ciseaux hésitants d'une ouvrière à la journée.*

MATHILDE, 35 ans. *Mathilde est la femme de chambre de Julia Lelfond. La face large, le teint brouillé, la bouche énorme, Mathilde a des yeux jaunes et rusés où se lit le contentement de soi-*

Digitized by Google

*même. Elle est, d'ailleurs, coquettement vêtue d'une vieille robe de sa maîtresse.*

*Dans le compartiment des dames seules, première classe, de Versailles à Paris, midi et demi, au mois de mai.*

*Julia, suivie de Mathilde qui porte des paquets, monte dans le wagon. Elle aperçoit Alice de Clos assise du côté opposé au quai.*

JULIA. — Oh! Alice!

ALICE. — Tiens! Julia!

*Elle se lève vivement et veut embrasser Julia, mais leurs deux chapeaux, de forme avancée, s'opposent à cette marque d'affection; elles y renoncent et se contentent de se serrer la main.*

JULIA. — Ma petite Alice, que je suis heureuse de vous voir!... Ça va bien? Et votre mère?

ALICE. — Mère est mieux... un peu mieux.

JULIA. — Elle a reçu la lettre de papa?

ALICE. — Oui, ce matin. Nous l'avons reçue ce matin. Mère va écrire à M. Lelfond pour le remercier.

Digitized by Google

JULIA. — Elle accepte ?

ALICE. — Avec reconnaissance.

Julia. — Vous savez qu'en consentant à faire ces traductions d'anglais et d'allemand pour papa, Mme de Clos lui rend très, très service !

ALICE (*émue*). — Oh ! Julia !

JULIA (*gentiment*). — Je vous assure !

*A cet instant, une jeune femme habillée de clair, très maquillée, une minuscule galette de crin rouge juchée au sommet d'un échafaudage de bouclettes blondes, ouvre la portière. Elle a déjà mis un pied dans le wagon, lorsqu'elle voit : « Dames seules » sur la pancarte collée contre la vitre. Aussitôt elle pousse une exclamation d'horreur et redescend précipitamment.*

JULIA (*riant.*) — Elle préfère manquer le train ! (*A Mathilde*) Mathilde, est-ce que cette dame manque le train ?

MATHILDE (*se penchant*). — Non, mademoiselle, elle entre dans les fumeurs.

*Un coup de sifflet, le train part.*

Digitized by Google

JULIA. — Dites donc, Alice, vous l'avez reconnue?

ALICE. (*distraite*). — Reconnue, qui?...

JULIA — La petite dame?...

ALICE. — Non, qui est-ce?...

JULIA. — Lucy Jouquoy... Vous ne vous souvenez pas de Lucy Jouquoy?

ALICE. — Pas beaucoup...

JULIA — Mais si, voyons, Lucy Jouquoy, qui suivait en même temps que nous, il y a six ans, le cours de dessin des demoiselles Homart, rue de la Paroisse... Lucy Jouquoy, qui avait toujours un petit miroir dans sa poche et de la poudre de riz...

ALICE. — Ah! oui, oui! Je me souviens. Mais elle était très brune, il me semble?

JULIA. — Elle est blonde depuis qu'elle est mariée. Elle a épousé un vieux monsieur, tout disloqué, pendu au bras d'un grand domestique qui le promène, quand il y a du soleil, sur le boulevard du Roi... Vous savez bien qui je veux dire?... Ce

Digitized by Google

vieil infirme, si riche, qui a un château... un château historique...

ALICE. — Le comte de Mustang?

JULIA. — Oui, le comte de Mustang. Il bave, ses yeux sont hagards... Il est affreux!

ALICE (*avec un frisson*). — Il est effrayant!

JULIA. — N'est-ce pas? Moi, il me fait peur. J'aimerais mieux casser des pierres sur la route, que de devenir la femme de ça!

ALICE. — Comment Lucy Jouquoy a-t-elle consenti?... On l'y a peut-être obligée, forcée, la pauvre fille!

JULIA. — Il paraît que non.

ALICE. — Alors?...

JULIA. — Alors, ce n'est pas la première qui vend légalement sa petite personne, et ce, avec l'approbation de sa famille, l'estime du monde et la considération des gens bien pensants. Elle a fait une affaire, voilà tout. Mais, ce qui complique un peu



Digitized by Google

son cas, c'est qu'elle n'était pas absolument misérable, elle avait une petite dot.

ALICE. — Vraiment?

JULIA. — Oui, vingt mille francs. Comme c'était insuffisant pour trouver un parti sortable, quelques personnes lui conseillèrent de rester vieille fille et d'acheter un fonds de parapluies qui était à céder. « — De la sorte, lui dit-on, vous vivrez honorablement de votre travail. — Merci, a-t-elle répondu, il ne me plaît pas de passer mon existence dans une arrière-boutique à recouvrir des riflards et des ombrelles. J'épouserais plutôt n'importe qui! » Elle a épousé le monstre : six millions, un château historique...

ALICE. — Mais il est hideux! Abominable, ce vieillard!

JULIA. — Soit, mais il ne vivra pas toujours. Plus tard, bientôt peut-être, elle aura une grande fortune et la liberté! Je

Digitized by Google

connais des jeunes filles qui la jalousent, qui l'envient?

ALICE (*avec dégoût*). — Ce n'est pas moi!

JULIA. — Ni moi!

ALICE. — Quelle tristesse!

*Court silence. Alice et Julia réfléchissent... Mathilde, qui a adopté une attitude indifférente et discrète, semble se désintéresser de la conversation qu'elle écoute, de près, avec avidité.*

JULIA. — Nous allons arriver à Ville-d'Avray. Pourvu qu'il ne monte personne! Je suis si contente de causer avec vous! Il y a si longtemps, cinq mois au moins, que je ne vous ai vue! Depuis le jour... (*Elle s'arrête brusquement, et, confuse, elle rougit.*)

ALICE (*avec douceur*). — Depuis le jour où mon père est mort... Oui, Julia, c'est ce jour-là... et je n'ai pas oublié votre tendresse et votre bonté pendant cette heure

Digitized by Google

terrible. M. Lelfond et vous, avez été les seuls, dans Versailles, qui se soient montrès nos amis au moment du malheur qui nous frappait... Quand mon pauve père s'est tué, je... (*Elle ne peut pas continuer, la voix étranglée de larmes.*)

JULIA (*lui prenant les mains*). — Ma chérie, je sais, je sais... ne parlez plus de cette horrible chose... Tâchez de l'oublier... Je vous demande bien pardon d'avoir, involontairement, soyez-en sûre, réveillé votre douleur... Je vous demande bien pardon! (*Baissant la voix*) Mais vous avez une grande consolation dans votre peine, ma petite Alice, une immense consolation : l'amour de votre fiancé! On dit qu'il vous aime éperdument!...

ALICE (*très bas, ton agité*). — Oui, oui, certes, il m'aime; mais...

JULIA (*inquiète*). — Mais?...

ALICE (*voix basse et tremblante*). — Mais ses parents, à présent, s'opposent à notre mariage.

Digitized by Google

JULIA. — Ce n'est pas possible!

ALICE. — Si! ils ne veulent plus, et cela est compréhensible, que leur fils, un officier, épouse la fille d'un homme qui, se voyant ruiné, s'est suicidé... Ils disent qu'un officier ne peut pas... Ils ont peut-être raison... Enfin, je crains bien que l'affection qu'a pour moi Henri, affection que je croyais, que je crois encore très vive, ne s'use dans les luttes continuelles, irritantes, qu'il soutient contre les siens... Il est déjà bien énervé, bien las!...

*Une larme roule le long de sa joue pâle et tombe avec lenteur sur le crêpe de sa blouse.*

*Le train arrive à Ville-d'Avray. Sur le quai, parmi d'autres personnes qui attendent, une vieille dame importante, cossue, robe damas gris, collet de dentelle, chapeau capote en pensées, énormes diamants aux oreilles, s'avance vers le wagon des dames et essaye d'ouvrir la portière. Mais la poignée trop dure lui résistant, elle n'insiste pas et se hisse dans la voiture à côté.*

Digitized by Google

MATHILDE. — Mademoiselle ! Mme Désormais !

JULIA. — Mme Désormais ? Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle monte ?...

MATHILDE. — Non, mademoiselle, elle n'a pas pu ouvrir. J'y ai pas aidé, bien entendu !

JULIA. — Vous avez bien fait ! (*à Alice*) Quelle chance ! Je l'ai échappé belle ! figurez-vous qu'elle nous a invités à un grand dîner qu'elle donne ce soir dans sa villa de Ville-d'Avray ; et je lui ai écrit, ce matin, que j'étais au lit, avec la fièvre !...

ALICE (*petit sourire*). — Elle avait, peut-être, un prétendant à vous proposer ?

JULIA. — Pas, peut-être ; sûrement ! Elle en a toujours un stock. C'est la maison où, parmi la menue friture...

ALICE. — Friture ?

JULIA. — J'appelle « friture » les petits jeunes sans importance, on trouve des

Digitized by Google

hommes qui consentent à se marier... Avez-vous remarqué, Alice, comme les jeunes filles qui n'ont pas de frères vivent dans l'ignorance et l'éloignement des jeunes hommes?

ALICE. — Mais vous avez un frère, vous, Julia.

JULIA. — Aussi, je ne parle pas de moi. Quoique mon frère ne reçoive jamais ses amis chez nous. Il a trop peur, dit-il, d'être l'instrument aveugle de mon infortune! Non, je parle de la généralité des jeunes filles qui n'ont, la plupart du temps, pour camarades, que des gamins de vingt ans... C'est bien ennuyeux. Ceux qui doivent, un jour, être nos maris nous sont tellement inabordables et inconnus avant la demande définitive, que nous ne savons réellement pas ce que nous acceptons, quand nous disons : Oui!

ALICE. — Et chez Mme Désormais?

JULIA. — Chez la mère Désormais, ma-

Digitized by Google

rieuse infatigable, on peut voir quelques messieurs libérés de liaisons coûteuses, des messieurs à commencement de calvitie, et même, parfois, de beaux garçons encore assez frais, friands du gros sac.

ALICE. — Et vous refusez de dîner dans cette maison-là?

JULIA. — Oui, ma chère, je refuse! Et pourtant, Dieu seul sait (avec ma couturière) si j'ai le désir de me marier! Mais, s'il faut tout vous dire, je suis, en ce moment, un peu découragée... Vous savez ce que papa me donne de dot?

ALICE. — Non.

JULIA. — Cent mille francs. Ce n'est pas, je le reconnais, à crier : « Ah! »; mais enfin, c'est gentil, c'est propret. D'autant, je vous assure, que papa a rudement travaillé pour arriver à le gagner, cet argent-là! Car vous savez qu'avant d'être fabricant de bronzes, papa était un simple ouvrier. Je n'en rougis pas. J'en suis fière!

Digitized by Google

Il s'est élevé tout seul, à force de vaillance, d'intelligence, de ténacité!... Donc, papa me donne cent mille francs. Il le dit, le répète dans tout Versailles (je suis même surprise que vous ne le sachiez pas) et, certain que les épouseurs, ainsi avertis, vont se précipiter à la maison, il les attend de pied ferme. (*Petit temps*) Combien pensez-vous qu'il se soit présenté de prétendants à ma main?

ALICE. — Je ne sais pas... trois, quatre?...

JULIA. — Un! Et il était borgne! Il a failli se flanquer par terre au beau milieu du salon.

Dans la poche de son gilet, il avait un cure-dents qu'il prenait, sournoisement, quand il pensait qu'on ne le voyait pas, et dont il se servait pour s'occuper, avec sollicitude, de quelques molaires encombrées. Eh bien, Alice, savez-vous pourquoi ce borgne a demandé ma main? Peut-être parce que je suis fraîche, bonne en-

Digitized by Google

fant, pas trop sotte ? Non, non, mon amie ! Par dévouement fraternel !

ALICE. — Allons donc !

JULIA. — Absolument ! Par dévouement fraternel. Il a un frère, sans le sou, qui veut devenir docteur. C'est pour l'aider, pour lui permettre de terminer ses études, et d'attendre un peu la clientèle, une fois son diplôme obtenu, que l'homme au cure-dents se sacrifiait. Car il se *sacrifiait*, vous entendez ? Je ne lui plaisais pas, et ma dot, ma dot si péniblement amassée par mon père, était destinée, dans son esprit, à cet usage-là ! (*Elle rit nerveusement.*) N'est-ce pas cocasse ?

ALICE. — C'est lamentable ! Mais quel rôle a joué là-dedans Mme Désormais ?

JULIA. — Un important ! C'est elle qui l'avait amené en nous disant : « Il a de telles qualités de cœur que, si j'avais une fille, je la lui donnerais sans hésiter ! »

ALICE. — Oui, c'est la phrase coutu-

Digitized by Google

mière... Elle a oublié, je suppose, de vous prévenir de son œil en moins?

JULIA. — Elle nous avait avertis qu'il avait une névralgie du nerf optique...

ALICE. — C'est charmant! Comme je comprends que vous n'alliez plus chez elle!

JULIA. — Oh! attendez! Ce n'est pas fini! Un jour, quelques semaines plus tard, elle nous invite à déjeuner. « J'ai trouvé un phénix, raconte-t-elle à papa : trente ans, grand, brun, toute la barbe, fils de grand commerçant! il cherche une jeune fille intelligente, musicienne, pouvant vivre toute l'année à la campagne... »

ALICE. — On dirait une annonce de journal.

JULIA. — C'est son style... « Vous êtes tout à fait la femme dont il rêve, Julia! Mettez votre robe ivoire qui vous va si bien! » Je mets ma robe ivoire. Nous arrivons, papa et moi. Papa, la bouche

Digitized by Google

enfarinée (il voyait déjà son futur gendre devenant son associé) ; moi, un peu sur la réserve. On déjeune. Pendant le déjeuner, le phénix m'examine avec des regards de commissaire-priseur ; mais, sauf de velouter sa voix, comme un comédien, pour m'offrir de l'eau, il ne prononce pas une phrase de plus de deux lignes... Après déjeuner, on nous laisse seuls...

ALICE. — Seuls?

JULIA. — Oh! dans le jardin, sous prétexte de nous faire admirer des roses « rêves d'or ». Comme il ne disait toujours rien, la bouche cousue, je me mets bravement à l'interroger. — « Où avez-vous passé vos vacances, monsieur? — A Stans, mademoiselle. — Ou est-ce, Stans? — En Suisse, dans le canton d'Unterwald. — C'est un joli pays? — C'est un endroit tranquille. Une personne qui aime la tranquillité peut aller là, elle s'y reposera bien. — La vue est-elle belle? — Elle n'est pas vilaine. On n'entend pas de

Digitized by Google

bruit du tout! — Est-ce bien loin d'un lac? — Je ne saurais pas vous dire. — Sur le sommet d'une montagne, peut-être? — Non, plutôt au pied... Mais c'est d'un calme! Enfin, pour quelqu'un qui veut se reposer, c'est très bien, et puis la vie n'est pas chère, la bière, surtout! »

J'en avais assez! je cueille une rose, je m'élance sur papa, je lui mets la rose à sa boutonnière, par-dessus son ruban rouge, et, tout en l'embrassant, je lui glisse dans l'oreille : « Allons-nous-en tout de suite, tout de suite, père chéri! » Il comprend; nous prenons congé.

En nous reconduisant, la mère Désormais me dit : « N'est-ce pas qu'il est sympathique? » Je réponds : « Mais, madame, c'est un idiot! » Alors, elle, me toisant, et d'un ton sévère : « Ah çà! ma petite, est-ce que, avec cent mille francs seulement, vous avez la prétention d'épouser un intellectuel? »

Je n'ai rien répliqué. Papa non plus.

Digitized by Google

Nous étions tués. Trois mois se passent. Mme Désormais ne se manifeste pas. Elle nous boude. Puis, elle n'y tient plus. Sa rage de marier les gens la reprend, et, il y a huit jours, elle nous invite à nouveau, ayant encore, sans doute, un phénix à placer. Mais, cette fois, je me méfie, et je lui ai répondu que j'étais malade... Voilà !

Nous arrivons à Paris. Quelle pie je fais ! J'ai parlé tout le temps. De quel côté allez-vous dans Paris ?

ALICE. — Je vais prendre une leçon de sténographie, rue de Châteaudun.

JULIA. — Moi, je vais aux Galeries Lacordaire ; voulez-vous que je vous dépose en passant ?

ALICE. — Volontiers.

*Elles s'apprêtent à descendre. Mathilde saute la première sur le quai et sourit à un employé qui lui tend la main. Pendant que les deux jeunes filles passent devant elle, Mathilde demeure une seconde en arrière.*

MATHILDE (*rapidement à l'employé*). —

Digitized by Google

Faut que je réfléchisse. Attendez un peu. Est-ce que vous croyez être le seul à avoir envie de moi? J'en ai à remuer à la pelle, des offres de mariage. Je ne suis pas comme ces demoiselles (*elle montre Julia et Alice*) dont personne ne veut!

Digitized by Google

Digitized by Google

# ESSAYAGES...

---

*Onze heures du matin, rue de la Paix, chez Y..., un de nos couturiers à la mode, dans un petit salon blanc, au premier, meublé de deux chaises Louis XVI, de trois glaces inclinées et d'un tapis scintillant d'épingles.*

Mme PAMEL, 40 ans.
Mme CALIXTE, 38 ans.
LA PETITE, *personnage presque muet, de* 14 à 16 ans.

*Mme Pamel, la femme de Joseph Pamel, le richissime Pamel (cuirs et peaux), est une forte dame congestionnée sous la couche épaisse de poudre de riz qui enfarine ses joues. Elle vient de retirer sa robe, et, bras nus, des bras massifs violacés; en corset, un corset droit, inexorable pour le ventre qu'il refoule et qu'il écrase; dans sa culotte de taffetas changeant (les jupons gros-*



Digitized by Google

*sissent), Mme Pamel attend que son essayeuse, Mme Calixte, veuille bien consentir à s'occuper d'elle.*

*La porte s'ouvre, et, lente, calme, le visage assuré, entre Mme Calixte, suivie de La Petite, qui porte sur ses bras, un vaporeux corsage de dentelles Malines.*

Mme Pamel. — Ah! enfin! vous voilà! Écoutez, madame Calixte, ce n'est vraiment pas la peine de prendre un rendez-vous pour attendre ainsi! Vous avez donc oublié que j'essayais ce matin à dix heures?

Mme Calixte. — Bonjour, madame! Mais non, c'est inscrit, je ne pouvais pas oublier... Seulement, depuis ce matin, je ne sais où donner de la tête... A neuf heures, Pauline de Marbrey-le-Bois...

Mme Pamel. — La duchesse?

Mme Calixte. — Oui, la duchesse de Marbrey-Le-Bois est arrivée à neuf heures. Huit robes et six blouses à essayer... J'ai cru que j'en aurais jusqu'à midi... Heureu-

Digitized by Google

sement qu'elle a été prise de crampes dans les jambes...

Mme Pamel. — Huit robes! Quel genre de robes?

Mme Calixte. — Oh! très variées. (*Petit silence.*)

Mme Pamel (*ton pincé*). — Ce n'est pas une fameuse paye, vous savez, la duchesse...

Mme Calixte. — Oui, je sais, mais elle a tant de chic!

Mme Pamel (*montrant son parapluie*). — Ça aussi, ça aurait du chic, si vous drapiez des étoffes dessus...

Mme Calixte (*sourire furtif*). — Oh! elle n'est pas si maigre qu'on croit! (*A la petite*). Petite! donne le corsage de madame.

La Petite (*très humble*). — Voilà, madame. (*Elle tend le corsage*).

Mme Calixte. — Qu'est-ce que c'est que ce corsage? (*Elle l'examine.*) Ce n'est pas l'essayage de Mme Pamel, ça; c'est celui de la baronne Brouillard.

Digitized by Google

Mme PAMEL (*vivement*). — Ah! montrez! (*Elle s'en empare.*) Oh! quel tour de taille! elle a au moins dix centimètres de plus que moi, n'est-ce pas?

Mme CALIXTE. — Un peu moins. (*A la petite*). Petite! va me chercher le corsage de Mme Pamel; dépêche-toi. (*La petite sort*).

Mme PAMEL (*se cambrant*). — Vous ne me faites pas compliment de mon corset, madame Calixte?

Mme CALIXTE. — Si, d'où vient-il?

Mme PAMEL. — D'une nouvelle corsetière, une femme étonnante, extraordinaire, que j'ai découverte il y a un mois. Figurez-vous que cette femme est, à la fois, corsetière et somnambule!...

Mme CALIXTE. — Somnambule?...

Mme PAMEL. — Oui, elle a la double vue; elle voit, tout en dormant, comprenez-vous? Alors, vous ne savez pas ce qu'elle fait? Avant de vous prendre mesure, elle s'endort...

Digitized by Google

Mme Calixte. — Toute seule?

Mme Pamel. — Non! quelle idée! toute seule! Comment voulez-vous? Elle ne pourrait pas; voyons, réfléchissez! Non, non, c'est son mari qui lui fait des passes pour l'endormir.

Mme Calixte (*scandalisée*). — Alors, son mari est là, pendant qu'elle prend mesure aux clientes?

Mme Pamel (*se récriant*). — Oh! madame Calixte! que dites-vous? Est-ce que vous me supposez capable?... Son mari est derrière un paravent, un grand paravent, et on n'aperçoit que ses deux mains qui s'agitent, au-dessus du paravent, pour envoyer le fluide.

Mme Calixte. — Mais, pourquoi tout ça?

Mme Pamel. — Pourquoi? Voilà! Une fois endormie, cette femme, avec sa double vue, est comme les rayons X..., elle voit l'intérieur du corps. Si vous avez dans votre corps quoi que ce soit qui n'aille pas,



Digitized by Google

qui cloche, elle vous le dit, et avec une voix, une voix impressionnante! Tenez, comme cela. (*Elle ferme les yeux et d'une voix lointaine*) : « Ah! le foie... Eh bien, comment se comporte-t-il, ce foie? Pas mal... un peu irrité, cependant .. nous le ménagerons... oui... oui... il faut le ménager... et la rate? Quelle bonne petite rate! .. A la bonne heure... Le diaphragme... attention! n'appuyons pas sur le diaphragme... tout le reste est admirable... » (*De sa voix naturelle*) : Et elle se réveille. Comprenez-vous, madame Calixte?

Mme Calixte. — Oui... est-ce qu'elle tire les cartes, après?

Mme Pamel. — Jamais de la vie! Puisque je vous dis qu'elle est tout ce qu'il y a de plus sérieux!

Mme Calixte. — Qui la réveille? Le mari?

Mme Pamel. — Les mains du mari, les mains, au-dessus du paravent. Dès qu'elle

Digitized by Google

est réveillée, elle vous demande ce qu'elle a dit dans son sommeil. On le lui répète, elle l'écrit, et c'est tout pour la première fois.

Mme Calixte. — Comment! il y a encore autre chose?

Mme Pamel. — Certes! et une chose curieuse, allez! Quand on retourne essayer, que pensez-vous que l'on trouve dans son salon, au beau milieu de son salon?

Mme Calixte. — Je ne m'en doute pas.

Mme Pamel. — Vous ne pouvez pas vous en douter. Une échelle double!

Mme Dalixte. — Une échelle double?

Mme Pamel. — Une échelle double, oui, madame Calixte! et, près de l'échelle, la corsetière qui vous met votre corset; puis, une fois lacée, elle vous montre l'échelle et vous dit : « Maintenant, madame, soyez assez aimable pour vouloir bien prendre la peine de grimper à cette échelle. Si vous grimpez facilement, c'est que mon corset

Digitized by Google

est réussi; si vous éprouvez la moindre gêne, alors il a un défaut. »

Mme CALIXTE. — Et vous avez grimpé?

Mme PAMEL. — Comme un ouistiti... Ce qu'elle était contente! Pensez! Son corset réussi du premier coup! Avouez que ce n'est pas un essayage ordinaire, hein?

Mme CALIXTE. — Le fait est que... Et combien le fait-elle payer, ce corset-là?

MmePAMEL. — Cent cinquante francs, en coutil.

Mme CALIXTE. — Ce n'est pas cher.

Mme PAMEL. — Si, c'est cher; mais pour être certaine qu'aucun organe essentiel n'est blessé... n'est-ce pas?

Mme CALIXTE. — On peut faire un sacrifice, évidemment... (*Petit temps.*) Elle n'est pas bête, cette femme... Où demeure-t-elle?

Mme PAMEL. — Je vous donnerai son adresse, mais jurez-moi de ne la dire à personne!

Digitized by Google

Mme Calixte. — Je vous le promets ! (*A la petite qui rentre avec le corsage.*) Eh bien, petite, et les broderies? Mlle Augustine ne t'a pas donné les broderies du corsage?

La Petite. — Non, madame, le brodeur ne les a pas livrées.

Mme Calixte (*colère feinte*). — C'est trop fort! Il me les avait promises pour hier, cinq heures! C'est trop fort! Nous voilà propres, à présent...

Mme Pamel (*inquiète*). — Est-ce que ma robe ne sera pas prête pour demain? Vous savez qu'il me la faut, qu'il me la faut absolument; je n'ai plus rien à me mettre!

Mme Calixte. — Je vous la donnerai tout de même! (*Elle lui passe le corsage.*) Ces brodeurs! Ah! ils m'en font faire du mauvais sang, allez!

Mme Pamel (*essayant d'attacher les agrafes*). — On dirait qu'il est un peu juste...

Mme Calixte. — Mais non, mais non.

Digitized by Google

(*Elle tire si fort que les agrafes sautent.*) Oh! ces ouvrières! Quelle engeance! (*A la petite.*) Petite! monte vite à l'atelier, dis à Mlle Augustine qu'elle me fasse recoudre vivement ces agrafes, vivement, tu entends, petite, vivement. (*Elle lui jette le corsage sur les bras.*)

La Petite. — Bien, madame! (*Elle sort.*)

Mme Pamel (*aigre*). — C'est gai! Jamais ma robe ne sera faite pour demain!

Mme Calixte (*avec autorité*). — Puisque je vous dis que si! Par exemple, il faudra *encore* venir essayer demain matin.

(*Elle regarde l'heure à sa montre, une minuscule boule formée d'un seul diamant.*) Oh! déjà midi!...

Mme Pamel. — Vous avez une montre neuve? Oh! comme elle est jolie!

Mme Calixte. — Elle est gentille, elle va bien, surtout... C'est Huguette de La Tour-En-Caille qui me l'a donnée... Je lui ai fait sa robe de noces... Elle en a

Digitized by Google

été si satisfaite qu'elle m'a offert ce petit souvenir.

Mme PAMEL. — Vous avez de la chance, vous autres, dans la couture... Tout le monde vous fait des cadeaux... Nous, dans les peaux, nous n'avons pas de ces aubaines-là.

Mme CALIXTE (*profonde*). — Parce que vous ne vous adressez pas à la coquetterie des femmes.

Mme PAMEL. — Ça, c'est vrai! Au revoir, madame Calixte, à demain!

Mme CALIXTE. — A demain! (*Elle sort.*)

*Seule, Mme Pamel tente de décrocher sa robe, pendue à une patère; mais, son corset, son corset avec lequel elle a pu grimper à une échelle, lui interdit de lever les bras sans éprouver une douleur horrible dans le dos! Aussi, après deux ou trois efforts, renonce-t-elle à s'habiller, et la glace devant laquelle elle vient s'asseoir, lui renvoie-t-elle l'image d'une grosse dame en culotte de taffetas clair, dont l'attitude générale est pleine de doute et de découragement.*

Digitized by Google

Digitized by Google

# ACTRICES

**Un acte.**



Digitized by Google

## PERSONNAGES

---

RAYMONDE CLAUDIN, 45 ans.
JULIA MÉRAN, 25 ans.
MADAME RICHARD, 50 ans.

*A Paris, de nos jours.*

Digitized by Google

# ACTRICES

---

*Un salon très petit, meublé de meubles trop importants et disparates, des rideaux de peluche rose « fraise écrasée ». Deux grands fauteuils Louis XIV, une psyché empire, etc... Que l'ensemble donne l'impression de belles épaves réunies dans un appartement trop modeste.*

*Au lever du rideau, Raymonde Claudin, en grande toilette de bal, un peu démodée, tourne le dos au public; elle boit dans un bol de cuisine commun, le buste protégé par un torchon blanc que tient Mme Richard.*

*Mme Richard, aspect femme de ménage propre, l'air honnête.*

## SCÈNE I

**RAYMONDE, Mme RICHARD**

**RAYMONDE**, s'arrêtant brusquement.

Oh! il est bouillant!

Digitized by Google

MADAME RICHARD

« Essprès ». Pour vous faire courir le sang dans l'estomac, rien de meilleur que du bouillon bien chaud.

RAYMONDE

Encore faut-il pouvoir l'avaler!

(Elle essaye de boire.)

MADAME RICHARD

Pour sûr!... Attendez! Vous brûlez pas la langue, ce ne serait pas une chose à faire, surtout ce soir!... Il est bon?

RAYMONDE

Il est excellent!... Mais, dites donc, madame Richard?

MADAME RICHARD

Mame Claudin?

RAYMONDE

Vous n'y avez pas mis d'oignon?

MADAME RICHARD

De l'oignon?

Digitized by Google

RAYMONDE

Oui, de l'oignon... On dirait qu'il y en a joliment, de l'oignon...

MADAME RICHARD

C'est possible... Je me rappelle plus... mais, une supposition qui gnien a, gnien a pas beaucoup!... si gnien a... Autant dire qui gnien a pas!... (Elle cherche, puis, avec énergie:) Et puis, non! j'ai l'intime « convulsion » qui gnien a pas!

RAYMONDE

Tant mieux!... quoiqu'il me semble... Enfin!... (Elle casse en deux une grande pastille de menthe.) Voulez-vous me donner mes gants, s'il vous plaît, madame Richard?

MADAME RICHARD

Voilà!... (Elle lui tend des gants nettoyés, très raides, et elle les flaire.) Y puent! c'est quelque chose! Je les ai pourtant mis à cheval, toute la journée, sur la barre de ma cuisine. Voilà, madame.

Digitized by Google

RAYMONDE, elle les flaire aussi, en essayant de les assouplir.

Oui, c'est abominable!... (Elle soupire.) Donnez-moi les neufs, que voulez-vous!... (Mme Richard lui donne des gants neufs.) Je ne peux cependant pas empoisonner les gens avec cette benzine... C'est bien assez de mon oignon! (Elle reprend une pastille de menthe. Mme Richard va et vient dans la pièce; elle range, tandis que Raymonde se regarde dans une glace, l'air découragé.) Quelle figure! Quand je pense que, hier au soir, où je n'avais rien à faire, où je me suis couchée à neuf heures, mes traits n'étaient pas tirés; j'avais le teint reposé, frais... oui, frais! tandis qu'en ce moment!... D'ailleurs, c'est bien simple, j'ai constaté que, chaque fois que j'ai besoin d'être « à mon avantage », d'avoir l'air jeune, aussitôt je me contracte, je me ratatine, je me ride à vue d'œil... Ah! je suis chic, ce soir, vrai! Je suis engageante! Quel malheur!! (Elle se remet un peu de rouge, fait une physionomie étonnée d'abord, souriante ensuite, joyeuse enfin, puis triste, froide et sombre. Elle pose la glace et

Digitized by Google

se laisse tomber dans un fauteuil.) Mon Dieu!... Madame Richard?

MADAME RICHARD

Mame Claudin?

RAYMONDE

Quelle heure est-il?

MADAME RICHARD

Huit heures un quart.

RAYMONDE, à elle-même.

Et j'entre en scène à minuit trois quarts. (A Mme Richard.) Vous avez terminé?

MADAME RICHARD

Oui, ma vaisselle est faite, ma cuisine est rangée, ça n'a pas été long; vous n'avez rien mangé.

RAYMONDE

Oh! quand je joue, jamais!... l'estomac contracté...

Digitized by Google

MADAME RICHARD

J'vas partir. Le temps de mett'un aut'tablier.

(Elle dénoue celui qu'elle a sur elle.)

RAYMONDE

Et vous allez rentrer chez vous, retrouver votre famille, votre mari... vos enfants!... (Petit silence.) Vous êtes heureuse!...

MADAME RICHARD

Oh! vous savez! je la suis sans l'être... tout un chacun a ses embêtements... Mais, tout de même, je ne me plains pas, ça pourrait être plus mauvais; une supposition, par exemple, qu'on ne corderait pas tous ensemble... Mais on corde... on corde bien... Alors, n'est-ce pas? c'est le principal... corder ensemble... tout est là! Le reste se supporte, s'oublie... (Petit silence.) Vous n'avez plus besoin de rien?

RAYMONDE, les yeux fixés à terre, l'air rêveur.

De rien, merci!

Digitized by Google

MADAME RICHARD

Eh bien! j'm'en vas... Bon amusement! Bon succès... prenez pas froid. J'ai mis une boule d'eau chaude dans vot'lit... Bonsoir, mame Claudin.

RAYMONDE

Bonsoir!

(Mme Richard va pour sortir. On entend un timbre.)

MADAME RICHARD

Tiens! on sonne!...

RAYMONDE

A cette heure-ci... Qui cela peut-il être?

MADAME RICHARD

Peut-être bien!

(Elle prend un air mystérieux.)

RAYMONDE, triste.

Oh! non! non!... c'est fini, bien fini; il ne reviendra plus jamais, jamais!

MADAME RICHARD

Savoir! Nous avons dans la vie de ce



Digitized by Google

monde des personnes qui sont, censément, comme des mouches... tant plus qu'on les chasse, tant plus qu'elles s'ostinent.

RAYMONDE, triste et amère.

Lui, ne s'obstinera pas... Allez ouvrir, madame Richard, je vous prie.

MADAME RICHARD

Tout de suite.

## SCÈNE II

LES MÊMES, JULIA MÉRAN

MADAME RICHARD

C'est M^lle^ Méran... J'peux m'en aller?

RAYMONDE

Oui!

MADAME RICHARD

Bonsoir, mesdames.

RAYMONDE ET JULIA, ensemble.

Bonsoir!

Digitized by Google

## SCÈNE III

RAYMONDE, JULIA

RAYMONDE

Comment, c'est toi, par ce temps ?

JULIA

Oui.

(Elles s'embrassent.)

RAYMONDE

Qu'est-ce qu'il y a ?

JULIA

Des tas de choses.

RAYMONDE

Ennuyeuses ?..

JULIA

Assez !

RAYMONDE

Dis vite !

Digitized by Google

JULIA

Attends! laisse-moi respirer... Comme tu es belle! Tu vas donc en soirée?

RAYMONDE

Je vais à un bénéfice; je dis des vers, salle Wagram, pour René Chanteclair.

JULIA

Le critique dramatique qui vient de mourir?

RAYMONDE

Oui! ses amis veulent lui élever un buste. Alors, on organise des représentations... on fait appel aux dévouements de tous les artistes. On ne t'a rien demandé, à toi?

JULIA

Non, pas encore...

RAYMONDE

Ça viendra... et tous les acteurs acceptent, naturellement, même ceux que Chanteclair a le plus éreintés... moi, par exemple!

Digitized by Google

JULIA

Tiens! Pourquoi donc t'éreintait-il?

RAYMONDE

Ma tête l'exaspérait. Il paraît que je ressemblais à sa femme.

JULIA

C'est gai!

RAYMONDE

C'est comme ça... Tu ne t'assieds pas?

JULIA

Si!... (Elle s'assied. Petit silence). Ça marche, tes répétitions?... tu es contente?

RAYMONDE

Contente? mon chéri, ah bien oui! Je suis furieuse!

JULIA

Ton rôle n'est pas bon?

RAYMONDE

Je n'en sais plus rien. Je ne me rends

Digitized by Google

plus compte. Entre les auteurs et Saurien, le directeur, je ne peux pas arriver à prononcer dix lignes sans être interrompue... Alors, je sors de scène, si ahurie, si hébétée, si découragée... qu'il m'arrive, parfois, en rentrant chez moi, de souhaiter d'être écrasée par une automobile et d'en finir, une fois pour toutes!.. (Souriant.) Tu vois que, comme suicide, je ne cherche pas la difficulté, une automobile!... Mais, assez sur moi, veux-tu? parlons de toi. Qu'as-tu à me dire?

JULIA

Tout à l'heure... (Intéressée.) Alors ils te tourmentent, ils te font des misères?

RAYMONDE

C'est-à-dire que, si ce n'était pas pour moi une question de pain, je leur aurais déjà flanqué le rôle à la figure. Tiens! hier... pas plus tard qu'hier, me doutant qu'il y aurait, comme toujours, des observations désagréables à recevoir pendant

Digitized by Google

le changement de décor, j'attendais dans le foyer... Entre Saurien, le directeur, suivi des trois auteurs.

JULIA, avec crainte.

Comment! ils sont trois!

RAYMONDE

Oui!

JULIA, même ton.

Trois auteurs!... jeunes?... vieux?...

RAYMONDE

Il y en a un de vingt ans... c'est le plus terrible... Il parle avec une autorité, un aplomb! et c'est des : « j'entends! je veux! je ne supporterai pas! j'exige! »... Personne ne bronche. Il est critique théâtral... Alors, tu comprends...

JULIA, convaincue.

Bien entendu!

RAYMONDE

Il s'appelle Roger Marteau, tu le connais?

Digitized by Google

JULIA

Non, pas du tout.

RAYMONDE

Enfin, n'importe! il s'approche de moi et, pendant que Saurien, en m'apercevant, enfonçait son chapeau sur sa tête (c'est étonnant comme la vue de ses pensionnaires incite Saurien à se couvrir), il me dit : « Ces messieurs et moi désirons vous parler, Mademoiselle Claudin... » Troublée, je me lève. Les deux autres auteurs, eux, s'allongent dans les fauteuils. L'un, allume une cigarette, ferme les yeux, comme quelqu'un qui se désintéresse, qui ne veut rien savoir; l'autre, tire de sa poche une lettre de dix pages, d'écriture serrée, féminine, et, les sourcils froncés, l'air excédé à l'avance, commence à la lire... — Claudin, me dit M. Marteau, vous êtes une artiste, une véritable artiste; mes collaborateurs et moi sommes enchantés de vous! — Tant mieux! fis-je. Seulement, je n'étais pas rassurée; je sentais un « mais » qui

Digitized by Google

allait venir! — Nous sommes très contents de votre art de composition; c'est fin, c'est subtil, c'est creusé... enfin, ça y est! mais... (Ah! mon Dieu! voilà le « mais » redouté, pensai-je... Quand même, je gardai une physionomie riante... ne voulant pas laisser paraître mon inquiétude...) Mais, le rôle, nous nous en apercevons à présent, (après quinze répétitions!) comporte moins d'expérience, d'acquit... plus de... comment dirai-je? plus de naïveté... enfin, vous avez trop de talent, comprenez-vous? trop de talent et pas assez de jeunesse!

Oh! il n'hésita pas! Il dit le mot : nettement, brutalement, comme un boucher fend de son couperet un morceau de bœuf en deux. Je me sentis pâlir. — Votre personnage a plus de quarante ans, dis-je avec une tranquillité qui était bien loin de mon cœur, c'est une femme du monde, une femme qui a souffert, qui a vécu... — Sans doute, sans doute; aussi n'est-ce pas, uniquement, du physique du rôle dont il s'agit,

Digitized by Google

mais de l'ensemble, saisissez-vous bien?... de l'ensemble! et puis, s'il faut tout vous dire, vous manquez vraiment trop de souplesse! Voilà la vérité!

JULIA

De souplesse? Est-ce que tu dois danser, sauter?...

RAYMONDE

Mais, non!

JULIA

Alors?

RAYMONDE

Alors, il voulait exprimer par là que je ne prends pas avec assez de rapidité, soi-disant, les intonations qu'ils m'envoient tous, les uns après les autres. Par exemple, dans le second acte, j'ai à dire cette phrase-ci : (très naturellement.) « La situation n'est pas périlleuse; mais elle est délicate, certainement! » La première fois, je lisais mon rôle, et n'étais pas très sûre du texte, d'autant qu'avec mes mauvais yeux...

Digitized by Google

JULIA, sympathique.

Oui, oui!

RAYMONDE

J'avais à peine prononcé la phrase, que Saurien bondit, m'arrache mon papier et s'écrie : — Voilà comment il faut dire cela! (Avec prétention et cabotinant) « La situation n'est pas périlleuse, mais!... elle est délicate, certainement! » Vite, au vol, tu connais mon oreille, j'attrape le ton et le reproduis exactement. Alors, les trois auteurs se regardent, consternés. Le vieux, Victor Dumonnang, lève les épaules et grogne dans sa moustache : — Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça du tout! Le petit Marteau murmure : — Quel manque de simplicité! Il vient à moi, me pousse, prend ma place, et, les mains dans ses poches, tout en se dandinant : — Écoutez, fait-il, voilà ce que nous voulons! (ton canaille) « La situation n'est pas périlleuse; mais elle délicate, certainement! » — Ah! dis-je, c'est ça que vous voulez? Une marquise

Digitized by Google

doit parler ainsi? Moi je veux bien! (Canaille. « La situation n'est pas périlleuse; mais elle est délicate, certainement! » — Et aïe donc! pensai-je, si vos marquises ressemblent à des harengères, le public ne s'embêtera pas! — Tout à coup, le troisième auteur, Anatole Lourrain, qui n'avait pas dit encore une seule syllabe, se dresse, comme s'il y avait le feu sous sa chaise, donne, avec sa canne, un coup terrible sur la table du souffleur, et, d'une voix de tonnerre, beugle : « J'aime mieux retirer la phrase; oui, j'aime mieux la supprimer, que de l'entendre interprétée de cette façon-là! » Là-dessus, discussion, cris...

JULIA

Oui! Attrapade générale des auteurs et du directeur au milieu du silence attentif et amusé des acteurs.

RAYMONDE

La répétition a été interrompue... Le lendemain, toute tremblante, je lance (très

Digitized by Google

simplement et très vite) mon « La situation n'est pas périlleuse ; mais elle est délicate, certainement ! » — et je m'arrête, supposant que l'intonation qui, cette fois, n'appartenait ni à Saurien, ni à Marteau, mais à moi seule, (je l'avais piochée toute la nuit), allait, sans doute encore, m'attirer des observations.

Pas du tout ! rien ! Les mots tombent dans un silence morne, un froid noir. J'observai, cependant, que les auteurs faisaient signe au souffleur. — « Ah ! c'est vrai, dit le souffleur. C'est coupé, Madame Claudin, c'est coupé pour vous, c'est maintenant M. Bosart qui dit la phrase. »(Un temps) Voilà un échantillon des agréments qui me sont offerts dans ce théâtre-là ! Ils ne savent qu'inventer pour m'humilier, me blesser... encore heureux qu'ils ne me remercient pas... Je m'attends à tout, d'ailleurs !...

JULIA, (avec intention.)

Mais « Ils » t'ont prévenue, il me semble.

Digitized by Google

RAYMONDE, saisie.

Comment cela?

JULIA, gênée.

Hier, en te disant que tu n'étais pas la femme du rôle, n'était-ce pas une façon de te faire comprendre...

RAYMONDE

Quoi? Qu'ils allaient m'enlever mon rôle? me le reprendre? (Elle réfléchit.) Mais non! tantôt, ils ont été très gentils, très aimables, plus aimables même qu'ils ne l'ont jamais été. Marteau m'a demandé à quelle heure, ce soir, salle Wagram, je disais des vers.

JULIA

Ah!

RAYMONDE

Oui! Comme j'ai le dernier numéro, celui où tout le monde demande ses manteaux et ses pardessus, j'ai répondu : « Je ne sais pas exactement à quelle heure j'en-

Digitized by Google

trerai en scène. Mais je dis : *Trois marches de marbre rose;* voilà tout. — J'irai vous applaudir, » m'a-t-il répondu.

JULIA

Oh! c'est mal, cela!

RAYMONDE

Qui est-ce qui est mal?

JULIA

Il s'est moqué de toi... C'est mal!

RAYMONDE

Moqué?... pourquoi? Qu'est-ce que tu crois donc? Tu as un drôle d'air... tu sais quelque chose?... Qu'est-ce que tu sais? Dis-le. Voyons, dis-le! qu'est-ce qu'il y a?

JULIA

Il y a, il y a... Oh! mon Dieu! que je suis ennuyée!... Il y a... Mais tu vas voir, ce n'est pas de ma faute; sûrement tu vas voir! (Elle tire une lettre de son petit sac.) Tiens, lis!

Digitized by Google

RAYMONDE, elle veut lire, elle ne le peut pas.

Donne-moi mes lunettes...

JULIA

Où sont-elles?

RAYMONDE

Sur ma table... non, dans ma corbeille, près des bas à repriser. Elles n'y sont pas? Dans « Henri de Régnier », alors...

JULIA, les prenant dans un volume de vers d'Henri de Régnier.

Oui, les voici!

(Elle les tend à Raymonde.)

RAYMONDE, lisant l'adresse.

L'écriture de Saurien!

JULIA, très gênée.

Oui...

Raymonde lit lentement. A mesure qu'elle déchiffre la lettre, sa figure s'altère, prend diverses expressions de douleur; elle se retient d'abord de pleurer, puis essuie de grosses larmes qui coulent lentement de ses yeux.

RAYMONDE, d'une voix brisée.

Ils t'offrent mon rôle?

Digitized by Google

JULIA, triste.

Oui!

RAYMONDE

A toi! à toi!

JULIA, même ton.

Oui!

RAYMONDE, parcourant à nouveau la lettre.

Et on te paye tes répétitions?...

JULIA

Oui!

RAYMONDE, amère.

Moi, je répète depuis dix-huit jours pour rien!

JULIA

Ce n'est pas juste!

RAYMONDE, amère.

Non, ce n'est pas juste!... car, enfin, tu es moins connue que moi! tu n'as pas fait les créations que j'ai faites...

JULIA

Et j'ai bien moins de talent...



Digitized by Google

RAYMONDE

Mais, tu es plus jeune... Voilà!... tu es jeune!

JULIA

En scène, tu es jeune aussi!

RAYMONDE, suivant sa pensée.

Mais dis donc, regarde-moi, regarde-toi; tu ne peux pas jouer mon rôle, c'est impossible...

JULIA

On a fait des modifications

RAYMONDE

Ah!

JULIA

Oui!

RAYMONDE

Et puis, tu es souple.

JULIA, se défendant.

Pas tant que ça!

RAYMONDE, la voix un peu étranglée.

Enfin... tu acceptes?

Digitized by Google

JULIA

Que me conseilles-tu ?

RAYMONDE, très agitée.

Je ne sais pas, je ne sais pas... Qu'est-ce que tu veux que je te dise, je ne sais pas ! C'est si inattendu, si... si cruel que ce soit toi, toi, toi qui me remplaces, toi qui prennes mon rôle... ma situation dans un théâtre ; je ne sais pas, vois-tu, je ne sais pas !

JULIA

Avant de répondre, j'ai voulu te consulter. Je ferai ce que tu voudras.

RAYMONDE. Elle hésite un court moment, regarde Julia, se regarde à la glace, réfléchit un peu ; et très simplement :

Accepte, va !

JULIA, l'embrassant.

Merci, maman !

RAYMONDE, lui mettant la main sur la bouche.

Chut ! chérie ! chut ! Que je suis bête ! je

Digitized by Google

pleure! Voilà tout mon noir qui dégouline... Je vais être obligée de refaire mes yeux. Donne-moi du noir. (Julia lui passe le crayon.) Je me demande s'ils vont te rendre la phrase.

JULIA

Quelle phrase?

RAYMONDE, d'une voix tremb'ante de larmes.

« La situation n'est pas périlleuse; mais elle est délicate certainement. »

JULIA

Je n'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne la réclamerai pas, va, sois tranquille.

RAYMONDE

Si! Réclame-la! je t'en prie, rien que pour voir ce qu'ils te feront supporter avec.

JULIA

Oh! mais je n'aurai pas ta patience, et je me rebifferai, je t'en préviens!

Digitized by Google

RAYMONDE

On dit ça... et puis, quand on n'est pas étoile, on ne fait pas la maligne, on accepte tout... Il faut vivre, n'est-ce pas? A propos... me voilà par terre, moi... sans engagement! Avec quoi paierai-je mon terme d'avril, à présent?

JULIA

Je t'aiderai.

RAYMONDE

Encore?

JULIA

Plus que jamais. (Très tendre.) Ce n'est pas parce que personne ne sait que l'on est mère et fille, toutes les deux, que l'on ne s'aime pas de tout son cœur, dis... dis, maman?

RAYMONDE

Tais-toi! tais-toi! tu serais bien gentille de ne pas me faire pleurer!



Digitized by Google

JULIA

Tu n'aurais pas demandé mieux, d'ailleurs, que de dire partout : « Voilà ma fille, Julia Claudin ! » C'est moi qui n'ai pas voulu ! Merci ! pour te vieillir ; avec ça que le théâtre t'est déjà si facile !... Il n'aurait plus manqué que cela... C'est alors que l'on t'en aurait offert des pannes ! Non, non ! chacune de son côté, pour le travail... Mais, pour se soutenir, pour s'aider, pour s'aimer... près l'une de l'autre, tout près, tout près ! (Elle l'embrasse.)

RAYMONDE

Oh ! ma chérie ! ma chérie ! Je t'en prie, je t'en supplie ! ne me fais pas pleurer ! Il va falloir que je recommence une troisième fois ma figure, ma pauvre vieille figure !

JULIA

Je t'assure que tu es encore très jolie !

RAYMONDE

Encore ! le triste mot...

Digitized by Google

JULIA

Et ce soir, avec tes bijoux, tu es épatante!

RAYMONDE, souriant un peu.

Oh!

JULIA

Je te jure! Ils font un effet! Combien ça coûterait-il, tout ça, si ce n'était pas en toc?

RAYMONDE

Cinq cent mille francs!

JULIA, elle rit.

Une paille! Dis donc, maman!

RAYMONDE

Quoi?

JULIA

Tu ne sais pas ce que nous allons faire! Tu as ton rôle ici?

RAYMONDE

Mon rôle? Le tien, maintenant!... Oui!

JULIA

Tu vas me le lire!... Nous avons le

Digitized by Google

temps... Comme tu n'entres pas en scène avant minuit trois quarts...

RAYMONDE

Au moment où le public pense : Filons avant « Poésie » dite par M^lle^ Claudin...

JULIA

Tu vas me le dire. Tu me donneras des indications, quelques conseils; veux-tu, dis?

RAYMONDE

Oh! puisqu'il est changé comme âge!...

JULIA

Il n'est pas changé comme texte...

RAYMONDE, attendrie.

Mon petit coco! prends-le, là, sur la cheminée.

JULIA

Je l'ai. Oh! il n'est pas lourd!...

RAYMONDE, importante.

Mais il est difficile!... Assieds-toi, je vais

Digitized by Google

t'expliquer. C'est une marquise, une femme que son mari a ruinée. Elle a une âme très fière, très haute même... elle ne se plaint pas... elle ne se plaint jamais! Elle souffre en silence! Comprends-tu?

JULIA

Très bien. (Elle réfléchit.) Je la vois dans une robe prune, cette femme-là!

RAYMONDE, vivement.

Oh! non! tu vas trop loin! en gris, en gris très doux... du velours ou du voile, et, pour l'acte du bal, un grand décolleté; aigrette dans les cheveux, collier, bracelets, pendentifs... Je te prêterai mes diamants, tous mes diamants!

JULIA

Oh! merci! Je commence!

(Elle prend le rôle et lit :)

SCÈNE I

« *Annoncez, je vous prie, la marquise de Boislétain* ».

---

Digitized by Google

Digitized by Google

# TABLE

Psychologue. . . . . 1
Mme Fritte. . . . . 17
Vacances. . . . . 33
Propos de table. . . . . 51
Quelques-unes. . . . . 65
L'air natal. . . . . 83
Sur le sable. . . . . 97
La belle « Harmine ». . . . . 111
Le tombeau d'Ève. . . . . 123
La vertu d'Adèle. . . . . 135
Excellent voyage. . . . . 149
Interview. . . . . 169
Les pallas. . . . . 181
Remords. . . . . 195
Sous les oliviers. . . . . 209
Se marier. . . . . 221
Essayages. . . . . 241
Actrices. . . . . 253

SAINT-DENIS — IMP. H. BOUILLANT, 20, RUE DE PARIS — 16285

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
*Librairie Paul Ollendorff*
50, CHAUSSÉE D'ANTIN. — PARIS

COLLECTION GRAND IN-8° CARRÉ A 7 FR. 50 LE VOLUME

COTTIN (PAUL). — **Toulon et les Anglais en 1793**, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 1 vol.
ESPINCHAL (HIPPOLYTE D'). — **Souvenirs militaires** (1792-1814), publiés par FRÉDÉRIC MASSON et FRANÇOIS BOYER. . . . . 2 vol.
PH.-R. GIRAULT. — **Les Campagnes d'un musicien d'État-major sous la Révolution et l'Empire** (1791-1810). Introduction par FRÉDÉRIC MASSON, de l'Académie française. . . . . 1 vol.
HÉRISSON (COMTE D'). — **Souvenirs intimes et notes du baron Mounier secrétaire de Napoléon Ier**. . . . . 1 vol.
LACROIX (CLÉMENT DE). — **Mémoires diplomatiques de Montgaillard** (1805-1819). . . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Le Cardinal de Bernis depuis son Ministère** (1758-1794) . . . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Le Département des Affaires étrangères.** 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon chez lui** . . . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Joséphine de Beauharnais** (1763-1796). 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Joséphine Impératrice et Reine** (1804-1809) 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Joséphine répudiée** (1809-1814) . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Journal inédit de J.-B. Colbert** (1709-1711) 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Mémoires et Lettres du Cardinal de Bernis** (1715-1758) . . . . . 2 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **L'Impératrice Marie-Louise** (1809-1815). 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et son Fils** . . . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et les Femmes.** *L'Amour* édition revue et augmentée. . . . . 1 vol.
MASSON (FRÉDÉRIC). — **Napoléon et sa Famille.**

| | | | |
|---|---|---|---|
| I. (1769-1802). . | 1 vol. | IV. (1807-1809) . . | 1 vol. |
| II. (1802-1805). . | 1 vol. | V. (1809-1810) . . | 1 vol. |
| III. (1805-1807). | 1 vol. | VI. (1810-1811) . . | 1 vol. |

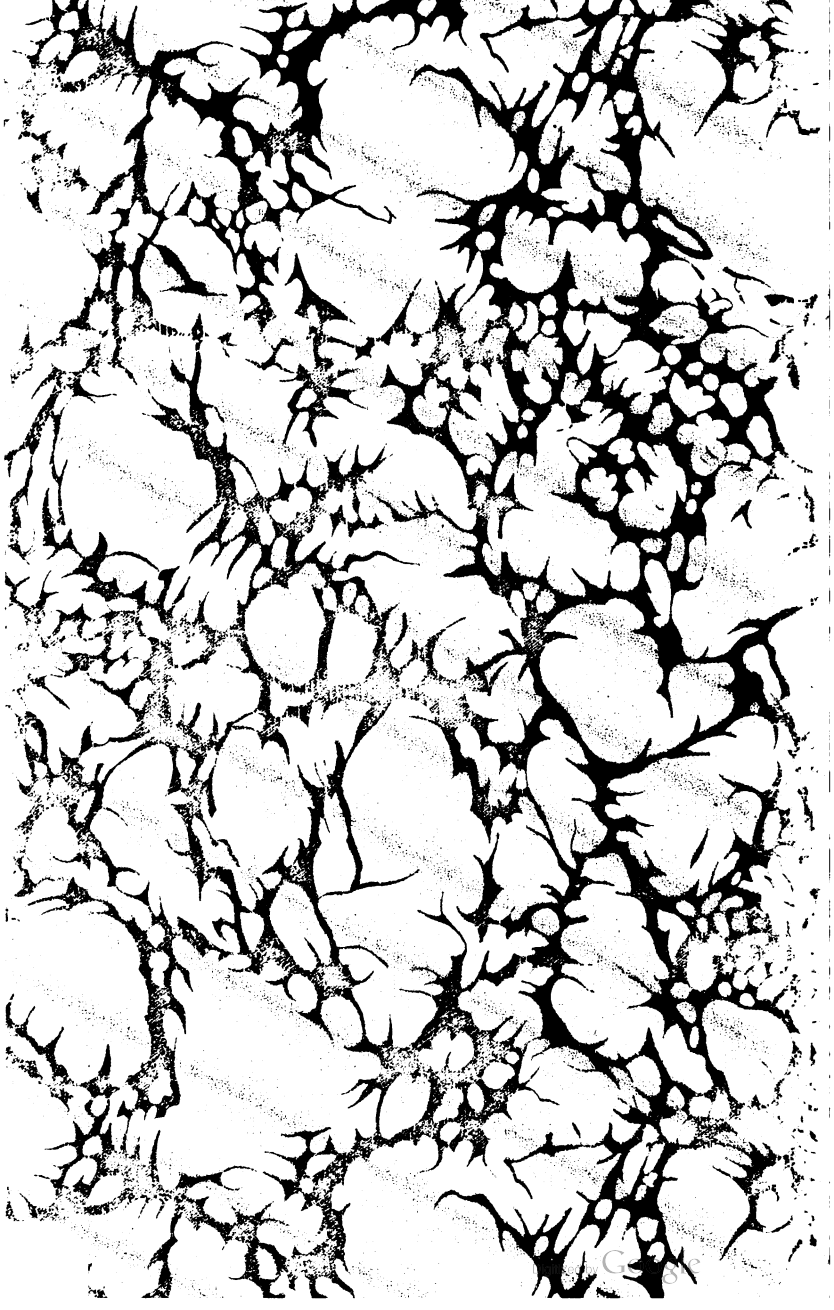
MASSON (FRÉDÉRIC) et BIAGI (GUIDO). — **Napoléon Inconnu.** *Papiers inédits (1786-1793) accompagnés de notes sur la jeunesse de Napoléon (1769-1793)*, par FRÉDÉRIC MASSON. . . . . 2 vol.
PILS. — **Journal de marche du grenadier Pils.** Recueilli et annoté par RAOUL DE CISTERNES. Nombreuses illustrations. . . . . 1 vol.
VIGIER (le Comte). — **Davout, Maréchal d'Empire** (1770-1813), avec une introduction de FRÉDÉRIC MASSON, ouvrage couronné par l'Académie française . . . . . 2 vol.
WOLSELEY (LE MARÉCHAL VICOMTE). — **Le Déclin et la Chute de Napoléon.** Portrait de Napoléon et cartes hors texte. . . . . 1 vol.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google